

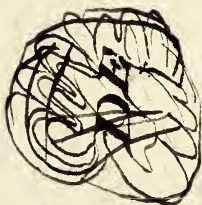




600
diario
area
Catalanoli

19.7.19
ini
p. 7,50

A. D.



george
Vamard

LIVRE SANS NOM.

D I V I S É
EN CINQ DIALOGUES.



A LYON,
Chez LEONARD PLAIGNARD,
rue Merciere, au grand Hercule.

M. DC. XCV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute



P R E F A C E.

J'A Y été du temps à délibérer si je ferois une Preface à ce Livre qui pourroit fort bien courir le monde sans cela. Car après tout que dire dans cette Preface? Expliquer ce qui est contenu dans le Volume, dire que c'est un choix de plusieurs jolies choses en Proses & en Vers, propres à des-ennuyer; ajoûter que parmi les choses agréables, on y en verra de bonne & de morales. Les uns trouveront fade ma morale, & les autres ne voudront point se des-ennuyer dans mes plaisanteries. Je consens donc que chacun suive son goût. *Arliquiniana* partagea l'année dernière les sentimens de tout Paris, ce Livre-ci fera peut-être la même chose, & ne s'attirera pas moins de critiques. Je serois bien fâché que cela n'arrivât pas; mal-

P R E F A C E.

heur au Livre dont on ne dit rien, & heureux l'ouvrage qui fait dire des impertinences: s'il devenoit infipide, parce qu'un bel esprit dit qu'il est parfaitement mauvais, pour lors la critique seroit fâcheuse, mais il n'en est pas ainsi, & on fait quelque difference entre le sentiment d'un bel esprit & celui d'un homme sensé.

Je ne diray donc rien de ce Livre, chacun en jugera, j'écouteray les critiques & les approbations, & de tout cela je prendray sans vanité & sans aigreur, ce que je trouverai raisonnable. Ce que j'ose assurer est que dans tout l'Ouvrage on ne trouvera pas une expression hautaine ny orgueilleuse. J'entens ces manieres de parler de quelques gens qui décident souverainement, & qui traitent d'ignorans les personnes éclairées. Ceci sort de la Preface, mais je ne puis m'en taire. Est-il possible qu'on ne trou-

P R E F A C E.

vera aucune teinture d'honnêteté dans la plûpart de ceux qui écrivent, n'y a-t'il personne que nous qui ayons de l'esprit & du merite, sommes-nous les seuls sçavans, & les seuls capables de décider un point de morale ? Toute la Theologie est-elle si fort dans nôtre tête, qu'il n'en reste plus pour les autres. Il y a long-tems que je ne lis aucun Livre sur des matieres serieuses où je ne trouve de ces expressions orgueilleuses, pour ne pas dire insolentes, contre des gens qui ne meritent aucun mépris. Mais qui parle ainsi ? Ce sont des personnes distinguées par des dignitez & par certaines elevations de fortune, qui imposent au public, quoi qu'ils n'ayent bien certainement qu'un merite mediocre, & qui à l'abri d'une prévention favorable, parlent des personnes habiles avec un dédain qui irrite les honnêtes gens.

P R E F A C E.

Veritablement la modestie est un grand trait d'éloquence ; Les plus beaux endroits de Cicéron, ne sont pas ceux où il se louë ; l'amour propre nous fait aussi-tôt prendre un parti contraire , & nous sommes toujours prêts à égratigner une personne qui veut s'embellir à nos dépens. *Cela est ainsi* , disent ces gens-là, *c'est être ignorans , & même ignorer les principes que de parler autrement.* Et cela est dit sur des choses tres-problematicques. Encore une fois , les expressions modestes donnent un grand poids aux Ouvrages. Je reviens donc, & je dis que je ne crois pas avoir jamais mis en usage , & encore moins dans ce Livre , aucune de ces expressions, je ne les connois point, ni ne les veux connoître.

Pour quelques paroles & quelques vers de galanterie, j'avouë que je ne les ay pas negligez , mais cela ne doit blesser personne. Je parle

P R E F A C E.

en plusieurs endroits de cocuage, & mes petites histoires y visent, mais je n'approuve pas pour cela les femmes qui manquent de fidélité à leurs maris , & quand je dis dans quelques vers du premier Dialogue, qu'*au moins elles ne choisissent pour leurs Amans que des personnes qui puissent mettre d'honnêtes gens dans leurs familles*, je ne prétens pas qu'elles prennent cela à la lettre, mais quand elles ont une sottise à faire, il vaut encore mieux qu'un honnête homme soit de moitié, qu'un échappé de la mandille. En un mot, je n'ai autre dessein ici que de réjouir, & non pas de donner de mauvaises idées. Cependant quelque susceptible que soit le Lecteur, il n'y trouvera que tres-peu d'endroits qui puissent égayer sa malignité, & encore pas un mot ne fouillera son imagination, s'il ne se peint lui-même les objets d'une manière opposée à mon intention.

P R E F A C E.

Les Lecteurs sont souvent injustes, & parce qu'ils se sentent fragiles, ils veulent trouver dans les paroles des autres ce qui n'est que dans leur esprit, je les dispense de me prêter leurs idées, qu'ils s'arrêtent aux miennes seules, & je suis sûr que leur vertu ne sera point endommagée. Je suis bien aise de prendre ces précautions contr'eux sur les endroits de galanterie, cōme sur l'application qu'ils pourroient faire de petites histoires que je raconte. Je sçai que la curiosité est une passion violente, & qu'elle redouble quand il s'agit de découvrir une galanterie, sçavoir qui est la femme qui a fait infidélité à son mari, c'est une démangeaison qui ne donne repos à un Lecteur ni jour ni nuit, c'est celle-ci, c'est celle-là. Pourquoi se tant tourmenter pour démêler un Cocu, cela est-il bien rare, & ne peut-on se contenter de ceux que l'on connoît, sans

P R E F A C E.

s'attacher, comme Mercure , des *aî-les aux talons* , pour courir après les autres ? Ceux qui liront mon Livre auront beau raisonner , ce ne sera ni celui-ci, ni celui-là, qui sera Cocu, mais peut-être eux - mêmes. Je sçai que tel à lû sa propre histoire d'As-liquiniana , qu'il a eu la sottise d'ap- pliquer à son compagnon. Ces mépri- ses sont ordinaires , ainsi & pour leur interêt & pour celui des autres, point d'aplication je les en prie. Finissons ici les avis , venons à des choses plus agréables.

Dans la page 22. où je parle de l'a- mour de Villa Mediana pour la Rei- ne Elisabeth , j'ai oublié deux traits assez jolis. Cette Princesse qui ne croyoit pas être celle qui fût aimée par cet Espagnol , voyans toutes les galanteries qu'il faisoit dans les tour- nois, lui dit un jour qu'elle vouloit ab- solument connoître sa Maîtresse. A- près que Villa Mediana se fut long- tems défendu, cedant enfin à sa curio-

P R E F A C E.

sité, il lui promit de lui en envoyer le Portrait. Le lendemain il lui fit donner un paquet, la Reine n'y trouvant qu'un petit miroir, & s'y voyant elle-même, comprit aussi-tôt l'amour de l'Espagnol. Voilà le premier trait.

Le second, c'est que la Reine luy ayant fait sentir sa temerité par des voyes secretes; Villa Mediana, qui devenoit tous les jours plus ardent & plus passionné, parut dans un Tournois avec un habit couvert de flâmes, comme un damné, avec cette devise: *Mas atormentado, menos arrepentido*, plus tourmenté, moins repentant.

Ces deux choses m'ont paru assez jolies pour ne les pas oublier: peut-être qu'on ne m'en sçaura pas beaucoup de gré, à la verité l'on ne trouve aujourd'hui gueres d'Amans aussi passionnez pour leurs Maîtresses, que Villa Mediana l'étoit pour Elisabeth; mais il faut esperer que le temps deviendra meilleur. Les Dames me remercieront toujours de rapporter un si

P R E F A C E.

bon exemple, dont elles pourront tirer quelque utilité.

Peut-être trouvera-t'on mauvais que je place certaines personnes, entr'autres des fous, dans les Châps Elisées, mais les fous à mon sens ne sont pas les moins heureux , sans cela que deviendroient les Poëtes & les Philosophes ?

Enfin que les Lecteurs detestēt mon Livre, qu'ils y rrouvent des absurditez, qu'ils *écrasent* mes expressiōs, j'en suis tout consolé. J'entens les *Lecteurs Auteurs*, & encore les *Auteurs Francs*, peuple jaloux & livide, race de gens qui habitent dans les trous du Parnasse comme les Rats dans ceux d'une vieille maison. Aujourd'hui un d'eux a fait son possible pour ternir la reputation d'une Tragedie que tout le monde applaudit. Cet Auteur prétend diffiller les yeux du public, lui qui vient de nous donner un Livre si fade, qu'il pourtoit servir d'Emetique. Il n'est pas le seul de décider orgueilleusement ; il y a environ

P R E F A C E.

un mois que me trouvant à la lecture d'une Tragedie, deux Auteurs, soit disans Poëtes , parce qu'ils ont fait quelques mauvaises farces , & qu'ils sçavent par cœur *les Grenouilles d'Aristophane* , firent cent interruptions & dirent plusieurs duretez à celuy qui lisoit , & cela avec un air d'insolence , qui les rendit odieux à toute la Compagnie. A tout moment ils citoient Horace & la Poétique d'Aristote , comme s'ils l'eussent entenduë. Enfin ils firent si bien que la Tragedie ne fût leuë que jusqu'au commencement du second Acte , après quoi le lendemain ils dirent à quelques illustres de leur caractere, sans l'avoir veuë , que c'étoit la plus méchante Piece du monde. Les Auteurs honnêtes gens , & qui sçavent vivre, n'ont pas ces manieres ; je ne crois pas mêmes qu'ils les connoissent : au contraire, sçachant la peine qu'il y a réüssir, on les trouve toujours prôpts à aider les personnes qui veulent suivre leur sentiment. LIVRE



LIVRE SANS NOM.

DIALOGUE PREMIER.

EN revenant d'un voyage d'Italie , j'allay aussi - tost voir Arlequin pour lui rendre compte de commissions qu'il m'avoit données à Boulogne. Après cela je lui demanday des nouvelles de la Comedie Italienne. elle ne va pas mal , me dit-il , mais depuis la Matrone d'Ephese , où j'ay été obligé d'apprendre par cœur un Rôle François , je suis accablé de mon Personnage, d'autant plus que presentement les Auteurs font tom-

ber sur moy tout le poids de la Comedie. Je luy dis que étant agréable au public , autant qu'il l'étoit , il luy seroit difficile de se dispenser de cette fatigue ; tout est bon , luy dis-je , pourveu que vous le disiez, & les choses les plus communes reçoivent de vôtre voix seule des agrémens particuliers. Dans la nouvelle Comedie que nous allons représenter , me dit-il, l'Auteur me fait Marquis, & comme en cette qualité, j'ay droit de chasse sur tous mes Sujets, je vais dans la Ferme du Docteur prendre sa fille & tirer son chapon de la broche.

Un homme d'un certain caractere, repris-je, a fait quelque chose de semblable dans une Province, la nuit il se déguisoit en Laquais pour aller voir une Payfane, mais son pere le regala une fois à coups de bâtons ; cette aventure, me dit Arlequin, a fait assez de

bruit, quelque soin qu'on ait pris de l'étouffer. Cependant cette fille est mariée à un homme qui l'a toujours regardée comme une Vestale. Les hommes ont beau faire, reprit-il en souriant, les filles sont souvent comme les pieces de drap, on les croit entieres, & souvent on en a levé bien des échantillons; vivons, luy dis-je, sur la bonne foy là-dessus, les éclaircissements seroient dangereux, & la curiosité est ordinairement mal payée.

Cet homme de ce certain caractere, ajoûtay-je, n'étoit capable de rien, beaucoup de présomption. & beaucoup d'ignorance, quand on luy parloit d'une affaire, il la renvoyoit tousiours à son Secrétaire; Comme moy, dit Arlequin, quand je fais le Medecin, je ne sçay pas lire, & quand on me presente quelque consultatiõ pour avoir mon avis, je la renvoye à Scaramouche qui est ma Mule.

Vous expliquez assez bien, luy dis-je; la capacité du personnage, mais n'estes-vous pas surpris qu'il se soit laissé traiter à coups de bâton, luy qui a été autrefois Lieutenant dans le Regiment de, il est vray, me dit Arlequin, qu'il y acquit beaucoup d'honneur : pendant que son Regiment combattoit, il s'alla cacher dans un Moulin à Vent, où il pensa estre écrasé par la Meule. Son courage est à peu près comme celui que je marque contre un Traiteur au commencement d'une Comedie, après avoir reçu mille coups, j'entre sur le Theatre avec un bruit épouvantable, disant fierement à mon Maistre que j'ay bien blessé le Faquin, cependant la blessure étoit qu'il m'avoit enfoncé les machoires à coups de poing, & qu'il avoit retiré ses mains pleines de sang.

Ces plaisanteries, luy dis-je, ne sont pas desagréables dans vos

SANS NOM. j

Comedies, le mal est qu'elles ne font pas toutes également bonnes. J'en conviens, me dit-il, mais elles ne laissent pas de divertir certains jeunes gens, qui ne viennent à nôtre Theatre que pour rire, qui rient, de tout, & souvent sans sçavoir pourquoy. Nous joüons souvent devant ces sortes de gens, & il faut leur donner des plaisanteries de leur portée, faute dequoy on trouveroit souvent une grande solitude dans nôtre Theatre. Je suis fâché, luy dis-je, que vous ayez presque quitté vos anciennes Pieces, elles étoient du goût de toutes les personnes de bon sens, on y trouvoit plusieurs choses utiles pour les Mœurs, & vôtre Theatre étoit un lieu où j'ose dire qu'en y voyant le ridicule du vice, on se sentoît porté même par la seule raison à prendre le parti de la vertu. Si nous ne représentions que nos anciennes Pie-

ces, me dit-il , nôtre Hôtel seroit peu frequenté , & je vous répons ce que Cinthio repondit autrefois à saint Evremont , que l'on verroit mourir de faim de bons Comediens avec des Comedies excellentes. Au moins , luy dis-je, ne croyez pas que je blâme vos nouvelles Pieces , au contraire elles sont pleines d'esprit , & renferment des satyres ingenieuses , qui ne seroient pas inutiles , si on les écoutoit avec reflexion , avec tout cela j'aime mieux vos anciennes. Vous n'êtes pas le seul, me répondit-il , si les Comediens Italiens n'eussent jamais paru en France , peut-être que Moliere ne seroit pas devenu ce qu'il a été. Je sçay qu'il connoissoit parfaitement les anciens Comiques : mais enfin il a pris à nôtre Theatre ses premieres idées ; Vous sçavez que son Cocu Imaginaire est *il Ritratto* des Italiens, Scaramouche in-

terrompu dans ses amours a produit ses Fâcheux , ses contre-tems ne sont que , Arlequin , Valet étourdi , ainsi de la plûpart de ses Pieces , & dans ces derniers tems son Tartufe n'est-il pas nôtre Bernagasse. A la verité il a excellé dans ses Portraits , & je trouve ses Comedies si pleines de sens, qu'on devroit les lire comme des instructions aux jeunes gens , pour leur faire connoître le monde tel qu'il est. Cependant ces excellens originaux Italiens ne nous produisent plus rien ; & nous ne les representons encore quelquefois que pour conserver le veritable goust de la Comedie.

Pendant que nous causions , le tems s'éclaircit & devint beau , Arlequin me proposa une promenade en un Jardin à demi lieuë de Paris , quand nous y fûmes ; Ce lieu-cy , me dit-il , à vû naître les amours d'un grand Prince

avec une personne fort aimable, on me dit que ce fut en se promenant tous deux un matin à l'entour de ce Partere qui étoit plein de fleurs, comme vous le voyez, que ce Prince acheva de persuader sa Maistresse. Si c'est celle que je m' imagine, luy dis-je, elle n'avoit pas besoin d'être persuadée, jamais personne n'a tant aymé & n'a eu une passion plus fidele & plus desintereffée. Un jour, reprit Arlequin, étant tous deux assis sur ce marbre que vous voyez au bout de cette grande allée, elle traça sur le sable avec le bout de sa canne le nom de ce Prince & le sien en forme de lacs d'amour, après quoy appercevant le Jardinier dans un Partere, elle l'appela pour luy recommander de faire en sorte que ce lacs d'amour ne fust point effacé ; le Jardinier, qui étoit homme d'esprit, couvrit cet endroit, il apporta dans les rayes

de petites fleurs , & peu de tems après ces deux Amans y revenans furent agréablement surpris de cette galanterie , qui a fait la fortune du Jardinier. Il la meritoit bien , luy dis-je , je ne sçache pas que personne que lui se soit avisé jusqu'à cette heure de fixer les signes de l'amour d'une femme d'une maniere si agréable. A la verité, reprit Arlequin, écrire l'amour avec des fleurs , c'est prendre des caracteres bien tendres.

Quand le Prince les vit, il n'eut pas lieu de craindre le sort de cet Amant , qui lisant ce que sa Maîtresse avoit écrit pour luy sur le sable au bord de la Mer , qu'elle mourroit plutôt que de changer, eut le chagrin de voir ces paroles effacées par un flot qui les couvrit.

Les Françoises , luy dis-je, font l'amour assez agréablement. J'ay trouvé plus de libertinage en Ita-

lie qu'en aucune Ville de France , & quoy qu'on dise de la discretion & du secret des Amans de ce Pais-là, il m'a paru qu'ils ne ménageoient gueres les apparences.

C'est bien autre chose en Espagne , me dit-il , j'ay demeuré quelque tems à Madrit , & je n'ay veu en lieu du monde un pareil libertinage. Quand les femmes sont seules dans l'Eglise ou en la ruë , elles trouvent mauvais que les hommes ne les accostent pas, elles vont avec une Mante noire , ne se découvrant qu'un œil pour les agacer. Elles leur demandent toujourns quelque chose au delà de la conversation , & les plus honnestes ne sont pas fâchées qu'on le leur offre; les vieilles tiennent à honneur d'être appellées comodes & naturelles , & les jeunes n'aiment point qu'on les estime modestes , cette vertu ne passant parmi elles que pour un dé-

faut de beauté & de merite. En France on obtient quelquefois des faveurs d'une femme avec une Promesse de Mariage, tout le contraire en Espagne , si vous l'approchez pour l'épouser , elle ne veut point de vous, mais elle vous embrasse de tout son cœur si vous voulez vous contenter d'être son Amant. Elles ne vont aux Eglises que pour y plaire , leurs plus ardentés Prières ne consistent qu'à demander au Ciel des Amans ; & comme sur cet article leurs Directeurs ne sont pas bien difficiles, leur principale vertu est de bien employer leur jeunesse pour gagner dequoy faire prier Dieu pour elles après leur mort. J'ay oüi raconter autrefois, lui dis-je, tout ce que vous me dites, mais je ne pouvois me le persuader , comme les hommes ont une opinion assez mauvaise de la plûpart des femmes , je ne les écoutois que comme des

gens prévenus qui veulent prévenir les autres par de fausses imaginations. Cela peut être vray en France , reprit-il , mais en Espagne , il y a peu de maisons sans y trouver du libertinage , & un jour une Espagnole me disoit à Rome , & avec un air assez serieux , que les Vierges folles n'avoient été folles que pour avoir été Vierges. Ce que je viens de dire, continuait-il , me fait souvenir d'un autre trait que j'ay appris de Speffaferi. Vn jeune homme de Madrit se vantait de n'avoir ny Larron ny putain dans sa famille, sa mere luy donnant un soufflet ; *Picaro* , luy dit-elle , *est-ce ainsi que tu renies ton pere & ta mere qui t'ont mis au monde.* Voilà le caractere des Espagnoles.

Ce qui est étrange, est que presque tous les Grands d'Espagne, au lieu d'avoir quelque inclination secrette avec une femme qui mé-

nage les apparences , s'attachent à des Courtisanes exposées à la débauche publique.

On m'a raconté autrefois , luy dis-je d'un Prince Espagnol, qu'il n'avoit du goût que pour ces abandonnées , à la verité son favori l'avoit jetté dans ce déreglement. J'entens , me dit Arlequin, de qui vous voulez parler , presque tout le monde le connoît , & son nom n'est plus un mystere , mais peu de gens sçavent la piece que luy fit une Courtisane. Le Prince ne luy donna une fois que quatre pistoles , la Courtisane outrée de son avarice s'habilla en garçon, & l'alla voir dans cet équipage ; elle luy dit qu'elle venoit prendre avec luy le plaisir de la conversation , quand elle sortit luy jettant une bourse de 200. pistoles, *Assi pago mis putas* , luy dit-elle fierement , & s'en alla sans vouloir la reprendre, & depuis elle

eut un si grand dédain pour luy, qu'elle ne voulut plus le voir. Je luy demanday si les Espagnoles étoient belles , elles auroient un beau teint , me répondit-il , s'il étoit naturel , mais elles se fardent toutes, & se chargent les jouës de tant de vermillon , qu'il semble qu'elles ayent le visage enflâmé , leur taille est petite ou mediocre , un air vif , les manieres assez engageantes , & quand un homme riche tombe entre leurs mains, elles ont une infinité d'adresse pour profiter de l'occasion. L'Amiral de Castille fit donner en une seule fois quatre-vingt-mille écus à une de ces Courtisanes qu'il aimoit , & un Genoïs fit presque la même chose pour une autre qui pensa ruïner sa fortune.

On m'a dit autrefois , luy dis-je , qu'en Esté pendant la nuit, elles se donnent au premier venu au bord du Mançanarés , c'est une de

leur débauches , reprit Arlequin , mais on ne les voit point au visage , & on les approche sans les connoître , moins , comme vous voyez par amour que par une brutalité naturelle à la Nation. A propos du Mançanarés, ajoûta-t'il, les Espagnols l'ont chanté dans leurs Poësies comme un Fleuve considerable , luy qui n'est qu'un Ruisseau d'eau bourbeuse , & encore est-il ordinairement à sec; à la verité Charles-Quint y a fait bâtir un beau Pont, qui un jour donna occasion à un Ambassadeur de dire *Menos puente , o mas agua*, aussi on dit que ce Pont attend la Riviere , comme les Juifs attendent le Messie. Peut-être, me dit-il , que je vous ennuye pas un détail de Madrit , dont vous n'êtes pas trop curieux; au contraire, luy dis-je , il ya long-tems que je vous l'aurois demandé, si j'avois crû que vous en eussiez été si bien instruit.

Apprenez-moy, je vous prie, le caractère des hommes de ce País-là. Les Espagnols de qualité, reprit-il, sont honnêtes gens, polis, & n'ont presque rien de la fanfaronnerie de la Nation, l'insolence n'est que parmi le peuple, qui a si bonne opinion de son mérite, qu'il traite de *Gavachos* tous les autres peuples de l'Europe, quand il veut louer un Etranger, il dit qu'il a mis le pied en Espagne, se persuadant qu'il suffit de respirer l'air du País, pour avoir un mérite parfait, ils se disent tous Gentils-hommes, quand un Artisan a travaillé quelque temps dans sa Boutique, qu'il a pris son épée & son poignard, il s'appelle *Cavalleros*, comme un homme de qualité, mais cette extravagance ne leur vient que de ce qu'ils ne voyagent point, & qu'ils demeurent toujours en Espagne, qu'ils croient le centre de l'esprit & des grandes ver-

tus. On voit tel Espagnol si rempli des visions de Noblesse, que s'il voyoit un homme entre les bras de sa femme, il ne daigneroit pas le regarder, de peur d'être obligé de le saluer. J'ay lû quelque part cette plaisanterie, qui marque assez bien le caractère de la Nation, les gueux mêmes exigent du respect, & en leur refusant l'aumône, il ne faut pas oublier le compliment de *Perdone Vueſſa merced, no tengo dineros*. Il me souvient d'une rodomontade que me répondit un Espagnol à qui je demandois le chemin de Madrid. Il me dit que je ne pouvois le manquer, étant *el major camino que tenga il mundo*.

Cette réponse m'en rappelle une autre que me fit un Castillan en me montrant l'Escurial. Comme il me vouloit faire admirer quelques mauvais Tableaux qu'on voyoit parmi d'autres excellens,

qui étoient dans une galerie. Il n'y en a point de pareils au monde, me dit-il fierement , puisqu'ils sont dans un lieu où se promene le Roy. Ces jours passez, luy dis-je, je me promenay avec un homme qui accompagna M. le Marechal de Grammont quand il fut à Madrit pour le mariage du Roy, après m'avoir dit plusieurs choses des Espagnols, il me raconta une piece assez plaisante que fit le Duc d'Osborne, Viceroy de Naples à une jeune veuve qu'il aimoit, & qu'il ne pouvoit rendre sensible, il scût qu'elle n'étoit pas également cruelle pour tout le monde, & qu'un gros Moine alloit la nuit la desfennuyer dans sa solitude, le Duc le fit épier, & scachant qu'il étoit avec elle, il alla investir la maison avec ses gardes, & commanda qu'on luy ouvrit de la part du Roy, les Valets n'eurent pas le loisir d'avertir leur Maîtresse, qui fut sur-

prise avec le Reverend , le Duc d'Offone passa le reste de la nuit à la railler , & sur les sept heures du matin il fit monter sur une Mule le devot Pere , un trompette devant , & dans tous les Carrefours après avoir sonné , il demandoit que si quelqu'un avoit besoin d'un Moine consolateur des veuves , il l'en accommoderoit. Ensuite il le mena de Couvent en Couvent , demandant qui avoit perdu un Moine, enfin ayant trouvé le sien, il le remit au Superieur , & le pria d'avoir un peu plus de soin de sa vertu. Cependant , reprit Arlequin , cette galanterie étoit supportable : mais je ne puis souffrir ces Courtisannes qui font profession de déreglement : quelque mal que vous en pensiez , luy dis-je, elles ont quelquefois des sentimens de generosité extraordinaire, témoins les deux Maîtresses du Duc de Medina. Je n'aime point ces

fortes de creatures, mais je ne puis m'empêcher de leur rendre justice. Ce Duc ayant long-tems aimé une de ces femmes, la voulut quitter, & pour la consoler de sa perte, il lui envoya un Contrat de vente qu'il lui faisoit d'une de ses Terres, qui valoit dix mille livres de rente. Il y a peu de femmes en France, qui à ce prix là ne voulussent perdre tous leurs Amans. Cependant cette Courtisane qui aimoit véritablement le Duc, ayant déchiré le contrat le lui renvoya, lui écrivant qu'elle estimoit si fort son cœur, qu'aucun bien ne la payeroit jamais de sa perte, & qu'elle lui feroit voir tout le reste de sa vie que personne ne l'en pourroit consoler. Ce qui arriva, & dans la suite elle renonça entierement à la galanterie.

Ce même Duc aima dans sa jeunesse une autre Courtisane qu'il avoit trouvée dans un lieu public;

la soupçonnant d'infidélité , il lui dit qu'elle sçavoit le lieu où il l'avoit prise , & qu'elle s'y en pouvoit retourner , & le lendemain il lui envoya huit cent pistoles pour faire son voyage. La Courtisane outrée d'un traitement si injuste, dites au Duc , dit-elle au Gentilhomme , que j'ay aymé son mérite & non pas son bien , il ne me faut que deux pistoles pour m'en retourner, je n'en veux pas davantage, & dans le moment tirant de sa poche les clefs de son cabinet, portez-lui ces clefs , ajouta-t'elle, il trouvera toutes les pierreries , & tous les habits qu'il m'a donnez , je n'emporte que celui que j'ay , & je le lui laisserois volontiers , s'il étoit bien-séant à une femme qui a été aimée d'un aussi grand Seigneur , de sortir de chez lui toute nue. Cette réponse toucha si sensiblement le Duc de Medina , & le desabusa si fort de sa

prévention, qu'il courut luy en demander pardon, il luy envoya deux mille pistoles le lendemain, & quelques années après il luy donna un établissement considerable.

Si je ne craignois, me dit Arlequin, que vous ne me tournassiez en ridicule de vous raconter la passion de Villa Mediana pour la Reine Elisabeth, après les galâteries du Duc de Mediana pour des Courtisanes, je vous dirois quelque chose qui vous feroit plaisir, je ne pense pas, luy dis-je, que cela fasse tort à la vertu de cette Princeesse. La conversation ne garde point de pareils égards, & je crois qu'on peut la soutenir par des traits differens, quoy qu'ils n'ayent aucun rapport ensemble. Je sçay quelque chose des amours de Villa Mediana, c'étoit un temeraire, on m'a dit qu'il parloit de cette Reine en Amant plutôt qu'en Sujet, & même il parut un jour masqué d'un habit

tout couvert de Reales, avec cette divise , *Mis amores son reales.* Cette indiscretion fit parler tout le monde , & on entendit facilement ce qu'il vouloit dire , je n'en sçay pas davantage. Je vais , me dit Arlequin , vous apprendre le reste. Sa passion le porta pour divertir la Reine , à faire préparer une Comedie en machines , qui luy coûta plus de cent mille écus , après qu'elle fut représentée , il fit mettre le feu au Theatre & à la Maison , & cela pour avoir le plaisir d'embrasser cette Princesse en la sauvant des flâmes. Je ne sçaurois louer sa témérité, mais je ne puis assez plaindre son amour. Vous sçavez que par un ordre secret il fut poignardé dans son Carrosse , mais un trait du Roy d'Espagne que je ne veux pas oublier, aussi-tost qu'il eut appris cette nouvelle , il courut avec une compassion apparente

la dire à la Reine , & en même tems il observa son visage , cette Princeſſe liſoit dans ſon cabinet , & ſe contentant de lever les yeux tranquillement , je ſuis fâchée, dit-elle de ſa mort. Le Roi voyant ſon indifférence pour Villa Mediana , revint au moment de ſa jaloſie , & fut fâché en lui-même de l'avoir fait tuer.

Les Eſpagnols , repris-je , ſont quelquefois teméraires dans leurs amours , mais ils ſont toujours galans. Il vient tout à l'heure de me ſouvenir d'une galanterie qui arriva à Paris au Mariage de la Reine d'Eſpagne , vous ſçavez que le Marquis de Los Balbazes y vint pour cela. Quelque temps après le Duc de Paſtrano apporta le Portrait du Roi d'Eſpagne , & comme ces deux Eſpagnols avoient veu Madame de. à Madrid, ils. Je vous prie , interrompit Arlequin , de me dire qu'elle femme

me

me c'est , que Madame de.
elle fait tant de bruit dans le monde , que je voudrois bien connoître son vray caractere. Jamais femme , repris-je , n'a fait naître tant d'envie & tant d'amitié. Son mérite luy fait amies toutes celles qui le peuvent soutenir sans jalousie , mais pour les autres, c'est une raison de haine & d'éloignement. Sans blâmer la conduite de personne , & approuvant ou excusant tous les défauts, elle trouve moyen de se faire des ennemies. Au reste femme au monde ne fait mieux , ny plus naturellement les honneurs dans toutes les occasions, elle est née avec une grandeur aisée & douce , qui oblige tout le monde sans accabler personne. & c'est une qualité singuliere en elle de paroître au dessus des autres sans blesser leur vanité.

Vous sçavez que le Marquis de Los Balbazes donna chez lui une

feſte magnifique à la Reine d'Eſpagne , il vint prier Madame d..... d'en faire les honneurs. Dans ce temps-là le Marquis de..... faiſoit l'Amant de cette Dame, mais il n'y réuſſiſſoit pas , & ce mauvais ſuccès le fâchoit , d'autant plus qu'elle affectoit des agrémens pour le Duc de Paſtrano, qui ne venoient pourtant que de l'honneſteté qu'on étoit alors obligé d'avoir pour les Eſpagnols. Après le dîné le bal commença , c'étoit je penſe au mois d'Aouſt , comme la chaleur étoit extrême, & la Compagnie nombreuſe , la Reine d'Eſpagne ſ'y trouva mal, & l'on fut obligé de la faire paſſer dans la chambre prochaine pour la tirer de l'air chaud qui la ſuffoquoit. Madame de..... qui étoit aſſiſe entre le Duc de Paſtrano & le Marquis de..... alla où étoit la Reine, & par une diſtinction obligeante , elle , voulut bien

prier le Duc de Pastrano de garder sa chaise. Le Marquis de..... suivit Madame de..... alors le Duc donnant sa commission à un de ses Gentilshommes, & piqué de jalousie, alla dans le lieu où étoit la Reine, & s'approchant doucement de Madame de..... à qui le Marquis parloit; Madame, lui dit-il à l'oreille, vous m'avez bien ordonné de garder votre chaise, mais qui gardera votre cœur? Moy, Monsieur, lui répondit-elle en souriant. La Reine revint de son évanouissement, & rentra un moment après au Bal, qui fut suivi de la Comédie, & des autres divertissemens qu'on lui avoit préparés.

Je ne vous demanderay pas, me dit Arlequin, le caractère de ce Marquis, il prend assez de soin de le faire connoître lui-même, beaucoup de vanité, lui dis-je, une grandeur affectée. A vous dire le

vray il faut que le sang coule par bien des canaux differens avant qu'il se purifie , & il reste encore je ne sçay quoy de grossier du levain de nos premiers Peres , que nous ne pouvons bien filtrer. Ces gens nouveaux ont beau farder leur noblesse , on y voit toujours des rides , ou au moins elle est comme la femme d'Horace , dont le visage étoit beau, mais qui traînoit après elle une queue de poisson. Il me souvient d'avoir vû autrefois un homme de rien qui étoit aimé par une femme de Qualité , elle le vouloit faire passer pour un Gentilhomme descendu d'une ancienne Maison d'Allemagne, mais elle avoit beau faire, les manieres de cet Amant détruisoient tous les soins de sa Maîtresse, & quelque chose qu'elle fît pour le mesler avec des gens de condition , à peine voyoit-il paroître un Laquis , qu'il lioit avec

lui une conversation qu'on voyoit bien lui être naturelle. Les vrais grands Seigneurs , dit Arlequin , ont ordinairement le cœur comme la naissance, accoûtumez à la grandeur, ils negligent mille choses petites à leur égard, qui paroissent importantes à ceux qui n'ont qu'une Noblesse naissante , qu'ils ne sçavent soutenir que par une mauvaise gloire. Ce sont ces Messieurs , repris-je , qui sont toujours les dupes des flateurs. Une flatterie quelque grossiere & quelque découverte qu'elle soit les touche sensiblement. A propos de flatterie, me dit Arlequin, je viés de me souvenir d'ũ trait assez-agréable, c'est la flatterie la plus fine que vous puissiez vous imaginer , contenuë dans la réponse d'un Espagnol au Roi Philippe Second; cet Espagnol lui ayant présenté un diamant d'un tres-grand prix. Sire , lui dir-il, soixante & dix mille écus que j'ay

abregé en ce digne enfant du Soleil, ne sont pas à mépriser. *Señor, dixo, setenta mil ducados que abrevié en este digno nieto de Sol, no son de asquear.* Le Roi surpris que cet Espagnol eût acheté si cher ce diamant; à quoi pensiez-vous, lui dit-il à y mettre une si grande somme, *en que pensaviades quando disteis tanto.* Sire, répondit l'Espagnol, je pensois qu'il y avoit un Philippe Second au monde. Ce Prince touché de cette réponse, lui fit donner sur le champ cent mille écus. Je ne sçay s'il eut dessein de payer le diamant ou la flatterie, mais je trouve qu'ils meritoient tous les deux une égale récompense.

Il faut convenir, reprit Arlequin, que la vanité domine bien dans les Espagnols, ils sont vains sans qu'ils y pensent, & c'est leur caractère, comme celui des François d'être légers, & celui des

Italiens d'être jaloux. A propos de cela , il vient de me tomber dans l'esprit une chose que j'ay veuë autrefois, quand j'étois à Madrid , on fit mourir deux voleurs ; l'un pour avoir volé , & l'autre pour avoir recelé : comme on les conduisoit à la mort , le Voleur , comme le plus hardi, voulut avoir la droite sur le receleur , qui n'y pouvoit consentir. Le Confesseur fatigué de leur contestation *Examos estas vanidades* , leur dit-il gravement ; à la vérité la ceremonie étoit assez inutile , & le point d'honneur n'étoit pas là trop bien placé.

Nous nous promenâmes , Arlequin & moy , dans ce Jardin avec assez de plaisir , nous entretenant de plusieurs choses différentes de l'Espagne & de l'Italie, quand nous vîmes paroître dans le tournant d'une allée deux jeunes femmes que nous connûmes , elles étoient

belles & bien-faites , & croyant être seules , elles rioient à gorge déployée. Apparemment , dis-je à Arlequin, qu'elles se racontent leurs aventures , & comme elles fournissent matiere de conversation à tout le monde , il est bien juste qu'elles prennent part au divertissement public. A peine nous eurent-elles apperceus , qu'elles coururent dans une autre allée , c'est Madame de. & Madame de. me dit-il , elles ne viennent pas ici sans dessein, & je parie que avant que nous sortions, nous découvrirons quelque intrigue. Sçavez-vous, lui dis-je , la plaisanterie que l'une d'elles a faite à Mademoiselle. Cette Demoiselle avoit un Amant aimé depuis vingt ans ; fy , me dit Arlequin en riant , un amour aussi ancien en France est une chose scandaleuse ; aussi , repris-je , cet Amant a fait une nouvelle incli-

nation , Madame de. que vous venez de voir , pour consoler l'ancienne Maîtresse, fit préparer il y a environ un mois un chariot couvert de noir, & rempli de Musiciens & d'instrumens , qui allerent sur le minuit à la porte de la désolée chanter des paroles sur la mort d'Adonis , qu'ils faisoient semblant de porter au tombeau.

Vous sçavez , me dit-il , que la Dame dont vous me parlez a une fille de six ans , bien jolie & bien éveillée , & qui danse admirablement bien , un jour elle chatma tout le monde en un Bal , & le Comte de. ne put s'empêcher de la prendre entre ses bras & de la baiser , elle le remercia , & comme sa mere fit semblant de la gronder : hé Mama , lui dit-elle en embrassant ses genoux , je veux aymer le vin & les hommes comme vous.

Une autrefois sa mere étant chez

elle avec deux ou trois de ses meilleures amies , après leur avoir fait admirer son travail en tapisserie , elle voulut faire semblant de jeter la petite fille par la fenestre, vous m'aimez trop pour me faire du mal , lui dit-elle , & comme sa mere lui dit qu'elle ne l'aimoit pas tant que sa bande de tapisserie, je suis pourtant vôtre plus bel ouvrage , répondit-elle , & celui que vous avez fait avec le plus de plaisir.

Je suis persuadé , lui dis-je, que la Dame donc nous parlons , n'a point sur son compte toutes les histoires qu'on lui donne , mais si elle en avoit quelqu'une, son mari en seroit la cause en bien des manieres ; il l'a épousée dans une grande jeunesse, elle étoit vertueuse, & élevée par une mere qui lui faisoit voir toutes les mauvaises suites des engagements. A peine son mari l'eut chez lui , qu'il de-

rangea ces bonnes instructions, il ne lui tint que des discours de libertinage. il la fit confidente de ses aventures, & par dessus cela, il attira chez lui des amis libertins, avec qui il disoit devant elle mille choses en termes significatifs, sans permettre qu'elle sortist de la compagnie, & voulant, disoit-il, la faire à la fatigue, si par hazard il y avoit réüssi, ses faiblesses seroiēt bien pardonnables.

Vous souvenez-vous, medit Arlequin, de cette affaire qui fit tant de bruit l'année dernière; Vn Gascon & un hypocrite aimoient deux femmes, un des maris poursuivit le procès, mais il perdit faute de preuves. Dans ce tems-là je vis des Vers où l'on faisoit parler la Justice, qui absout les deux Amans, après quoi elle donne plusieurs instructions à différentes personnes, qui bien pratiquées ne seroient pas inutiles. Les Voici.

Arrest de la Justice.

JE donne grace aux deux coupables ,
 Leurs faits ne sont pas condamnables ,
 B est joly garçon ,
 Adroit, plaissant, enfin Gascon ,
 Son humeur est fort enjouée ,
 Il n'a point de vertu plâtrée ,
 Il va directement au fait ,
 Et ce donne pour ce qu'il est.
 Pour P avec sa morale ,
 Avec son air mortifié ,
 Son extérieur humilié ,
 Sa mine luy sera fatale.
 Je n'aime point ces animaux ,
 Nommez Philosophes moraux ,
 Habitans assidus de toutes les ruelles ,
 Qui se font un devoir de contempler les belles ,
 Et qui pieusement en parlant de vertus ,
 Fabriquent nombre de Cocus.
 Qu'ils les fassent tête levée.
 Comme les font les gens d'épée ,
 Et non pas par devotion ,
 En dirigeant l'intention.
 R * Cocu reprend ta femme ,
 Et chers-là comme ton ame ,
 Et sur tout appaise le bruit
 Qui s'est répandu cette nuit ;
 Sois persuadé que cocuage
 Et la clause de mariage ,
 Clause observée exactement ,
 Et quand une femme y renonce ,
 On l'en relève en Jugement ;

* La Justice parle au mari d'une de ces femmes.

C'est en sa faveur qu'on prononce.

La Loy , pour ce fait seulement ,

La traite toujours de Mineure ,

J'en sçay telle de soixante ans

Qui n'est pas encore majeure.

Cette clause tire son droit.

Des principes de la nature ,

C'est en vain qu'un mari murmure ,

S'il prend le cas pour une injure ,

C'est un sot , qui sans fondement ,

S'oppose à nôtre Jugement.

Peres tyrans de vos familles ,

Vous qui sacrifiez vos filles

A des jaloux vieux & puants ,

Parce qu'ils sont plus opulens

Que les jeunes qu'on vous propose ,

Vous devriez tout être pendus ,

Si vos filles font des Cocus ,

Vous seuls , vous en êtes la cause.

Et vous , vieux fous , quand vous sentez

Quelque chose. . . . vous m'entendez ,

Un tressaillement qui domine ,

Qui chasse vôtre humeur chagrine ,

Vous pensez aussi-tôt que vous rajeunissez ,

Il n'en est rien , vous vous trompez ,

C'est la nature qui badine.

Point de jeunes femmes pour vous ,

N'achetez pas de tels bijoux ,

Ces accouplemens je vous jure ,

Sont des pechez contre nature.

Quant aux maris qui font les beaux

Les doucereux , les demoisceaux ,

Que l'on voit dans toutes les festes ,

Qui sement par tout leurs amours ,

En un mot qui content leurs jours

Par le nombre de leurs conquestes ;.

Vous les croyez du mal exclus ,
Vous croyez leurs femmes fideles ,
Ils font Cocus & recocus ,
Et des recocus les modeles ,
Et cela pour bonnes raisons ,
Ces Adonis , ces Cupidons
Ne vont debiter leurs fleurettes
Qu'à des Coquettes ;
Ils sont graves dans leur maison ,
Le chagrin paroît sur leur front.
Si leurs femmes , quoy que jolies
S'approchent pour les embrasser ,
Glâchez à leurs galanteries ,
Leur soin est de les repousser.
L'Amant survient plein de tendresse
Avec une douceur qui plaist ,
Il se plaint , il soupire , il presse ,
Il est galant , il est discret ,
La femme ne balance guere
Entre l'Amant & le mari ,
Elle choisit le Favori ,
Et laisse le mari severe ,
Voilà comme ces Adonis.
Se trouvent justement punis ,
C'est bien fait d'embellir leur teste
D'une creste ,
Qu'ils font porter à leur voisin :
Mais après tout , vaille que vaille ,
Ce n'est qu'un droit de represaille ,
Chacun de vous jouë au plus fin.
Chez luy vous plantez un panache ,
Chez vous il court en faire autant :
Enfin l'on voit que chacun tâche
De paroître reconnoissant,
Sur tout que la femme & la fille
Ne choisissent aucun faquin ,

C'est avoir un cruel destin ,
D'être reduite à la mandille.
Belles prenez pour vos Amans ,
Des hommes jeunes & galans ,
Dont le sang , l'esprit , le merite
Fasse approuver vôtre conduite.
Méprisez tous les médifans ,
Comme si vos amours n'étoient que pecadilles.
Vos maris seront trop contens ,
Si vous mettez par vos Amans ,
D'honnêtes gens dans leurs familles.
Que si quelque Cocu maltraite ;
Ou seulement s'il inquiette
Sa femme pour ses rendez-vous ,
S'il s'avise d'être jaloux ,
Il sera puni je lui jure ,
Comme perturbateur du cours de la nature.

Qu'à l'avenir ce Jugement
Serve par tout de Reglement ;
Ainsi l'ordonne la Justice ,
Et comme c'est cas de Police ,
Tous les Iuges dans leur détroit ,
Ne suivront que le même droit.

Après qu'Arlequin , eut achevé ,
sçavez-vous , ajouta t'il , ce que
dit la femme en sortant de l'Au-
diance quand on eut jugé en sa
faveur. Elle rencontra son amie ,
& courant à elle , ma Chere , lui
dit-elle , mon Cocu a perdu sa
cause : au lieu de retourner avec

lui elle choisit un Couvent , mais comme elle est pleine d'agrémens, & que malgré ses galanteries son mari l'aimoit toujours , il la fit prier de revenir, & la receut avec toute la tendresse imaginable.

Voilà , dis-je , où ordinairement aboutissent les grands vacarmes des maris contre leurs femmes. Un valet dans Terence les explique en peu de mots, querelles, injures, contestations, & puis la paix. J'avouë que les femmes ne sont pas toujours dans l'austérité de la vertu , & qu'elles sentent par fois des fragilitez , qui égratignent la fidelité du mariage mais en ce cas les maris les doivent plaindre, une fois il faut bien vivre avec les vivans, & n'aller pas détruire par un entestement dénaturé les besoins de la nature. Je vois bien , me dit Arlequin, que vous entrez en belle humeur. Si vous aviez une femme

coquette , nous verrions un peu comment vous vous y prendriez. Si ma femme , repris-je , n'en prenoit que modérément , je n'aurois pas le mot à dire , & je serois du sentiment d'une femme de Qualité , qui m'assuroit qu'une de ses amies étoit fort réglée , parce qu'elle n'avoit eu que cinq ou six affaires en sa vie. Que si ma femme faisoit comme une coquette de ma connoissance , qui veut changer d'Amant tous les mois. & qui même en fait des provisions pour la nécessité , je suivrois l'Exemple du Marquis de. Madame , lui dirois-je , j'ay compati à vos foiblesses jusqu'à cette heure , vous sçavez bien que je n'ay jamais interrompu vos plaisirs tant que vous vous êtes ménagée devant le monde. Je ne puis plus vivre avec vous honnestemēt. je sçay bien que le monde est un visionnaire, mais on est obligé par

bien-séance de se conformer à ses visions. Vous m'avez apporté dix mille livres de rente , reprenez-les : separons-nous & vivons en repos. La chose fut ainsi conclüe , & passa au Parlement sans bruit , mais seulement comme une ceremonie d'usage suivie en pareilles occasions. Depuis ce tems-là ces deux époux ont vécu dans une parfaite tranquillité. La Dame alla toujours son chemin. Dans la suite , elle agaça même jusqu'à son mari , tant elle étoit friponne ; & le mari portoit le cocuage avec tant d'honneur & tant de plaisir, qu'un soir se trouvant avec le Duc de L. . . . chez un de leurs amis , il lui reprocha qu'il étoit le seul Amant de sa femme dont il ne fust pas le confident.

Après tout , me dit Arlequin , quand une femme veut avoir des aventures , quelque surveillant que l'on soit , il est impossible de l'en

empêcher. Vn mari a beau être rufé, avoir des grifons pour compter les pas de fa femme , elle en fait qui trompent leur vigilance , & les Metamorphoses luy font auffi naturelles , qu'elles l'étoient aux divinités fabuleuses. J'aime beaucoup mieux un mari fage & judicieux , tel que ce Magiftrat du Parlement de. on ne peut trop admirer le foin qn'il eut de ménager la reputation de fa femme. Elle avoit un Amant aimé, fans amour chicanoit fon mari , il le luy avoit dit plufieurs fois, de toutes les manieres , en colere & en douceur , & la femme trouvoit les plaintes de fon mari fi raisonnables , qu'elle étoit fâchée que fon devoir fust vaincu par fa fragilité. Il n'y avoit qu'un éclat à faire, & à reveler au public fa turpitude , & le Magiftrat étoit trop fage pour donner une pareille Comedie. Vn de fes Laquais s fort im-

prudent, qui avoit reçu quelque chagrin de la femme dont il sçavoit le commerce, l'apprit au mari, comme s'il ne l'avoit pas sçû.

Vn matin le Laquais ayant vû entrer l'Amant, dans le tems que le mari étoit au Palais, il le fit sortir de l'Audience; quand il fut chez lui, il donna un pistolet au Laquais, & le fit mettre en une petite montée obscure, ou donnoit une porte de la chambre de sa femme, & lui avec un autre pistolet entra par celle du grand Escalier, il les surprit en flagrant delit: & sa présence les pensa tuer de frayeur. Cependant il se contenta de faire sortir le galant sans bruit par la porte de cet Escalier, après quoi appelant le Laquais qu'il avoit posté dans la petite montée, il lui dit, qu'il n'avoit trouvé personne avec sa femme, & qu'il avoit grand tort de lui venir faire de

pareils rapports , là dessus faifant le fâché , il lui paya ce qu'il lui devoit & le congedia, comme un calomniateur qui vouloit mettre le defordre dans fa famille.

Je n'ay jamais rien vû de fi judicieux , lui dis-je , & ce mari me paroît fi honnête homme , que c'est dommage qu'il foit Cocu , mais ce mal respecte peu la vertu , & les plus fenfez s'y accôûtument : à la verité du commencement avec peine , mais après ils feroient peut être fâchez de changer de fortune. Vôtre hiftoire , ajoûtay-je , me fait fouvenir d'une autre prefque toute femblable. Vn homme d'un tres-grand merite avoit une jeune femme, qui trebuchâ, trouvant plus de gouft dans le galant que dans le mari , chose toute ordinaire. Le mari tomba malade , & fon mal dura plus d'un an. Pendant ce tems la femme reduite au Calãdrier des Vieil-

lards , se dédommagea d'ailleurs , & le mari fut tout *émerveillé* qu'au bout de sa maladie , sans avoir travaillé une seule fois , il trouva son ouvrage parfait. Vn matin il entra dans sa chambre , & s'étant assis au chevét de son lit , il luy dit qu'il venoit se réjouir avec elle de la benediction miraculeuse que Dieu répandoit dans sa famille. La femme honteuse luy demanda pardon; De tout mon cœur, lui dit-il , mais à condition que vous me direz sincerement qui est celui que vous aimez. C'est, Monsieur de... .. luy dit-elle en rougissant; J'en suis ravi , reprit le mari , c'est un parfaitement honnête homme , & de tres - bonne Maison ; vous avez bien choisi, je vous en sçay gré , faites - le venir manger avec nous , Je veux être de ses amis . & avoir soin de ses affaires , mais au moins , ajouta-t'il , je vous prie , tenez-vous-en à

luy, elle le luy promit, & lui a
toujours tenu fidèlement sa paro-
le. Cette histoire, me dit Arle-
quin, ne m'étoit pas inconnuë,
mais une chose que vous ne me
dites pas, tant que cette femme a
été sage, elle a fait enrager son
mari; & ses galanteries l'ont ren-
duë traitable; C'est l'ordinaire.
repris-je, la vertu de beaucoup
d'honnêtes femmes est pleine de
ferocité & pour un petit tort qu'
elles ne font pas à leurs maris, el-
les les tourmentent sur la moindre
apparence de galanterie. Vne fois
allant voir Monsieur le Duc de....
je le trouvay seul se promenant
dans sa chambre comme un hom-
me accablé de chagrin, en disant
mille fois s'il seroit assez malheu-
reux pour ne trouver personne à la
Cour qui voulust être l'Amant de
sa femme, elle le desoloit tous les
jours sur ses intrigues fausses ou
véritables, & elle se proposoit tou-

jours à lui comme un modele de fidelité. Il n'y a gueres d'hommes aguerris sur les manieres du monde qui ne trouve incommode la sagesse de sa femme , quand il faut l'acheter aux dépens de son repos. Je connois , reprit Arlequin , une infinité de femmes qui ont de l'honnêteté & de la douceur , & qui ne se sçavent aucun gré de leur moderation , parce qu'elles se la sont renduë naturelle par une sage conduite , ces femmes ne sçavent soupçonner personne de galanterie , & quelque chose qu'elles voyent , elles croient toûjours se tromper, elles jugent toûjours bien des autres par elles mêmes , & ne peuvent s'imaginer qu'elles aient du penchant au libertinage par la facilité qu'elles sentent à pratiquer la vertu. Je demeureray d'accord de ce qu'il venoit de me dire , & je lui en citay plusieurs exemples. Cependant le jour
s'avan

s'avançoit , & comme il faisoit un peu chaud nous sortîmes du jardin, & l'après-diné après la Comedie nous fîmes une partie pour la campagne, où nous fûmes quelques Jours , nous promenans tous les matins au frais , & nous entretenans à nôtre ordinaire de toutes les choses qui se presentoient à nôtre imagination.

D I A L O G U E S E C O N D .

TOut le monde sçait que dans un tems de l'année, le Theatre Italien est fermé pendant trois semaines. Il le fut une fois pour un mois , & ce fut au mois d'Avril, qui se trouva parfaitement beau. Arlequin & moi allâmes à la campagne voir un de nos anciens amis, que nous avions vû autrefois en Italie , & qui avoit fait avec nous un voyage en Sicile. Cet ami avoit

dans la Brie à vingt-deux lieuës de Paris , une maison assez jolie , située dans des bois , voisine de plusieurs hameaux, où nous fûmes reçûs avec plaisir ; & comme nôtre amy n'étoit pas marié , nous eûmes la liberté de nous promener à toutes les heures du jour & de la nuit , seuls , où tous ensemble , de mesler dans nos discours des plaisanteries , & de bannir toutes les ceremonies qui font souvent le supplice des conversations.

L'arrivée d'Arlequin en cette maison fut sçûë le lendemain dans tout le voisinage ; & comme tout le monde le connoissoit de reputation, on le venoit voir par curiosité , comme un ours. On le regardoit de tous les côtez , & une Demoiselle d'un hameau voisin , après l'avoir considéré bien attentivement , *vrayment* , dit-elle tout bas à sa cousine, *il est fait com-*
me un ours à tout

Nous passâmes quatre ou cinq jours avec nôtre amy à voir les environs de sa maison , qui sont fort agreables. Un endroit sur tout nous fit souvenir d'une petite solitude qui est près de Naples ; cette Ville est charmante , nous dit-il : Il n'y a que la domination des Espagnols qui y soit facheuse ; aussi , ajouta Arlequin , cela a fait dire à un Italien , que *Naples étoit un morceau du Ciel , tombé entre les mains des demons.* Dans ce tems-là on nous parla d'une assez belle maison qui étoit à cinq ou six lieuës de-là , elle appartenoit à un homme d'un âge déjà avancé , qui fatigué du monde, où il avoit eu des emplois considerables, s'étoit retiré pour y mener une vie tranquille, sans pourtant renoncer au commerce de ceux de ses amis qui avoient du rapport à ses sentimens. Il étoit alors à Paris , & nous prîmes ce

tems-là pour aller voir sa maison. Il n'y avoit rien de magnifique ; mais c'étoit une agreable retraite pour un Philosophe : après avoir tout vû , celui qui nous la montrait , nous ouvrit l'appartement du maître , où il fut obligé de nous quitter pour quelques momens. Nous y vîmes des tableaux assez agreables, entr'autres celui de l'amour qui pleure de ce qu'il n'a point de corde à son arc, & qu'il ne sçait où en prendre. Venus qui le tient par la main se moque de lui ; & lui montrant ses beaux cheveux blonds , elle le console , & lui promet de lui en donner. De-là nous entrâmes dans une galerie pleine de devises , entr'autres un lys au dessus d'un feu attisé par l'amour , & fondant en eau , avec ces paroles, *de mi amor mi pianto*. Un amour fuyant , & traînant son arc après lui, avec ces paroles, *mon mal me suit*.

Mais celle-cy me parut digne
 d'un Philosophe, qui trouve amer
 le monde jusques dans son repos
 lité ; c'est une mer tranquille, avec
 ces paroles latines , *amara quies*.
 Nous trouvâmes dans son cabinet
 plusieurs Vers qui parloient de la
 douceur de la vie retirée , & de la
 paix qu'on sent dans l'éloignement
 du grand monde, & nous y lûmes
 ceux-cy traduits de Seneque,

Qui voudra de l'amour adorer les caprices ,
 Qu'il marche d'un pas seur entre ses precipices ,
 Le cœur plein de tranquillité ,
 Fuyant les yeux de tout le monde ,
 Dans une aimable oisiveté.
 Mon esprit jouïra d'une douceur profonde ,
 Et n'étant connu d'aucun grand
 Mes jours couleront doucement.
 Ainsi lorsque sans bruit j'auray passé ma vie ,
 Comme un pauvre vieillard je mourray sans
 envie.

Que la mort est cruelle à qui meurt élevé ,
 Ebloüissant les yeux par quelque diadème
 Sans avoir jamais pû se connoître soy-même.

Après cela il nous mena dans
 un petit appartement secret , qui
 pouvoit passer pour un Hermita-

ge ; c'étoit un pavillon au milieu du jardin. Nous entrâmes d'abord dans un petit vestibule peint de diverses figures , ensuite dans une sale, sur la porte de laquelle , nous apperçûmes deux Vers Latins, qui en deffendoient l'entrée aux passions : *Personne* , disoient ces Vers, *n'entre icy s'il n'est seul , & vous n'êtes pas seules.* Je lûs sur la porte de la chambre , que c'étoit dans ce lieu où il étoit permis de demeurer avec soy-même. Mais ce qui nous plût davantage, ce fut un petit jardin plein de fleurs , il y avoit à l'entrée quatre Vers Latins : *En voyant ce jardin* , disoient-ils , *vous voyez le tableau de la vie humaine ; les hommes & les fleurs naissent & meurent de la même manière , si ce n'est que souvent les hommes ne fleurissent jamais.* La personne qui nous montra cette maison étoit un homme d'esprit, qui avoit eu la confiance de

son maître pendant qu'il étoit dans le commerce du monde ; il nous dit que son maître rebuté de la fortune , avoit choisi cette retraite, où il vivoit tranquillement, passant à lire une partie de sa vie, & l'autre à cultiver ses fleurs. Après nous avoir dit plusieurs autres choses, nous le quittâmes fort satisfaits de ses honnestetez qu'il nous avoit faites. En arrivant chez notre amy, ses gens nous dirent qu'un procez qui se jugeoit incessamment l'avoit appelé à Paris quand il y pensoit le moins, & qu'il nous laissoit les maîtres de sa maison. Nous y demeurâmes, bien persuadés qu'il feroit fasché si nous faisions la moindre ceremonie. Nous ne songeâmes donc qu'à nous promener, & à diversifier nos occupations.

Sur le declin du jour en nous reposant au bout d'une forest qui donnoit sur le grand chemin, nous

vîmes venir de loin l'équipage de Madame L. D. D. V. B. qui alloit en une de ses Terres. Quand elle fut passée, voilà, me dit Arlequin, une des plus honnêtes femmes de la Cour; je sçay, lui dis-je, que la calomnie n'a pû mordre sur sa conduite; elle a pourtant des ennemies qui ne manquent pas de bonne volonté; & si jamais elles ont prise sur elle... Je vous entêds, interrompit Arlequin, elles ont fait tout ce qu'elles ont pû, du vivant du Duc son mary, qui étoit jaloux sans raison. Il faisoit son possible pour la faire devenir laide, & il mettoit toutes les nuits des bougies allumées au chevet de son lit pour l'empêcher de dormir. Il l'a tourmentée en mille manieres, jusqu'à l'obliger de faire la malade pour ne pas aller à des bals où elle étoit conviée. Tout le monde voyoit sa peine avec ai-

greur , & elle étoit la seule de ne pas s'en plaindre. Son mary , lui dis-je , est mort de.... ouy ; interrompit-il, il mourut il y a quelques mois d'une mauvaise gloire, ou plutôt d'une chose qu'on lui dit qui blessa son orgueil. Le chagrin le prit , & il n'en est pas revenu. Mais sçavez-vous l'aventure de cette Dame depuis qu'elle est veuve, avec le Comte de Fuentes, dernier Ambassadeur d'Espagne; j'en ay ouy dire quelque chose , lui dis-je , mais vous me ferez plaisir de me l'apprendre. Le Comte de Fuentes, reprit-il, étoit un des hommes des plus galans d'Espagne, coquet jusque au point, que avant qu'il vint en France, la Reine lui fit deffendre d'y avoir des galanteries , & quand il fut arrivé elle le lui deffendit elle-même. Malgré ces deffenses il s'avisa de jeter les yeux sur Madame de. . D'abord il lui fit con-

noître son cœur par des soins , & par des billets , qui ne rouloient que sur sa beauté & ses agrémens ; & dans la suite il parla plus intelligiblement , en sorte que Madame de qui jusques-là n'avoit fait que badiner , fut obligée de répondre en termes précis. Elle reçût agreablement la déclaration , mais à condition qu'elle auroit une confidente.

Le Comte y consentit , ravy de l'avoir trouvée si peu blessée de son amour. Comme il l'alloit voir tous les jours, une après-dînée trouvant chez elle la Comtesse de Fuentes , sa femme ; presentement, leur dit Madame de . . . que nous sommes tous trois seuls, j'ay à vous dire, à vous , Madame , une affaire où il y va de ma gloire , & de mon repos ; ce commencement attirera l'attention de ces deux Époux qui la remercierent de la confiance qu'elle avoit en eux ? Voicy,

reprit-elle, de quoy il s'agit. Monsieur votre mary m'aime ; il y a quelques jours qu'il me fit une declaration , je l'ay reçûë à condition que j'aurois une confidente ; je croy, Madame , que je n'en sçauois choisir une plus sage que vous ; je vous prie de me prendre sous votre conduite , afin que je puisse me regler sur vos conseils.

A peine Madame de..... eut cessé de parler, que la Comtesse de Fuentes se prit à éclater de rire. L'embarras où étoit le Comte le rendoit immobile : & ce qui acheva de le petrifier, s'il m'est permis de parler ainsi , ce fut quand le Comtesse répondit qu'il étoit extrêmement coquet , qu'il avoit une infinité de maistresses, à chacune desquelles il faisoit des sermens, que la dernière lui faisoit oublier toutes les autres, lui ayant ouy dire plusieurs fois qu'en amour comme en autre chose , le plaisir

present devoit effacer tous les plaisirs. passez , qu'elle pouvoit prendre ses mesures là-dessus. Monsieur de..... entra dans ce temps, qui interrompit la conversation , où apparemment le Comte de Fuentes se seroit mal deffendu. Dans la suite il ne laissa pas de continuer d'aimer Madame de..... au moins *in peto* , sans lui en parler qu'en plaisantant. Cependant il lui demanda permission de la faire peindre , à quoy elle ne voulut pas consentir. Voicy ce qu'il fit; il alla un matin chez Ferdinand, qui en ce tems-là passoit pour le plus habile homme de France , parce que une femme de qualité le disoit , & que ses amies la vouloient croire sur sa parole. Il commença par lui donner cinquante pistoles; après quoi il lui dit qu'il venoit lui faire peindre une femme qu'il n'avoit peut être jamais vüe ; ce qui se trouva vray , parce que

Ferdinand n'étant à Paris que depuis peu de temps, n'avoit pas encore vu toutes les femmes de la Cour. Le Comte de Fuentes le pria de ne se point rebuter , & seulement de le bien comprendre, il lui dit que la Dame avoit le visage ovale , les yeux grands , vifs & noirs , le teint beau & naturel, la bouche petite , les jouës assez rondes, & un air de gayeté répandu sur son visage & sur toute sa personne.

Ferdinand qui peut-être n'avoit pas l'imagination assez vive , ne retint pas trop bien ces traits , il fit le mieux qu'il put , cependant le Portrait n'étoit point ressemblant. Le Comte de Fuentes se tua pendant sept ou huit jours à le lui faire racommoder, mais tous ses soins furent inutiles. Comme l'amour ne manque pas d'inventions , il se souvint que Madame de..... avoit chez elle des Ta-

bleaux du Titien ; il dit à Ferdinand de la faire prier qu'il les allât copier, & cela , afin de la voir & de la peindre elle même, elle y consentit. Mais comme elle prit garde qu'en se promenant dans la chambre , Ferdinand la regardoit à la dérobée & qu'il la peignoit, elle se souvint qu'elle avoit refusé son Portrait au Comte de Fuentes, & que ce pourroit bien être là une invention pour l'avoir. Cette pensée lui inspira au moment une petite malice qui trompa l'esperance du Comte, & qui déconcerta Ferdinand, elle alla prendre un masque dans son cabinet, rentra masquée dans la chambre, & s'étant assise dans un fauteuil vis à vis du Peintre, elle prit un Livre qu'elle faisoit semblant de lire, épiant de temps en temps si Ferdinand la regardoit, & se réjouissant en elle-même de l'embarras où il étoit ; cette Co-

medie dura quatre ou cinq après dînées. Enfin Ferdinand se doutant qu'elle n'eust deviné son intention, & desesperant du succès, mit un masque sur le Portrait, & le presenta ainsi au Comte de Fuentes , qui ne put s'empêcher de rire , se voyant luy-même la dupe de sa galanterie. Cependant comme ce Portrait , tout masqué qu'il étoit , représentoit bien les yeux de Madame de. il le garda ; & ce fut sur ces yeux qu'il fit les vers suivans.

Que ay en tus ojos inés ,
 Que me matan ; me matan ,
 Y no so que es , que me matan ,
 Me matan y no so que es ,
 Que ay en tus ojos inés ,
 Ojos de immortal desden ,
 Decid que remedio espero ,
 Que quando os miro , me muero ,
 Y si no os miro tambien ,
 O tyrana de mi bien ,
 Di me piadosa , & Cortés ,
 Que ay en tus ojos inés.

Vous sçavez , ajoûta Arlequin,
 que quelque tems après , la guer-

re entre les deux Couronnes l'obligea de s'en retourner, on m'a dit depuis peu de jours qu'il est mort. Je sens, lui dis-je, quelque chose de bien tendre dans les vers que vous venez de me dire, je ne comprends pas comment les Espagnols qui sont si fiers, conservent tant de tendresse dans leurs sentimens, & je trouve en general leurs galanteries si delicates, que je doute que les François soient capables de les imaginer.

Je suis surpris, me répondit Arlequin, que vous n'en deviniez pas la cause. Les Espagnoles n'ont point de liberté, comme elles ne font l'amour que par des jalousies, leurs Amans inventent mille moyens de les voir, & les obstacles redoublent leur passion. Il n'en est pas tout-à-fait de même en France; on n'a pas tant de difficultez à surmon-

ter, & on se rencontre facilement, pour peu que l'on en ait envie. Si les Espagnols, ajouta-t'il, ont beaucoup de tendresse, avoüez-moi aussi qu'ils ont une fierté bien extravagante.

Une Reine d'Espagne, continua t'il, dont j'ay oublié le nom, perdit le Roy son mari, qu'elle aimoit beaucoup; elle fut tellement indignée contre Dieu de le lui avoir osté, qu'elle fit un Edit par lequel elle deffendoit à tous ses peuples de croire en lui de six mois, pour lui apprendre à vivre. Vous riez de la vision de cette Princesse, écoutez l'autre trait, c'est une réponse qui fut faite par un Grand d'Espagne en apprenant la mort de ce même Prince : *où est-il mort*, demanda-t'il fièrement, on lui répondit qu'il étoit mort dans son lit. *Je ne m'étonne pas*, reprit l'Espagnol, *que Dieu l'ait tué, puisqu'il l'a pris avec avanta-*

ge , s'il l'avoit pris corps à corps il auroit bien été homme pour luy. Selo tomasse cuerpo à cuerpo faesse bien hombre por el. Je vois bien présentement, lui dis-je, pourquoi dans une Satyre un Auteur dit que l'Ange rebelle avoit été créé sous le Ciel d'Espagne. Cet Ange, dit l'Auteur, voulut parier avec Dieu, parce qu'il avoit l'humeur Espagnole. L'orgueil, reprit Arlequin, a quelque chose de si odieux, que c'est le seul vice qui ne peut se souffrir luy-même, les yvrognes, les joüeurs, & les autres débauchez, sont ordinairement bons amis, mais les orgueilleux ne peuvent compatir ensemble, & la supériorité qu'ils prétendent les uns sur les autres les rend insupportables à eux-mêmes.

A propos de cela, ajouta-t'il, il me souvient d'une aventure qui arriva au Duc d'Albe dans le tems que le Roy d'Espagne l'Envoya au

Roy de Portugal pour des choses dont le recit seroit presentement inutile. Le Roy de Portugal ordonna à un des plus grands Seigneurs de sa Cour d'aller au devant de luy à quelques lieuës de Lisbonne. Comme ils venoient tous deux dās le même Carrosse, parlans de différentes choses du Portugal. Le Duc d'Albe luy demanda si la Cour étoit belle ; Le Portugais blessé de cette demande , & prétendant que le Duc ne devoit pas douter qu'elle ne fust au dessus de toutes les Cours du monde. On y voit, répondit-il fièrement , cent hommes comme vous, cinquante comme moy, vingt-cinq comme vôtre Roy , cinq comme Dieu , & le Roy mon Seigneur : *Ciento come vos , cinquanta come io , vintecinque come il vostro Re , cinque come Dios , & il Re mi Sennor.* Le Duc qui sentit bien la fierté de cette réponse devint muet , &

n'en voulut pas sçavoir davantage.

Avoüez, lui dis-je, que toutes ces extravagances marquent un terrible dérèglement d'imagination, & qu'un orgueilleux de ce caractère approche bien près de la folie. C'est du Portugal, reprit Arlequin, que nous sont venuës toutes les façons de parler outrées. Les Portugais ne disent rien, quelque bas & quelque petit qu'il soit, qu'en des termes lumineux, & s'ils décrivent une chaumière, leurs paroles sont si hors de propos magnifiques, qu'on la prendroit dans leur description pour quelque Palais enchanté. Ce que vous me dites, repris-je, m'est venu souvent dans l'esprit, en pensant aux expressions outrées que j'ay veuës dans des Livres François qui satyrisent, ou qui loüent, & où d'ailleurs on peut trouver du bon sens. Par exemple, dans la Preface des

Satyres du sieut de Courval Bonnet Gentilhomme Virroïs, imprimée l'an 1621. si je ne me trompe. Cette Preface est remplie d'expressions les plus extravagantes qu'on puisse imaginer.

Quand il parle contre les abus & les malversations des Financiers de son temps, il les appelle des ames ulcerées de symonies, toutes pourries & putrefaites de sacrileges, gangrenées d'injustices, chancrées & estriomenées de larcins, gens qui fuyant le Soleil & la lumière de toute reformation, ne tirent & n'empruntent leurs biens que dans les éclipses du desordre; Chats-Huants & Chauve-Souris qui ne volent librement qu'en la nuit de nos confusions. Vautours & Corbeaux rapineux qui ne se repaissent & engraissent que des charognes puantes de nos corruptions. Et quelques lignes plus bas, après

avoir dit, qu'il ne craint ny leur indignation ny leur ressentiment, il ajoûte qu'il ne cherche que la
,, verité, & que ancré sur ce ferme
,, rocher, & affermi sur le cube de
,, cette belle résolution, &c. J'ay
lû ce Livre: me dit Arlequin, &
j'ay pris dans la même. Preface
plusieurs choses que j'ay accom-
modées en Italien dans mes roles.
Par exemple cet endroit: Après
avoir loüé les Juges incorruptibles,
qu'il compare au Fleuve Alphée,
qui traverse la Mer sans se saler,
pour aller porter ses eaux douces
& claires à la Fontaine d'Arethu-
,, se. Ainsi font ces Messieurs, ajoû-
,, te-t'il, qui passent à travers l'O-
,, cean des concussions & rapines
,, sans rien retenir de leur saleu-
,, re, & vont rendre les eaux de
,, leur conscience pures & nettes
,, à la Fontaine d'Astrée. Si donc
,, continuë-t'il, j'ay censuré les
,, méchans qui le dos tourné à l'é-

quité . prennent le large de leurs “
 appetits corrompus , & courent “
 à toute bride où les rapineux “
 estans de leurs avarès passions les “
 transportent. Ja à Dieu ne plai- “
 se que je veuille pour cela te- “
 merairement calomnier le Corps “
 de la Justice , ny blâmer l'inté- “
 grité des Parlemens , que je re- “
 vere & adore comme les hauts “
 Epicicles de la royauté , & arcs- “
 boutans de l'Etat. Parlemens , “
 qui représentent autant de Cieux “
 diaphanes & crystalins en pure- “
 té & solidité ; tous relevez de “
 couronnes royales de nôtre Mo- “
 narque , rehaussez de sa gran- “
 deur , diaprez de sa gloire. Cieux “
 qui n'ont pour Soleil que nôtre “
 Roy , pour Pole que sa puissan- “
 ce , pour Colures que sa bonté “
 pour Meridien que son auto- “
 rité , pour Orison que sa volon- “
 té , pour Tropiques que ses Or- “
 donnances , pour Zodiaque que “

„ la diversité des Chambres de Ju-
„ stice. Cieux, étoilez de vertus ,
„ lambriffez de grandeur , azurez
„ de majesté , parfemez de diadé-
„ mes , enrichis de tapis, damassez
„ de Fleurs de Lys. Cieux qui ont
„ leurs Etoiles fixes, & leurs Astres
„ errants. Fixes ceux desquels la
„ conscience assise sur le cube so-
„ lide de l'équité, ne se détourne
„ jamais de la droite ornière de
„ la Justice. Astres errans , Les Ju-
„ ges qui se précipitent dans les
„ larges & creuses fondrières de
„ l'iniquité , & se perdent dans les
„ brouillards & obscurs nuages de
„ l'injustice. Il acheve par ajoûter
que c'est à ces derniers à qui il
adresse ses Satyres.

Ne trouvez-vous pas , lui dis-
je , que les Gascons tiennent dans
leurs expressions quelque chose des
Espagnols ; assez , me répondit-il ,
leurs gasconades sont des rodo-
montandes adoucies. Par exemple
celle

celle-ci : Vous connoissez Madame la Duchesse de que l'on appelloit autrefois Mademoiselle de elle avoit une sœur, on les envoyoit toutes deux aux Eaux de Bourbon avec un équipage convenable à leur qualité. Un Escuyer Gascon avoit soin de cet Equipage , & dans tous les lieux où il passoit, il ne manquoit pas de commander absolument, pour laisser à tous les hostes des idées de sa Noblesse & de son autorité. Un soir dans un Bourg, il demanda à l'hostesse si elle avoit de bon vin, quoy que les autres le trouvaissent bon, il le trouvoit detestable. L'hostesse qui étoit femme d'esprit, connut d'abord le caractère de l'homme, elle luy fit apporter des vins de différentes sortes, mais ils étoient tous mauvais à son goût : Mordis, Madame, luy dit l'Escuyer, je vois bien que vous ne me connoissez

pas, je bois à mon ordinaire le plus excellent vin du Royaume; & comme la femme le pria de lui en dire le nom : *C'est du vin Emetique*, lui répondit-il fierement, *& je n'en veux point d'autre.*

Je vais par occasion, ajoûta-t'il, vous dire une plaisanterie d'un Laquais Gascon du même Equipage. Ce Laquais étoit parvenu à acheter une montre, & pour s'en faire honneur devant tous ses Camarades, il leur demandoit à tout moment s'ils vouloient sçavoir qu'elle heure il étoit. Ses Camarades pour se mocquer de sa vanité, lui faisoient passer sa vie à tirer sa montre de sa poche & à l'y remettre; à la fin le Gascon connoissant la raillerie s'en fâcha. Un jour étant sur la porte de la rue, le hazard fit qu'un passant, qui apparemment avoit besoin de sçavoir l'heure : luy demanda qu'elle heure il étoit; le Laquais prenant

la demande pour une injure , lui donna un grand soufflet , & s'étant pris l'un l'autre , ils se battirent si vigoureusement que l'on fut obligé de leur jeter un sceau d'eau sur la tête pour les separer. Ensuite on leur demanda la cause de leur querelle , chacun dit ses griefs , & le mal entendu étant éclairci , ils s'embrassèrent tous deux avec une grande amitié, qu'ils allerent cimenter dans le Cabaret, après quoi ils se quitterent , se demandant bien pardon de tous les coups qu'ils s'étoient donnez,

Peu de tems après étant revenus à la maison de nôtre ami . nous trouvâmes un souper fort propre , ensuite dequoy nous allâmes encore faire quelques tours dans le Jardin. Charmé du clair de Lune , de la tranquillité de l'air & du profond silence de la nuit. Le beau lieu , dis-je à Arlequin,

pour faire une déclaration d'amour. Serez - vous toujours fou , me répondit-il, & n'est-il pas temps que vous pensiez à quelque chose de plus sérieux ? Ne vous souvient-il plus , repris - je , de cette Ode où Horace se plaint à Neere de luy avoir été infidele , c'étoit dans une nuit belle comme celle - ci qu'ils se redoubloient leur tendresse ; la Lune éclairoit comme elle fait à present : Neere l'embrassoit , luy jurant de l'aimer aussi long-temps que le vent feroit voltiger les cheveux d'Apollon. Cependant je vous entends, interrompit Arlequin, Neere le quitta pour un autre , n'est-ce pas l'ordinaire du cœur d'être toujours inquiet , & de ne demeurer jamais en repos. Quelque fidelité que se jurent les Amans , il n'est pas en leur pouvoir de se tenir leur parole : on quitte souvent une Maîtresse aimable & belle , pour une

autre qui ne l'est pas , les plus
grands charmes se trouvent dans la
nouveauté, & comme dit un de nos
amis.

La beauté retient mal un infidèle Amant ,
Ce n'est pas toujours pour une autre plus belle,
Pour une plus nouvelle ,
On court au changement.

Neere n'avoit peut-être pas
grand tort de quitter Horace , sa
petite figure étoit mal propre à fi-
xer un cœur, & à vous dire le vray,
suivant ce que j'ay lû de luy , je
me le représente comme un pig-
mée boursoufflé , qui ne pouvoit
tenir en haleine une grande pas-
sion. A la bonne heure , repris-
je , mais pour revenir à ce que je
vous disois , ne trouvez-vous pas
ce lieu bien propre pour faire
une déclaration ; Horace , me
dit-il, dont vous venez de parler,
étoit plus sage que vous , vous sça-
vez ce qu'il écrivoit à un de ses
amis qu'il avoit tort d'être jaloux.

de lui , puisqu'il touchoit à son huitième lustre ; suivez son exemple. Vous me condamnez , repris-je , à m'enterrer de bonne heure. Il est tems , repliqua-t'il d'abandonner les folies du monde quand on est en âge de les connoître. Vous m'entendez bien , ne vous exposez plus à badiner dans une saison où les badineries sont ridicules. Mais , poursuivit-il , pour revenir à ce que vous me disiez de cet agréable lieu propre à faire une declaration. Je dirois volontiers ce qu'à dit un homme d'esprit , pourquoy faut-il que toutes les declarations se ressemblent , & n'en peut-on faire qu'avec des paroles. Au moins , luy dis-je , crois qu'il n'y a que ce moyen pour se faire entendre.

Vous vous trompez , me dit Arlequin , ne vous souvenez-vous point d'avoir vû dans mon Cabi-

net un petit tableau qui représen-
te une jeune fille , & deux petits
Amours à ses pieds , qui en badi-
nant se jettent des Rosés à la tête,
Ce Tableau étoit dans la cham-
bre de cette fille. Un jeune hom-
me qui l'aimoit passionnément
sans oser le lui dire , s'avisa un jour
en cachette de peindre auprès de
ces deux Amours , un troisième, le
visage passionné , & la regardant
avec une extrême attention. Le
lendemain la Demoiselle y prit
garde, cette galanterie en dit plus
que n'auroient fait toutes les de-
clarations du monde , & le troisié-
me amour , quoy qu'en peinture ,
ne laissa pas de faire de grands
progrés , la Demoiselle lui ouvrit
la bouche, & lui donna la liberté
de parler. Je ne veux pas vous dire
les suites , vous ne manqueriez
pas d'en faire quelque conte : à la
verité la belle changea d'Amant
quelque temps après & l'autre

se consola de sa perte.

Nous continuions sur la même matiere, quand nous arrivâmes au bout d'une terrasse, d'où à la clarté de la Lune nous découvrîmes dans un valon la belle maison de M. D. I. Voilà une maison, luy dis-je, dont la Maîtresse, quoy que touchant à son neuvième lustre, n'a pas été moins sensible, si vous sçaviez sa dernière aventure, luy dis-je, Vous Je l'ay sçûë autrefois, interrompit-il, de son confident, qui me l'a dit quelque temps après qu'elle fut morte. Je vais vous la raconter. Vous connoissez D. & vous sçavez qu'il a été Page du Duc de personne au monde n'a un caractère d'esprit plus propre à conduire une intrigue avec succez. Ce talent le fit beaucoup aimer de son Maître. Ils vécurent tous deux ensemble pendant plusieurs années, jusqu'à ce que le Duc fut obligé de se

marier. Comme la femme qu'on luy proposa , étoit fort au dessus de luy , la premiere chose qu'elle demanda , ce fut l'éloignement de D..... sans quoy elle rejettoit toute sorte de proposition. Le Duc disputa quelques jours , mais inutilement ; il fit en particulier mille protestations à ce confident , il luy donna une somme considerable , & luy promit une protection éternelle. Un matin à la pointe du jour l'envie le prit de s'aller promener au Jardin Royal pour dissiper sa tristesse ; à peine y fut-il entré qu'il apperçût au bout d'une allée deux femmes masquées tres-propres & tres-bien faites , il vit que l'une passoit dans l'allée prochaine, & que l'autre venoit à luy. Elle luy dit sans se démasquer qu'elle le cherchoit depuis quelques jours , pour luy apprendre qu'il y avoit des gens sensibles à sa peine , & qu'il ne tiendrait qu'à luy de se

servir de l'occasion que la fortune lui offroit pour se consoler. D.... surpris de ce discours , ne répondit que des remerciemens généraux , mais cette femme le pressa si bien, & lui fit voir tant d'avantage & tant de plaisir, qu'il consentit à tout ce qu'elle lui proposoit, & ils prirent rendez vous pour le lendemain matin dans la grande allée de l'Arsenal.

D.... trouvoit cette aventure si extraordinaire , qu'il fut sur le point de manquer au rendez-vous. Cependant il y fut & il trouva les deux mêmes personnes masquées & habillées comme le jour précédent , assises du côté du Mail , qui s'amusoient à regarder la Riviere. La premiere chose par où commença une de ces inconnuës , ce fut de lui donner une bourse avec trois cent pistoles , le priant de l'accepter , & en cela de donner à celle qu'il devoit aimer, une pre-

miere marque de sa tendresse. Quelque désolé que fut ce jeune homme, un si beau commencement le remit d'autant plus, qu'il luy fit envisager de plus belles suites. Il fit des remerciemens à peu près comme ces femmes les demandoient, après quoy il fut question de se démasquer. La conversation étoit déjà un peu vive, & les sentimens commençoient à paroître. Enfin à peine les inconnuës furent démasquées, que D..... vit deux femmes jeunes, les yeux pleins d'amour & de feu. Il fut fort embarrassé qui étoit celle à qui on le donnoit, & elles pour se divertir le laisserent quelques momens dans cet embarras, & le presserent de choisir celle vers qui il sentoit que son cœur pantoit le plus. Comme le choix étoit dangereux, il répondit obligeamment sans se déterminer. Enfin on le déterminna; leur inclination fut extrême, &

cette maison que vous voyez dans ce valon a caché les beaux endroits de leur tendresse. Il l'y venoit voir toutes les semaines comme un homme qui faisoit des allées & des venuës avec un air mysterieux pout une affaire importante. Cependant, luy dis-je, cette femme avoit donné des scenes assez connuës, & passoit pour une personne assez naturelle. Il est vray, reprit Arlequin, mais comme ses folies avoient fort terni sa reputation, elle s'étoit retirée dans cette maison où elle ne voyoit personne, & cela, non pas pour changer de conduite, mais pour se faire un dehors de vertu qui pust tromper les credules. & donner au monde des idées de reformation. Il me semble, repris-je, avoit oüi dire que leur amour ne dura pas longtemps; c'est ce que j'allois vous raconter, reprit Arlequin, Voici comme il finit.

D. soit par tendresse , ou par intérêt , étoit devenu passionné pour cette femme ; mais elle , au contraire , qui étoit friponne naturellement , avoit trouvé le moyen de commencer une nouvelle intrigue avec Dorbigny, qui l'alloit voir en certains jours que D. ne devoit pas s'y rencontrer : Cependant le hazard fit qu'il y alla un soir qu'on ne l'attendoit pas. La confidente fut fort embarrassée de l'apparition subite de cet amant que le long usage commençoit de rendre ennuyeux. La Dame qui vouloit cacher cette intrigue à son nouveau favory , fit dire à l'autre qu'elle étoit avec un de ses parens , qui l'étoit venu voir pour une affaire , & qu'elle le prioit de ne point paroître , de peur que sa présence ne fit imaginer quelque chose de peu avantageux à sa réputation. D. se retira aussi-tôt , faisant

semblant de croire ce qu'on luy disoit , mais il passa la nuit dans ce valon, rodant autour de la maison , pour voir la fin de l'aventure. Le matin à la pointe du jour, il vit un cheval à la petite porte du parc , qui donne vers le bois que vous voyez ; un moment après il apperçût un homme qui en sortoit , accompagné d'une femme , & il les vit tous deux s'embrasser , & se dire un adieu apparemment bien tendre , il crût connoître Dorbigny , mais pour en être mieux assuré , il alla à lui comme un voyageur qui s'est égaré, & qui demande le chemin ; l'autre lui répondit qu'étant étranger en ce pays-là, comme lui , il étoit bien fâché de ne pouvoir lui rendre ce petit service. Après s'être separez D.... au desespoir de l'infidélité de sa maîtresse , résolut de lui aller dire mille injures ; dans cette pensée il fut à la

petite porte par où étoit sorty cet amant ; il vit sur l'herbe un porte-lettre brodé d'or , où il trouva plusieurs lettrés , & le portrait de sa maîtresse ; qu'apparemment Dorbigny avoit laissé tomber en montant à cheval. Cette aventure lui fit changer de dessein , & résolut de se vanger par un endroit plus cruel pour elle que tous les reproches d'infidélité, auxquels ses amans l'avoient accoûtumée ; il lui écrivit une lettre sanglante ; & pour achever de la desesperer , il lui dit que Dorbiyny la méprisoit jusqu'au point qu'il avoit sacrifié ses lettres & son portrait à une personne qui les lui avoit remis entre les mains , & qu'il les lui feroit voir pour l'accabler de confusion.

Dieu sçait l'effet terrible que fit cette lettre ; la femme vint aussi-tôt à Paris , & fit prier D. ... de l'aller voir. Après une infinité

de reproches , & de menaces , il luy montra les lettres & le portrait , fans vouloir les lui rendre , & il sortit comme un homme furieux , & capable de se porter aux plus violentes resolutions. Sans doute que l'histoire auroit eu des suites fascheuses , mais dans ce tems-là Dorbigny fut obligé de sortir de France , pour des raisons , & les choses ne furent pas plus avant.

Cette femme fit tout son possible pour appaiser D. . . . , mais il tint bon , & ne voulut jamais revenir ; il se retira dans sa Province avec le bien que le Duc son maître lui avoit donné , & on m'a dit qu'il y vivoit dans une paix & une tranquillité achevée. Je demanday à Arlequin s'il étoit marié , & il me répondit que non. Je m'en doutay bien , repris-je , car il est assez mal-aisé de joindre la paix avec une femme. Ces

jours passez un homme de qualité me disoit qu'il avoit trois grands maux ; la goutte, la nephretique , & une femme. Il est vray qu'il me parloit en riant , mais au travers de sa plaisanterie je ne laissois pas de voir une sorte de verité. Cependant , me dit Arlequin , celle que vous entendez , est un exemple de vertu ; j'en conviens , repris-je , mais voicy quatre Vers qui vous apprendront le caractere des femmes vertueuses.

Le Juste au sentiment du Sage ,
 Peche sept fois , & davantage.
 Et la femme juste , combien ?
 Ma foy le Sage n'en dit rien.

Malgré vos Vers me dit-il , je vais vous raconter de quelle maniere la personne dont nous parlons donna à son premier mary les bons sentimens que nous luy avons vûs Non pas , s'ils vous plaît , lui dis-je , votre Histoire est trop serieuse , gardons là pour quand nous serons dans une hu-

meur philosophique. Mais au lieu de cela , je veux vous dire une petite friponnerie d'une jeune personne, que j'appris ces jours passez. Cette friponnerie ne fera aucun tort à vos femmes de vertu . aussi bien je vous vois l'esprit qui vise à la morale ; & quand il est en chemin vous sçavez bien qu'il n'y descend pas , mais qu'ils s'y precipite.

Pour éviter cet inconvenient, repris-je , écoutez-moy , & vous verrez une friponne qui jouë son mary assez plaisamment. A Paris une femme de famille, mariée par politique depuis deux ans , à un jeune homme qu'elle n'aimoit ny ne haïssoit , avec cela , jolie, pleine d'esprit ; & par un miracle extraordinaire , bonne , & sans orgueil. Cette femme , dis je , alloit souvent jouer dans une maison , où elle n'avoit jamais perdu que son argent, parce qu'elle ne jouoit qu' -

avec des femmes . ou qu'avec des hommes interessez, & peu propres à lui gagner le reste. Cependant comme le diable ne dort jamais, un jour elle rencontra dans cette maison un jeune homme fait à peindre, & dans lequel elle crût voir mille bonne-qualitez qui n'y étoient pas. Il se parurent à peu près l'un à l'autre avec les mêmes agrémens, & se laisserent échapper des bluettes qui firent en peu de jours une incendie qui ravagea leur cœur avec beaucoup de rapidité. Vous voilà entoufflé, me dit Arlequin, & si vous n'y prenez garde, vous les allez tous deux reduite en cendre avāt qu'ils se soient rien dit ny rien fait. Ils se diront, repris-je, & ils se feront avant qu'il leur arrive aucune catastrophe. A la premiere occasion ils se dirent les choses les plus passionnées : Ils se crurent tous deux, & se sentirent assez obligez

l'un à l'autre pour se récompenser ; après quoy ; suivant l'ordinaire des violentes passions, le torrent passé , l'eau reprit son cours naturel , & n'eut rien que de doux & de tranquille.

Cependant comme un amant n'est jamais satisfait, & que l'amour donne quelquefois des pensées bizarres , celui cy devant jaloux du mary de sa maistresse, & la querella de ce qu'elle couchoit avec lui , comme si c'eût été sa faute. Voicy le moyen de n'y pas coucher, reprit-il ; il lui dit de prendre une ardoise , de se l'appliquer sur le sein pendant quatre ou cinq nuits , & qu'elle lui laissâ faire le reste. Cette femme obeït , l'ardoise lui rendit le visage plombé ; le mary ; la belle-mere , & toute la famille, furent surpris d'un changement si prompt, & on appréhenda les suites , l'amant sans témoigner prendre trop d'intérêt

à cet accident , dit qu'il connoissoit un Medecin habile , sur tout pour ces sortes de maux ; il luy dit l'indisposition , & lui insinua que le mary avoit eu avant son mariage quelques petites galanteries , dont peut être il n'étoit pas trop bien guery , qu'en tout cas, ces maux lui avoient laissé dans le temperamment un mauvais levain , facile à communiquer à sa femme , qui tiroit toutes ses humeurs malignes pendant la nuit. Il ajoûta qu'il croyoit qu'une separation de lit étoit nécessaire , que néanmoins ils s'en rapportoit à son sentiment, & que pour lui ne connoissant rien dans les maladies , il ne parloit que par conjecture. Le Medecin donna d'abord dans son avis ; l'autre le pria de ne pas dire ce qu'il venoit de lui confier, mais seulement d'y penser , & de former là-dessus sa resolution. Après que le Medecin eût vu la

malade , il prit le mary en particulier , & luy dit que comme Medecin, & comme Chrétien, il étoit obligé de luy parler en conscience. Il luy demanda s'il n'avoit pas eu autrefois certaines choses secrètes , dont il ne fût pas bien guery; qu'il connoissoit clairement que la maladie de sa femme venoit d'une communication d'humeurs mauvaises , qui se faisoit pendant la nuit , qu'il luy conseilloit de ne pas coucher avec elle, qu'auparavant il ne se fût mis dans les remèdes , qu'autrement le mal auroit des suites fâcheuses pour elle , & qu'en un mot il ne répondoit pas de sa vie.

Cediscours étonna fort le mary, qui se retira dans un appartement séparé , & se mit dans les remèdes. Pendant ce temps-là , sa femme , qui ne mettoit plus d'ardoise , reprit sa première santé ; l'amant le fit remarquer au Medecin , qui le

disoit au mary ; & mille fois le jour ce bon homme demandoit pardon à sa femme de l'avoir mise en danger de sa vie. Trois mois après, croyant être en bonne santé, suivant les regles de la Medecine, il revint au lit de sa femme. L'amant au desespoir, ordonna encore les ardoises, qui firent le même effet ; le Medecin revint, tout surpris que ses remedes eussent été inutiles ; il dit au mary qu'assurement il n'étoit pas encore guery, que sa maladie étoit inveterée, & qu'il avoit en luy un levain ancien qu'il falloit expulser par des remedes violens. Le mary plus effrayé qu'auparavant, se remit dans les remedes, qui cette fois le penserent tuer. Cependant comme il étoit jeune, & qu'il avoit un bon fond de temperament, il revint en convalescence.

Dans ce temps la femme eut

quelque demêlé avec sa fille de chambre , qui étoit sa confidente. Cette fille pour se vanger , avertit secrettement le mary , à qui elle dit tout , & s'offrit de luy faite entendre leur conversation. Le mary en sçût plus qu'il n'en vouloit apprendre ; & la patience luy échapant à la raillerie outré qu'ils faisoient de sa simplicité , il entra dans sa chambre comme un homme furieux. L'amant disparut , & sa femme se sauva dans la chambre de sa mere , comme une personne desesperée. La mere tâcha d'apaiser son gendre ; cependant elle fit au moment conduire sa fille chez une des ses parentes ; le lendemain on la mena dans un Convent , & aussitôt on eut recours à un Ministre , qui arrêta l'affaire. Depuis , les choses ont entierement changé ; la femme est morte , & l'amant par un revers de fortune , à quoy se doivent

doivent assez attendre les gens de son caractère , a été obligé de se sauver dans les pays étrangers , pour éviter la peine de ses concussions.

Le lendemain se passa à joïer aux échets ; nous lûmes ; nous reçûmes quelques visites , & ce jour-là nôtre promenade fut courte. Le jour suivant étant tous deux éveillés à la pointe du jour , nous allâmes nous promener au bord d'une prairie , extrêmement étendue , c'étoit sur la fin d'Avril , & la saison étoit avancée , nous montâmes sur une hauteur , d'où l'on découvroit un beau païsage. Arlequin qui aimoit la campagne , après avoir considéré un peu de temps tous les environs du lieu où il étoit , il faut avoüer , me dit-il , que la vie champêtre a quelque chose de bien doux : je lui dis que pour la bien goûter il falloit être sans desirs & sans am-

bition , & se contenter des seuls plaisirs , & des seuls biens de la nature , sans quoy la campagne n'étoit qu'un triste séjour , où l'homme se presentant toujours à lui , se donnoit un spectacle de-sagreable. C'est une chose bien chagrinante , reprit-il , que d'être réduit à s'entretenir soy-même , lorsqu'on n'a rien de bon à se dire. Quand Monsieur le Chancelier le Tellier étoit en sa Maison de Chaville. Il envioit toujours le bonheur d'un berger qu'il voyoit tous les matins assis au haut d'une roche , joüant du flageolet , pendant qu'il gardoit son troupeau. Ce sage Ministre montant un jour à saint Germain l'escalier avec Monsieur Colbert , pour aller au Conseil , un étourdy qui descendoit , passa entre eux , & les heurta en passant. Monsieur , dit Monsieur le Tellier à Monsieur Colbert , cet homme est bien heu-

reux, & Monsieur Colbert lui en demandant la raison ; c'est, reprit Monsieur le Tellier, qu'il ne nous connoit ni vous ni moy. Ces personnes sentent bien en quoi consiste le bonheur ; & quand ils parlent ainsi on doit les croire sur leur parole. J'ay autrefois ouï parler d'un païsan de saint Germain qui n'avoit jamais vû le Roi ; on l'envoya chercher pour lui demander si cela étoit vray ; le païsan répondit que ouy. Le Roi lui demanda s'il avoit du bien, & le païsan lui dit que jusques-là, son travail lui avoit donné ce qu'il lui étoit nécessaire pour vivre, & qu'il n'en souhaittoit pas davantage. Il voulut sçavoir s'il étoit marié, & s'il avoit des enfans ; ce bon homme lui répondit à tout : Et comme le Roy sçût qu'il avoit un jardin il lui offrit des fleurs & des arbres pour l'embellir. Ce païsan se sentant obligé de cette offre,

lui demanda pardon s'il ne l'acceptoit pas, lui disant qu'il ne mettoit dans son jardin que des choses nécessaires à la vie ; & comme le Roy le pressa : Sire, lui dit-il, si je reçois cette grace , je seray obligé de venir souvent me présenter à Votre Majesté, pour l'en remercier, & cela troublera mon repos : Je n'ay jamais vû votre Cour que présentement , ne me donnez rien qui m'oblige d'y revenir. Le Roy touché de cette réponse , laissa aller ce bon homme , sans le presser davantage , admirant sa moderation & son indifférence.

J'avois appris cette histoire , luy dis-je , du Comte de..... qui étoit à saint Germain en ce tems-là : ce bon homme trouvoit son seul plaisir dans la vie champêtre, qu'il avoit toujours aimée. En effet, reprit Arlequin , peut-on rien voir de plus heureux qu'un homme qui se contentant du bien de

ses peres , passe ses jours à le cultiver.

Heureux celuy qui sans affaires ,
 Suivant l'exemple de ses peres ,
 Voit couler ses plus jeunes ans
 Dans la culture de ses champs.
 Eloigné du bruit des trompetes
 Et charmé du son des musettes ,
 Sans craindre les flots agitez ,
 Il goûte en ces lieux écartez ,
 Dans le repos & le silence ,
 La paix , le calme & l'abondance.
 Il voit mener dans des valons ,
 Paître ses bœufs & ses moutons ,
 Il enferme son miel , le present des abeilles ,
 Il tond ses brebis tous les ans ,
 Et lorsque les roses vermeilles ,
 Viennent couronner le printemps ,
 Il en amasse des corbeilles ,
 Pour les offrir aux Dieux protecteurs de ses
 champs.

Tantôt couché sous un vieux chêne ,
 Retenu par un doux sommeil ,
 Le zéphir de sa tendre haleine ,
 Le rafraîchit à son reveil ,
 De son lit de gazon il écoute les plaintes ,
 Que se font dans les bois les oiseaux amoureux

Je suis fâché , me dit-il , d'avoir
 oublié le reste ; c'est une version , ou
 une imitation d'une Epode d'Ho-
 race , où il décrit les plaisirs de la

vie champêtre. Ces plaisirs m'ont toujours touché sensiblement. Donnez-moi, je vous prie, ajouta-t-il, la liberté de faire icy quelques reflexions ; le lieu où nous sommes me les inspire. Je sçay, lui dis-je, tout ce que vous m'allez dire. Il n'y a rien de si charmant que la vie champêtre, pour un homme qui en sçait jouir. Il faut pour cela, reprit-il, que l'heritage de nos peres nous fuffise, & qu'il ne soit pas assez grand pour faire naître des passions, qui puissent agiter nôtre cœur ; alors le monde nous laisse en paix, parce que nous ne lui demandons rien ; nos défauts ne nous attirent aucun mépris, & nos vertus, si nous en avons, ne donnent aucune jalousie, toujours contens du monde ; nous ne craignons ni ses biens ni ses maux ; & toujours contens de nôtre fortune, nous n'avons que de remerciemens.

à lui faire de la mediocrité où elle nous a mis , & des grands biens qu'elle ne nous a pas donnez, Nôtre chaumiere nous est un abry contre les chagrins , & nous ne voyons aucun soin voltiger autour des lambris de nôtre chambre. Les jours se levent clairs & serains pour nous ; l'air que nous respirons est toujours pur ; les passions mêmes respectent nôtre cœur, & si nous en sentons quelquefois, ce ne sont point celles qui sont venuës dans le monde après la corruption de la nature , mais celles qui étoient dans l'état d'innocence , sans aiguillon , & sans desordre ; & qui n'alterent jamais , ny la raison ny la vertu.

Vous me ravissez , lui dis - je , & si je racontois quelque jour ce que vous venez de me dire , personne ne me voudroit croire ; vos pensées sont d'un homme si éloigné du caractère dont on vous

croit dans le monde , qu'on les prendroit pour les meditations d'un Philosophe. Les personnes , medit - il, qui ne me voyent que sur le Theatre , ne me connoissent point tel que je suis ; mon habit & mon masque leur déguisent mon visage & mes sentimens , mais mes amis particuliers sçavent que les plaisanteries du Theatre me touchent bien moins que les reflexions de la Philosophie : ç'a été , reprit - il , dans une de ces reflexions , qu'en lisant un jour les Odes d'Horace , je traduisis quelques Vers de celle qu'il écrit à Licine.

Licine , vous vivrez dans une paix profonde
Eloigné du bruit & du monde.
Celuy qui sçait aimer la mediocrité ,
Dans sa cabane en feureté ,
Inconnu, sans Palais , à couvert de l'envie ,
Goûte tranquillement les douceurs de la vie ,
Un grand pin par les vents est souvent agité ,
Les Châteaux élevez d'un poids precipité ,
Par leur débris pesans, accablent les campagnes ,
Et la foudre détruit les sommets des montagnes.

Heureux un cœur bien préparé
Quand tout luy rit, il craint un changement
 contraire ,
S'il est malheureux il espere
Du sort , un bonheur assuré.

Voilà , ajouta - t - il , les sentimens que donne la vie champêtre : Nôtre cabane nous met en sureté contre les entreprises de la fortune. Ha , je vous en prie , luy dis - je , vous m'accablez par vôtre Philosophie , & je vous vois aujourd'huy d'humeur , que si Socrate revenoit au monde , il ne feroit que blanchir contre vous.

Dans ce temps - là nous aperçûmes assez près de nous un jeune berger & une assez jolie bergere , qui apparemment ne se haïssoient pas ; il nous parut que la bergere grondoit son amant : En effet , elle le repouffoit , & s'éloignoit de luy sans vouloir l'écouter. Le berger , qui sans doute vouloit marquer du res-

sentiment , se mit à chanter ces quatre Vers.

Dans nos bois sur la fougere ,
Tircis chantoit l'autre jour ,
Heureux qui vit sans bergere ,
Heureux qui vit sans amour.

La bergere blessée de ces paroles , se retourna de dépit , & luy dit qu'elle le feroit bien repentir de sa chanson. Sa petite colere nous réjouit. Nous n'eûmes pas le loisir de voir leur raccommodement , qui arriva sans doute , comme il arrive toujours en pareilles occasions, Comme le Soleil commençoit à être chaud , nous fûmes d'avis de revenir. Nous nous amusâmes à lire le reste du jour. Le lendemain nous allâmes rendre quelques visites à d'honnêtes gens avec qui nous avions fait connoissance ; & le jour d'après nous revinâmes à Paris , d'où une affaire imprevûë m'éloigna, & nous

ne pûmes ; Arlequin & moi nous réjoindre qu'à Fontainebleau, où nous reprîmes nos conversations de la maniere que je vais dire.

D I A L O G U E I I I .

AU retour de mon voyage, je passay quelques jours à Paris, après quoi j'allay à Fontainebleau pour voir les divertissemens de la Cour. Le soir de mon arrivée les Comédiens Italiens représenterent Arlequin valet étourdi , & le lendemain le Roi fut à la chasse , les Dames y étoient; les unes en Carrosse & les autres à Cheval , mais toutes plus belles & plus brillantes que le Soleil.

N'est-il pas vray , dis-Je à Arlequin, que voilà un peuple bien éveillé & bien fretillant. Ne trouvez-vous pas aussi les hommes bien faits , me répondit-il , voyez ces

deux - là. Ce sont les perles de la Cour , luy dis-je , mais c'est dommage qu'ils soient un peu étourdis ; vous connoissez bien mal vôtre Nation , reprit-il. Trouver étrange qu'un François jeune soit étourdi. Il y en peut avoir par hazard qui ne le soient pas , mais je ne voudrois pas être condamné à les chercher. Ces deux jeunes gens que nous venons de voir , ajouta-t'il , tout étourdis qu'ils sont, ne laissent pas d'avoir des intrigues infinies. Il y a trois ou quatre jours que la Cour se promenant sur le soir dans les Jardins, deux filles de la Ville les regardoient , & puis se disoient l'une à l'autre , ma Cousine, voilà qui ouvre furieusement l'appetit ; elles disoient bien d'autres choses, mais je n'ay garde de vous les apprendre , on m'a assuré depuis quelques jours que vous êtes devenu babil-lard, que vous publiez tout ce qu'on

vous dit, & qu'il ne faut se fier à vous qu'à bonnes enseignes. Ne craignez rien là-dessus, lui dis-je, je sçay taire ce qu'il faut; à la vérité je ne fais pas scrupule de raconter les bagatelles du monde tel qu'il est: mais croyez-vous qu'on ne puisse tirer aucune utilité de mes paroles, elles ne sont pas si inutiles que vous pensez. On y découvre le caractère de bien des personnes, & comptez-vous cela pour rien. Quand on a à vivre dans le monde, n'est-on pas bien aise de le connoître? J'en demeure d'accord, me dit Arlequin, mais comment est-ce que les histoires que nous nous disons quelquefois peuvent faire connoître le monde: On ne peut pas mieux, lui dis-je. Par exemple, ces jours passez j'allay voir Madame..... vous sçavez toute pieuse qu'elle paroît, qu'elle n'échappe gueres l'occasion, & qu'elle sçait écrire des bil-

lets aussi galans que femme de la Cour; cependant elle garde un dehors de vertu exemplaire; à cause d'une jeune personne fille de son mari, dont elle a bien voulu se charger. J'entray dans sa chambre dans le temps qu'elle lui faisoit des leçons de sagesse. *Ma bonne Mama*, lui répondit-elle en lui baissant les mains, *vôtre morale m'effraye, mais vôtre vie me rassure.* Peut-on mieux que par ce trait là découvrir l'hypocrisie de la belle-mere.

Un autre trait de la même enfant. Il me semble, dit Arlequin, qu'elle ne m'est pas inconnue; elle ne doit pas l'être, repris-je, nous en avons parlé cent fois. N'est-ce pas elle, repliqua-t'il, que le Chevalier de..... vouloit baiser en badinant. Oüi, luy répondis-je, c'est elle-même, j'allois vous le dire, le Chevalier a près de soixante ans, il lui dit qu'elle le pouvoit

baïser fans peché ; C'est pour cela, répondit-elle, que je ne le veux pas faire. Cette réponse ne fait-elle pas bien voir le caractère de la petite friponne ?

Vous me faites souvenir, me dit Arlequin, d'un trait qui marque bien la folie d'une femme. C'est Madame de..... Il seroit mal-aisé de trouver une personne qui eust plus d'esprit, c'est une conversation telle qu'on la veut, sublime, ou aisée, sur les modes, sur les sciences, ou sur la galanterie, elle parle admirablement bien, & elle écrit encore mieux s'il est possible. Cependant elle a une folie qui la rend ridicule ; Voici ce que c'est, quand elle lit, & qu'elle est à la dernière ligne de la page, elle se met un masque sur le visage avant que de tourner le feüillet, de peur qu'en le tournant elle ne fasse du vent qui l'enrhume. Voilà, lui dis-je, comme les histoires, ou

plûtost les petits traits historiques, découvrent le caractère des gens, ainsi pour revenir à ce que je vous disois il n'y a qu'un moment, je ne trouve nullement inutile tout ce qui peut donner cette connoissance.

Il y a long-temps, me dit Arlequin, que je connois cette femme, elle n'est plus jeune, il y a même quelques années qu'elle ne l'est plus, mais elle l'étoit beaucoup quand je vins en France. Elle n'avoit alors que douze à treize ans, belle, un air vif & plein d'esprit, pourtant un peu feroce, mais malicieuse, sur tout quand elle paroïssoit parler avec ingénuité. Dās ce temps on parloit de Madame de. . . . qui n'égratignoit pas ses Amans, & cette petite fille dit un jour *qu'elle étoit si bonne, si bonne* qu'elle ne refusoit jamais rien. Monsieur le.aima dans ce temps-là cette fille, & ce fut lui

qui fit pour elle ces vers imitez
d'Horace, qui convenoient si bien
à sa passion. Je ne sçay si je m'en
pourray souvenir. Arlequin refva
quelques momens , après quoy ; je
les tiens me dit-il. Les Voici :

Vous me fuyez , belle Bergere ,
Comme un Faon qui cherche sa mere
Sur des rochers inhabitez ,
Le moindre objet frappant sa veuë ,
La moindre feuille qui remuë ,
Le fait mourir de peur dans ces lieux écartez.
Helas ! je vous poursuis , mon aimable Bergere ,
Non comme un Tigre devorant ,
Cessez de suivre vôt're mere ,
Il est temps de suivre un Amant.

Dans ce temps-là nous vîmes
venir à cheval Madame qui
galopoit de si bonne grace, que Ta-
lestris ne s'en fust pas mieux ac-
quittée. Elle est belle & d'une santé
vigoureuse , ne sçavez-vous point,
me dit Arlequin , qu'elle a perdu
un Procès contre le Duc de
Non , luy dis-je , je ne sçavois pas
même qu'ils eussent un Procès, car
je les ay veus plusieurs fois se par-

ler comme de bons amis ; cela vous étonne-t'il , reprit Arlequin, quelques affaires que les honnêtes gens ayent ensemble , ils conservent toujours la même politesse. Les injures & les malhonnêtetez ne conviennent qu'à des Plaideurs faquins , qui défendent leur droit par des manieres brutales , & qui soutenus de Procureurs fripons , & d'Avocats calomniateurs, veillent continuellement à surprendre leurs Juges , mais les gens de condition ne plaident point ainsi. Pour revenir à ce que je vous disois , reprit Arlequin , vous sçavez que la Dame dont nous parlons avoit une belle-sœur , qui n'a jamais voulu se marier , parce qu'elle aimoit ce Duc. En mourant elle lui laissa une de ses Terres d'un revenu assez considerable , que le pauvre garçon avoit assurément bien gagnée. Madame. prétendit que la donation étoit nul-

le, & la voulut faire casser. Je ne sçay point le détail de la procédure, mais le Duc gagna son Procès. En sortant de l'Audiance, la dame s'approchant de lui, Monsieur, lui dit-elle, vous avez eu à bon marché la Terre que vous m'ôtez. *Je suis ravi, Madame, lui répondit-il, que vous sçachiez ce qu'elle me coûte. Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir pour le même prix.*

A propos, reprit-il, achevez-moi l'histoire que vous me racontiez ces jours passez de la nouvelle mariée que vous salüâtes à la Comedie. Tres-volontiers, lui dis-je, il y a deux ans que son pere la maria par interest à un homme assez sot, mais riche, & qui ne l'aimoit point. Il lui avoit promis deux cent mille francs, argent comptant; cependant il ne lui donna le jour des nôces que cinquante mille écus, lui promettant le reste dans un mois. Le gendre, homme massif

comme un Financier qu'il étoit. fut surpris du procédé , mais par honneur il y consentit. Une heure après il se ravisa , & résolut de n'approcher point sa femme qu'il n'eust receu toute la dot. En effet , la nuit quand on l'eut couchée , & que chacun se fut retiré , le mari demeura muet & immobile , sans donner le moindre signe de vie , & cela dura cinq ou six nuits. La femme surprise , luy demanda la cause de son engourdissement, il lui répondit que son pere l'avoit trompé , qu'il ne lui avoit pas donné les deux cens mille francs qu'il lui avoit promis , & qu'il ne l'approcheroit point qu'il ne fut entierement payé. Le pere fut obligé de le satisfaire , après quoi elle s'attendit à passer la plus belle nuit de sa vie , mais voyant que son mari recommençoit à dormir. *Monsieur* , lui dit-elle en l'éveillant , *mon Pere ne vous a-t'il pas*

payé le reste de ma dot ?

Dans ce moment nous vîmes passer le Comte de. à cheval , qui couroit vers l'endroit où étoit le Roy. Il me fait souvenir , lui dis-je , d'une chose qui arriva à son pere à Madrit, Vous sçavez qu'il étoit dans la Cour d'Espagne pour des affaires qui. Je sçay , interrompit-il , tout ce que vous me pourriez dire là-dessus. En faisant , repris-je , auprès du Roy les affaires de son Maître , il faisoit les siennes auprès des Dames , comme il étoit galand & plein d'esprit, il plut à une femme , à la verité d'une vertu mitigée, & plus distinguée par sa condition que par l'austerité de ses mœurs. Ils s'aimèrent tous deux long-temps & avec une fidelité exemplaire ; cependant le Comte revint au temperamment de sa Nation , & comme François , il eut quelque goût pour le changement.

Sa Maîtresse s'en apperçut , sçachant un jour qu'il devoit aller à la Comedie , elle voulut être avec lui dans sa Loge , & remarquant qu'il faisoit des airs gracieux à sa nouvelle inclination , qui étoit vis à vis , elle lui donna un soufflet devant le Roi & toute la Cour, *Assi trato un traydor* , luy dit-elle, le Comte l'embrassa au moment , & l'on trouva son procedé fort galant.

La chasse continuoit toujours , & le temps étoit parfaitement beau , le Cerf commençoit à être sur ses fins , & il fut pris au bord de la Forest du côté de Bourron. Nous étions, Arlequin & moi, sur une hauteur. En voyant courir le Prince D..... sçavez-vous , lui dis-je , ce qu'il fi accroire à un homme qui lui racontoit des choses merveilleuses, qu'il prétendoit avoir veuës autrefois à la chasse. Il lui dit qu'un jour un Cerf

fatigué s'arrêta, que le sonneur lui jetta sa trompe, & que comme ce Cerf se levoit pour courir encore, le bout de la trompe lui entra dans le derriere, & qu'en courant le vent fit toujours sonner cette trompe pendant tout le tems de la chasse.

Et le Cheval qui arrête les Lievres, me dit Arlequin. Un Cheval qui arrête les Lievres, repris-je, vous ne sçavez donc pas la plaisanterie, repliqua-t'il, je vous la dirai une autrefois.

La chasse dura ce jour-là jusqu'à cinq heures, après quoi le Roi revint, & tout le monde s'alla reposer. Le soir les Comédiens François devoient jouer, & les Italiens ne jouïoient pas. Cela nous donna occasion, à Arlequin & à moi, de nous aller promener dans les Jardins. Nous apperçûmes au bout d'une allée, le bon..... qui tout bel esprit qu'il est, ne laisse pas d'être

le meilleur homme du monde. Aussi-tôt qu'il nous vit, il se glissa dans une allée voisine, il nous parut resver à quelque chose de sérieux, & Arlequin faisoit scrupule de l'aller joindre. Je suis seur, lui dis-je, qu'il ne resve qu'à quelques nouvelles amours, & puis quand ce ne seroit que pour faire enrager un bel esprit, il faut aller interrompre sa rêverie, ne risquons point cela, me dit Arlequin. Ces gens-là ont le sang chaud, & on s'attire des choses desagréables, bon de ses confreres, lui dis-je, mais de lui, un peu de froideur, qui passera en un moment. Nous l'allâmes donc chercher, & nous le coupâmes dans une allée, où il ne put fuir. D'abord un sérieux un peu chagrin ombragea son visage, deux ou trois rides parurent sur son front, Arlequin me fit signe; laissez-moi faire, lui dis-je tout bas. Un moment

ment après je le mis de bonne humeur, en luy promettant d'un excellent vin de Montalcin, qu'on m'avoit depuis peu envoyé d'Italie. Tout à coup son front s'applanit, & son triste visage se rassere-na autant qu'il le pouvoit être, après quoy il nous demanda avec un air de confiance, si nous pourrions deviner ce qu'il faisoit; Je suis amoureux, nous dit-il, depuis que je suis à Fontainebleau, & je fais des vers pour ma Maîtresse, je finissois le dernier dixain.

Le Soleil ne luit pas sans tache,
L'amour même tout beau qu'il est,
Nous paroîtroit pour être laid,
N'étoit le bandeau qui le cache.

Ces vers sont jolis, luy dis-je, mais pourquoy dire que *le Soleil ne luit pas sans tache*; C'est, nous répondit-il, que ma Maîtresse est bossuë & louche, & par là je la console de ses défauts. Ne vaudroit-il pas mieux, repris-je,

ne luy en point parler du tout. Mais sçachons qui est cette bienheureuse, qui a sçû trouver le chemin de vôtre cœur. Je m'imagine que ç'a été à force de merite & d'esprit. Elle en a beaucoup, répondit-il, mais elle ne sçait pas lire, & elle me fait enrager. Je ne puis luy écrire secrettement, & puis il y a encore un endroit plus tuant, c'est qu'elle me fait tous les jours des infidelitez. Ho fy, luy dis-je, je ne vous conseille pas de continuer l'avanture. Morbleu, reprit-il, j'ay déjà, de compte fait, plus de deux cens Epigrammes contre mon rival. Nous le quittâmes un moment après, & apparemment que tout plein des belles qualitez de sa Maîtresse, louche & bossuë, il rentra dans ses premieres idées.

Quand nous l'eûmes quitté : hé bien, dis-je à Arlequin, que dites-vous d'un amour comme celui-là ;

Il est bizarre, me répondit-il, mais enfin il y a des occasions où la belle & la laide excitent en nous les mêmes sentimens. Il ne faut point disputer des goûts, c'est un ancien proverbe ; il est vray, repris-je, mais il est tres-faux, il en faut disputer, il n'y a en toutes choses qu'un goût qui soit bon. Si pareille aventure m'arrivoit, pour me venger de l'amour, je le plumerois comme un Oyson. Quelle plaisante idée, reprit Arlequin, vous vient-il de l'amour, c'est une chanson de sainte Colombe, lui dis-je, que je vous veux dire, les vers n'ont rien de merveilleux, mais les idées en sont bizarres.

Quand le feu se met dans un bâtiment,
On s'intéresse;

Pour l'appaiser on voit qu'obligeamment
Chacun s'empresse,

Et moy, Philis, qui perd le jour,

Grillé de ton amour,

Loin de venir me secourir,

Tu me laisses rôtir.

Si ta rigueur, qui n'a point de raison ,
Me veut détruire ,
Je plumeray l'Amour comme un Oyson ,
Le feray cuire ,
Et de la graisse que j'auray ,
Ma foy je mangeray ,
Pour me venger de l'inhumain ,
J'en froterai mon pain.

Voilà en effet des idées bien extraordinaires , me dit Arlequin , j'ay quelque chose de plus joli à vous dire de l'homme que nous venons de quitter. Sçavez - vous qu'il n'a pas toujours aimé des filles indignes de luy , j'en connois une très-agréable & pleine d'esprit , auprès de qui il a fait fortune autrefois , à la verité il étoit plus jeune , tres-plaisant, & les abstractions perpetuelles où il est tombé depuis, n'avoient pas encore déreglé son imaginatiõ. Il prit un jour de la jalousie d'un nouveau venu, qui le chagrinoit; & à qui il lui paroissoit que sa Maîtresse vouloit plaire : il sceut même que ce nouvel Amant avoit fait avec elle

une partie de plaisir à la Campagne , & qu'ils s'étoient écartés de la compagnie. Il luy témoigna son chagrin par les vers suivans. *

Dans cet Antre secret tout parsem^é de Rose ,
 Que faisiez vous, Philis, avec ce beau garçon ?
 Il vous parloit , il sentoît bon ;
 Ne s'est-il point passé quelque petite chose ?
 En pourroit-on sçavoir le nom ?
 A qui desirèz-vous de plaire ?
 Peut-on apprendre ce mystere ?
 Vos cheveux renoüez sont un ajustement ,
 Qui ne s'acorde nullement
 A la simplicité de vôtre habillement.
 Il sentira bien-tôt dans le fond de son ame
 Le changement de vôtre flamme ,
 Ce mignon trop heureux charmé de vos appas ,
 Que dira-t'il , hélas !
 En vous trouvant plus irritée
 Que ne l'est la Mer agitée.
 Le credule qu'il est , il croit en vous voyant
 Que vous ferez toujour fidele ,
 Et que jamais un autre Amant
 Ne pourra vous brûler d'une flamme nouvelle.
 Malheureux ceux que vous ébloüissez ,
 Mal informez de vôtre esprit volage ,
 Je me suis sauvé du naufrage ;
 Le tableau de mon vœu vous le témoigne assez ;
 Au grand Dieu de la Mer en sortant de son onde,
 Je viens de consacrer mes humides habits,
 Le reste de mes jours dans une paix profonde ,
 Coulera doucement loin des yeux de Philis.

* C'est l'imitation d'une Ode d'Horace.

Ces vers sont assez jolis , lui dis-je , mais fient - ils revenir la belle , non , reprit Arlequin , elle continua toujours sa nouvelle passion , & à la verité elle n'avoit pas grand tort , nôtre ami ne lui donnoit que des vers ; l'autre la regalloit de Cadeaux & de promenades. Cela étant , lui dis-je , il n'y avoit pas à balancer. Vous pensez rire , repliqua-t'il , les femmes sont revenuës de la bagatelle , & les hommes ne sont plus d'humeur de perdre leur temps. Ils n'ont pas grand tort , lui dis-je , nôtre goût est bien meilleur que celui de nos peres , & les femmes y trouvent bien mieux leur compte ; le bon est que rien ne peut empêcher une intrigue quand on se met en tête d'en venir à bout. J'en conviens , reprit-il , & en voici la preuve toute prête. Vous connoissez bien Monsieur de..... il étoit entêté d'u-

ne femme , ses parens formoient des obstacles , des puissances mêmes s'en mesloient , son mari la gardoit à veuë dans une Maison de Campagne ; cependant ils se voyoient souvent pendant la nuit, & un grand arbre servoit à l'Amant pour entrer dans sa chambre , ce fut dans ce temps-là que l'on fit cette chanson.

Quelque mesure que l'on prenne
 Pour éloigner tous les Amans ,
 L'amour sçait trouver les momens
 Où la précaution est vaine ,
 En vain dans un lieu tenebreux ,
 Dans une noire solitude.
 Un jaloux plein d'inquietude ,
 Va cacher l'objet de ses vœux ,
 L'amour des plus obscurs asyles ,
 Penetre & dissipe la nuit ,
 Et quand son flambeau nous conduit ,
 Tous chemins deviennent faciles.

Il me semble , lui dis-je , avoir
 ouï dire que celuy qui attira à cette
 femme tous les chagrins qu'elle
 eut , ce fut Monsieur. qui
 vouloit s'en faire aimer par force.

Je sçay tout cela , interrompit Arlequin , cet homme n'a pas été heureux en amour , & quelque vanité qu'il se soit donnée là-dessus, je sçay qu'il n'a réüssi qu'auprès des personnes qui étoient devenuës le rebut de tout le monde.

Vous sçavez bien, repris-je, qu'il a toûjours passé pour un fade cour-tisan, on dit de lui qu'il y a plus de vingt ans qu'il fait son possible pour parler comme un homme de qualité, sans y pouvoir parvenir ; cependant , repliqua-t'il , il a de l'esprit ; il est vray , lui dis-je , mais si son esprit étoit à vendre personne ne l'acheteroit. Il y a quelque temps qu'il s'alla promener aux Petites Maisons pour y voir les Fous , il en trouva dans la Cour un qui paroïssoit avoir l'esprit doux, & s'entretenant avec lui , il fut surpris de le voir si raisonnable ; il luy demanda pour-

quoi il étoit là , & qu'elle étoit la cause de son mal. *Monsieur* , lui répondit-il , *le mal que j'ay s'appelle Vapeurs dans vous autres gens de Qualité, mais dans nous on l'appelle folie.*

Cette réponse , reprit Arlequin , me fait souvenir de celle que fit un Corsaire à Philippe pered'A-lexandre , si je ne me trompe ; ce Prince avoit sur la Mer plusieurs Vaisseaux , avec quoy il prenoit tout ce qu'il pouvoit à ses voisins , & le Corsaire n'en avoir qu'un , il fut pris & mené devant Philip-pe , qui lui reprochoit son brigandage : *Avec un seul Navire* , luy répondit-il , *vous m'appellez voleur, & avec cent Vaisseaux on vous appelle Conquerant.* Nous donnons souvent de beaux noms à des choses qui ne sont pas trop belles , dans le bien & dans le mal ; le nom seul fait l'honneur ou l'infamie ; une femme s'honore du nom

de *Cognete* , & s'offenceroit de celui qu'elle merite.

Comme je vis Arlequin en train de moraliser, & que je n'avois pas envie de l'entendre. Vous dites vray , lui dis-je , en changeant de discours , qui diroit au bon La.... qu'il est visionnaire, il se fâcheroit, mais qu'on lui dise qu'il a l'esprit toujours plein de belles idées ; il fait un rire gracieux qui marque bien qu'on le chatoüille au bon endroit. Cependant au fond c'est un visionnaire , il n'est jamais où on le voit , toujours abstrait quand on lui parle , & au lieu de répondre à ce qu'on lui demande , il fait à tout moment des *propositi* ridicules. On me l'a dépeint tel que vous dites, reprit-il, mais aussi ne lui en fait-on point accroire, je l'ay trouvé d'assez bon sens autrefois , & il n'avoit point ces abstraction que vous lui donnez. Il en a présentement jusqu'au

point, repris-je, qu'au sortir de dîner avec ses amis, un moment après il ne les connoît pas dans la rue. Un soir luy & moy fûmes au Convoy du pauvre Mitton, huit jours après il alla chez luy demander à sa Nièce des nouvelles de sa santé. Bien davantage, il avoit un Procès assez considerable qu'on devoit juger un certain jour. Monsieur de M. son ami, luy envoya à la Campagne où il étoit, un Cheval pour venir solliciter les Juges, en chemin il oublia son Procès, il s'arrêta à une lieuë de Paris chez un de ses amis, où il parla de vers toute la nuit, & le lendemain il n'arriva qu'à dix heures du matin, que les Juges étoient au Palais, il n'en trouva pas un; & comme Monsieur de M. luy reprochoit sa negligence, il luy répondit qu'il étoit bien aisé de n'avoir trouvé personne, qu'aussi bien il n'aimoit point

à parler , ni à entendre parler d'affaire. Hé , vôtre ami Chapelle, me dit arlequin , n'a t'il pas eu de ces absences d'esprit. La Cour étant à Fontainebleau , & luy se trouvant à Paris , Monsieur D luy écrivit de le venir voir, Chapelle partit & arriva le soir à Fontainebleau , au lieu d'aller chez Monsieur D il coucha dans une Hostellerie , il oublia pourquoy il étoit venu , & retourna le jour suivant à Paris.

Il faut avoüer , luy dis-je , que les beaux esprits ont d'étranges défauts. Si étranges, reprit-il, que le nom de *bel esprit* est devenu une *grosse* injure , & dont un médiocrement honnête homme s'en offenserait.

Laissons-là les beaux esprits, luy dis-je , aussi bien ny vous ny moy, n'avons rien à démêler avec eux , & le Ciel nous a placez en un étage du monde , bien inférieur

au rang qu'ils tiennent aujourd'hui. Je reviens , continuay-je , à ces absences d'esprits dont nous venons de parler.

Un homme de Qualité que toute la terre a connu , en eut une bien étrange. Il oublia le jour de ses nôtces qu'il étoit marié , & le soir il auroit couché chez un Baigneur , si son valet de chambre ne l'eust fait souvenir qu'il avoit une femme. Sa femme , reprit Arlequin étoit donc laide , non , repliquai-je , elle étoit belle & agréable , & qui meritoit toute l'attention , non seulement d'un mari , mais d'un honnête homme. Une nuit à Versailles , ajoutay-je , en descendant de chez le Roy , oubliant où étoit son carrosse , il entra dans celui d'un ami. Le Cocher qui le croyoit son Maître , le mena à Paris ; il entra dans la Maison de son ami , la prenant pour la sienne , il crut que les person-

nes qu'ils voyoit étoient conviées à souper par sa femme, & il fut plus d'une heure qu'il ne pouvoit se figurer qu'il ne fust pas chez lui. Bien plus, continuay-je, une fois soupant chez Monsieur D..... Capitaine aux Gardes, il y perdit sa Reingrave, & ne la trouvant point, il ne se souvenoit pas s'il en avoit mis le matin en s'habillant.

Voilà justement, me dit Arlequin, l'aventure de nôtre illustre Poëte ; en revenant de souper de chez un ami, il perdit son haut-de-chauffe en chemin. Mais, continua-t'il, n'avez-vous point sceu la bourasque de Poësie qui le prit chez son Procureur ; il a un ancien Procès & une nouvelle Maîtresse. Comme il écoutoit attentivement son Procureur qui lui parloit de son affaire, tout à coup Apollon le saisit, & il ne put jamais se dispenser d'écrire ces vers.

Quelle chose monstrueuse qu'une
telle saillie dans l'étude d'un Pra-
ticien. La voici.

Que sont devenus mes beaux jours
Que sans chagrin & sans amours ,
Mon cœur exemps de l'esclavage ,
Toujours libre & toujours volage ,
Ne formoit aucun mouvement ,
Qui pût durer plus d'un moment.
Quand ma Maîtresse étoit colere ,
Ou qu'elle faisoit la severe ,
Sans l'adoucir par ma langueur ,
Je la laissois dans son humeur ,
Je feignois pour une autre femme ,
D'avoir une nouvelle flamme ,
Et cachant mes vrais sentimens ,
Par mille faux emportemens ,
Sous cette legere apparence ,
J'ébranlois son indifférence ,
Et souvent j'avois le bonheur
De trouver le chemin du cœur.
Quand celle-la faisoit la fiere ,
Je retournois à la premiere ,
Cent rivaux ne me touchoient pas ,
Par tout je trouvois des appas ,
Toujours content point de tristesse ,
chaque femme étoit ma Maîtresse ,
Et sans me troubler je l'aimois ,
Tant & si peu que je voulois ,
Mais , hélas ! ce n'est pas de même
Depuis le temps que je vous aime.

Je n'en sçay pas davantage ,

luy dis - je , & j'en suis bien fasché , j'ajoutéray seulement que son Procureur dit par tout que ces Vers luy ont porté malheur , & que depuis ce temps-là il n'a pû tirer un double de ses Parties.

Nous étions Arlequin & moy dans l'appartement de la Reyne , où nous vîmes passer Madame de..... Sa beauté est mediocre comme vous voyez , luy dis je , mais sa naissance & sa vertu luy tiennent lieu de merite : ces jours passez il luy mourut un enfant , quoy que son mary en fût tres-fasché , il ne laissa pas de lui dire une plaisanterie. Madame , luy dit - il , vous auriez plus de soin de vos enfans , si vous sçaviez la peine que j'ay à vous en faire. Il est d'une famille à dire des folies ou des naïvetés , comme celle que son ayeul dit autrefois à la Reyne Mere sur sa femme :

qui étoit grosse. Cette Princesse lui demandant si elle accoucherait bien-tôt, il luy répondit que ce seroit quand il plairoit à sa Majesté.

Il me semble, me dit Arlequin, qu'en parlant de Madame de..... vous venez de me dire que sa beauté étoit mediocre, mais que sa naissance & sa vertu lui tenoient lieu de merite: Est-ce, luy dis-je, que je n'ay pas bien dit? non assurément, reprit-il: Vous êtes donc de ces gens qui croient que la naissance & la beauté font tout le merite du monde. Et selon vous, une femme de condition qui est belle, quoy qu'elle ne se distingue que par son orgueil, & ses injustices, est pleine de merite, c'est peut-être pour cette raison que ces jours passez vous louiez tant la Comtesse de..... qui envoyacent mille francs à son parent pour

acheter une charge , pendant qu'elle plaidoit & se laissoit condamner pour payer à un creancier mille pistoles qu'elle luy devoit, Je vois bien , luy dis-je, que vous avez raison , la vertu seule devoit faire le merite , mais le monde n'est pas de vôtre avis, & vous ne le changerez pas. Je ne pretends pas le changer , reprit Arlequin ; aussi ce n'est qu'à vous seul que je parle , & je voudrois bien vous montrer la fausseté de vôtre sentiment , pour vous faire prendre un meilleur party.

Qui croiroit , repris-je , que vous qui n'êtes fait que pour réjouir le public , fussiez capable de donner lieu à de bonnes reflexions. Pour peu que j'ouvrisse mon Seneque , me dit-il , en le tirant de sa poche , je vous accablerois de moralitez : Non, je vous en prie , luy dis-je , vous m'avez

assez catechisé sur le merite ; je
 fais converty là-dessus ; gardez vô-
 tre morale pour un autre fois. Je
 le veux bien , repliqua-t-il : Dites
 moi seulement, qui est cet homme
 qui vient à nous , je ne sçay pas
 son nom , lui répondis-je ; mais ces
 jours passez on me dit que c'étoit
 le parent du vieux Serain , à qui le
 Roy donnoit une pension , & qui
 a été tué depuis peu de jours,
 N'est-ce point lui , reprit-il ; qui
 a donné au Roy un Placet pour
 avoir cette pension ? c'est lui mê-
 me , répondis - je. J'ay ouy dire
 les Vers , reprit Arlequin ; tout le
 monde les trouve jolis ; je les ay
 fçûs , & je les ay oubliez : ne vous
 fâchez pas , lui dis-je , les voicy.

A U R O Y.

Serain ce vieux Capitaine ,
 Autrefois dans Baltasar ,
 Est allé joindre Cesar ,
 Là bas dans la sombre plaine !
 Où sans ny suite ny char .

Ce grand Heros se promene.
Mais sa veuve pension ,
Malgré son affliction ,
Sent pour moy l'ardeur secrète
D'une forte passion ;
Et pour époux me souhaite.
Quoyque ce soit pour mon bien ,
J'ay dit , je n'en feray rien ,
Si le Roy ne le desire ,
Que me commandez-vous , Sire ?

Il me semble avoir appris , me dit Arlequin , que le Roy avoit fait le mariage ? Ouy , luy dis-je , & les parties sont tres-bien assorties ; cet Officier plein de valeur manquoit d'argent , & la pension lui en donne.

Le mariage , de nostre amy , repliqua - t-il , n'est pas si bien assorty ; il s'en faut bien , luy dis-je... Où est-ce que l'amour est allé chercher ces deux personnes pour faire une union si bizarre ; sa femme l'a trompé , & il croyoit trouver en elle toute autre chose. Mais , reprit-il , pourquoy precipiter son mariage , luy qui va si

lèvement pour ses amis en pareilles affaires. Ma foy , nous donnons souvent dans des pièges que des gens bien moindres que nous savent éviter C'est icy le cerf & le limaçon. Citez - vous ces deux animaux , luy demanday-je , parce que ce sont des bêtes à cornes ? Non , non , interrompit-il, je parle sérieusement ; c'est une fable qui contient une vérité bien certaine. Ecoûtez-là.

F A B L E.

Un cerf voulant un soir railler un limaçon ,
 Traînant à peine sa coquille ,
 Ah vraiment , luy dit-il , vous êtes bien habile ,
 Et bien fort de porter ainsi vôtre maison ,
 Le limaçon piqué pour venger cette injure ,
 Au cerf qui bondissoit propose une gageure.
 Tu vois bien la Ville prochaine ,
 Dit l'escargot plin de dépit ,
 Quoy que je sois le plus petit ,
 Eprouvons qui de nous aura meilleure haleine.
 Celui qui le dernier entrera dans la Ville ,
 A l'autre cederà l'honneur ,
 Qu'on doit accorder au vainqueur ,
 En le reconnoissant comme le plus agile.
 Le cerf en souriant accepte la gageure ,
 Il dort toute la nuit jusques au lendemain ,

Considerant qu'à son allure ,
Il n'avoit pour le plus qu'une heure de chemin.
Pendant qu'ainsi le cerf à son aise sommeille ,
Le limaçon rusé ne prend aucun repos ,
Et coulant doucement tout le long de son dos ;
Il s'attache à son bois sans que rien le reveille.
A la pointe du jour nôtre cerf se transporte ,
Au lieu qu'on avoit assigné ,
Et s'y voyant plutôt qu'on n'eût ouvert la porte ,
Il crût avoit gagné.
Mais lorsqu'en attendant le cerf las se repose ,
Le limaçon qu'il avoit apporté ,
Descend adroitement, joyeux, & transporté
D'avoir gagné sa cause ,
Sous la porte fermée il coule sourdement ,
Et pour rendre la chose exacte ,
Au Greffier aussi-tôt il en demande un Acte ,
Qu'il luy donne gratuitement.
Ainsi le cerf trompé reconnu dans la suite ,
Que pour trop presumer on est le plus souvent ,
Auteur des maux que l'on ressent ,
Et que un moindre que nous évite.

J'entends bien , luy dis je , nôtre amy est le cerf; hé diantre ouy, reprit-il, mais c'est peu d'être cerf, il y a bien d'autres cerfs que luy , mais ils sont plus heureux, & leurs cornes ne gâtent rien dans leurs plaisirs ny dans leur fortune.

Dans le temps qu'il me parloit nous vîmes paroître Madame de....

qui vit à cette heure fort régulièrement : Cette femme , reprit Arlequin , en un besoin ; pourroit servir de modele pour une bonne conduite , mais il n'y a pas long-temps qu'elle faisoit des agaceries assez fortes au jeune Comte de . . . qui n'y répondoit pas mal ; elle a pensé devenir folle de jalousie ; elle se déguisoit tous les jours sous des habits differens , pour découvrir ses intrigues : & quelque chose que luy dît sa confidente pour la moderer , elle luy répondoit qu'elle seroit beaucoup plus heureuse d'être certaine de l'infidelité de son amant , que d'en douter. Ce qui donna occasion à ce couplet de chanson que l'on chanta si long-temps sans sçavoir sur qui on l'avoit fait.

Que le mal est extrême ,
De voir soy-même ,
Ce qu'on aime ,
Porter en d'autres lieux son amour & ses feux ,
Je seray toujours moins à plaindre ;

Voir Tiris ailleurs amoureux
Est un tourment moins rigoureux,
Que d'en douter & de le craindre.

Peu de temps après, nous nous séparâmes ; Arlequin s'alla préparer pour la Comedie Italienne du soir, & moi j'allai chez Monsieur de avec qui j'avois une affaire. Le soir je fus à la Comedie, où les Dames étoient d'un brillant, à effacer jusques aux Divinitez fabuleuses : Dieu sçait combien d'œillades meurtrieres de tous côtez, & combien de minauderies. Mais enfin, c'est-là leur plus serieuse occupation, les femmes n'étant faites que pour plaire, n'ont pas grand tort de ne rien oublier pour rendre les hommes sensibles.

Le lendemain à la pointe du jour, Arlequin me vint voir ; je ne sçai ce que j'ai, me dit-il, en entrant dans ma chambre, mais je n'ai pû dormir de toute la nuit ;
je

je me sens la tête échauffée; peut-être aussi que j'ay quelque petit chagrin que je voudrois bien vous confier ; je me levay , & nous allâmes nous promener à l'entrée de la forest , dans un endroit frais , & assez retiré, pour parler sans crainte d'être ouy ; il me dit son chagrin, & ce que Madame L . . . luy avoit ordonné; je fis semblant d'abord d'entrer dans sa douleur , après quoy je tâchay de le ramener, en luy faisant voir que la chose n'étoit pas injuste ; & qu'il falloit quelquefois s'accommoder à la passion des jeunes gens, quand elle étoit legitime. Après avoir long-temps parlé là-dessus , nous rencontrâmes Monsieur le Comte de S qui est de Savoye , & qui est parfaitement honnête homme ; il se promenoit seul , comme un homme qui pensoit profondément , & qui ne vouloit point de témoins de ses rêveries.

Comme j'avois envie de tirer Arlequin de sa tristesse , je lui parlay de Monsieur de S..... & du dessein que j'avois appris qu'il avoit de quitter le Monde. De-là nous tombâmes insensiblement sur la Cour de Savoye ; ensuite nous parlâmes du Duc de Savoye , pere de celuy d'aujourd'huy. Arlequin me dit que ce Duc aimoit extrêmement le Roy, & qu'il prenoit une si grande part à ses Conquêtes, qu'il faisoit graver en lettres d'or le nom des Villes que le Roy prenoit , l'année, & le jour , & qu'il mettoit cela dans sa chambre pour le faire voir à toute sa Cour. Après cela il me demanda si je sçavois combien il étoit galant : J'en ay ouy dire quelque chose , luy répondis-je , mais vous me feriez plaisir de me le redire ; c'étoit un si aimable Prince , qu'on ne peut se lasser d'entendre parler de luy. Je me souviens ,

reprit-il , de trois ou quatre choses qui méritent d'être racontées ; je ne vous les diray peut-être pas par ordre de Chronologie , mais à cela près , vous ne laisserez pas d'avoir du plaisir à les entendre.

La première , c'est la galanterie qu'il fit à Madame la Duchesse M... , quand elle alla en Italie. Elle séjourna quelques tems à Turin- Monsieur... qui la voyoit tous les jours , lui dit qu'elle ne pouvoit se dispenser de voir Madame Royale , Madame M... promit d'y aller le soir du même , jour , mais auparavant elle voulut aller à la Venerie. Le Duc de Savoye sçachant cela , s'habilla d'un habit simple , & y alla le premier pour la recevoir , comme s'il eût été le concierge. Madame M... étoit avec sa Demoiselle ; en descendant de carosse . le Duc concierge , vint au devant d'elle , & lui fit voir tous les Appartemens, & les

Jardins ; après quoy il la mena dans un Cabinet plein de Curiositez , des Portraits des Princes de l'Europe , & de plusieurs Tableaux qui representoient des Batailles. Quand elle vouloit sçavoir qui étoient ces Princes , & l'histoire de ces batailles ; le Concierge le luy expliquoit parfaitement , & avec une grace qui la charmoit ; elle n'avoit jamais trouvé de Concierge d'un si agreable entretien, & elle fut sur le point de luy demander qui il étoit , & de le prier de s'expliquer luy-même. Comme elle voulut sortir , le Concierge la pria d'entrer auparavant dans une salle , elle y trouva une collation , non pas magnifique, mais propre, & telle qu'un Concierge galant pouvoit la presenter à une femme de sa qualité , luy demandant pardon de la traiter si simplement , & souhaitant que Monsieur le Duc de

Savoye y fût luy même pour la recevoir comme elle le meritoit. Enfin il la conduisit à son carosse ; & elle s'en retourna.

Ce soir-là même, comme je viens de vous dire, elle devoit aller voir Madame Royale. Aussi-tôt qu'elle fut partie, le Duc de Savoye monta à cheval, & vole à Turin ; il prit des habits magnifiques, & quand Madame M.... vint au Palais, il alla au devant d'elle pour la recevoir ; en voyant le Duc elle fut surprise, & encore davantage en entendant le son de sa voix, qui, ce luy sembloit, ne luy étoit pas inconnu. Pendant le souper Madame M... le regardoit avec une extrême attention. Madame Royale qui sçavoit la galanterie, prenoit plaisir de luy demander si elle étoit contente de la Venerie, & si le Concierge avoit eu l'esprit d'en bien faire les honneurs : à ces mots la Duchesse fixant encore

plus les yeux sur le Duc , témoigna un tel embarras , qu'on ne pût s'empêcher de rire assez pour lui faire démêler la vérité. Enfin elle la scût , & ne cessa plus de louer la galanterie & l'honnêteté de ce Prince.

Votre histoire m'a fait plaisir , lui dis-je , personne ne me l'avoit si bien racontée : de qui l'avez-vous apprise ; c'est , me répondit-il , Monsieur de . . . , qui me l'a dit un soir dans ma loge après la Comédie. Voicy un trait galant que le Duc fit à Madame Royale. Vous sçavez que la coutume de Turin c'est de donner des Sapates le six de Décembre , jour de saint Nicolas , ces Sapates sont comme les étrennes que nous nous donnons le premier jour de l'année , avec cette différence , que nos étrennes se donnent icy aux personnes mêmes , & qu'à Turin on cache le Sapate , pour avoir le plaisir de le faire

chercher à celle à qui on le donne. Le Duc de Savoye fit dans ce temps-là un Opera magnifique, dont le sujet étoit le Jugement de Paris, quoy qu'il lui coûtât près de cinq cent mille francs, il ne fût représenté qu'une seule fois. A la fin de l'Opera Paris vint présenter la pomme à Madame Royale; cette pomme étoit creuse, & si bien travaillé, qu'elle paroïssoit parfaitement unie, & ne pouvoit s'ouvrir par aucun endroit; cependant elle étoit pesante, & Madame Royale se douta bien qu'il y avoit quelque chose dedans. Enfin elle la fit tourner par tant d'endroits aux Dames, qu'elles trouverent le secret de l'ouvrir; Madame Royale en tira un colier, des pendants d'oreilles, des agraphes, & toutes ces pierreries furent estimées plus de cent mille écus.

N'est-ce pas, demanday-je,

dans ce temps-là même que ce Prince donna un Sapate à la Marquise de saint Maurice , Dame d'honneur de Madame Royale. Ouy , répondit-il , & il en donna aussi au Marquis de saint Maurice, & voicy comment. Le Duc fût chez elle, & après avoir rodé seul assez long-temps dans son appartement; il ôta adroitement du chevet de son lit , deux petits oreillers de toile d'Hollande , couverts de dentelle ; il en mit deux semblables , & s'en alla ; le soir la Marquise sçachant que le Duc avoit été chez elle , ne douta pas du Sapate ; on le chercha longs temps sans rien trouver , & elle se coucha. Quand ses femmes furent retirées ; elle prit à son ordinaire, les deux oreillers pour mettre sous sa tête ; en les prenant elle les trouva plus pesans que de coutume : & ayant enfoncé ses doigts dedans , elle sentit quelque chose

qui résistoit; ayant appelé ses femmes , elle leur fit découdre les oreillers ; de l'un elle tira un colier de perles , mais dans l'autre elle trouva quelque chose de plus beau & de plus précieux ; c'étoit un colier de pierreries de l'Ordre de l'Annonciade , que le Duc donnoit au Marquis de saint Maurice , qui alors étoit son Ambassadeur en France. Je suis touché, lui dis-je , de tout ce que vous venez de me raconter ; il n'y a rien de si grand , & de si digne d'un Prince , que ces manières nobles & magnifiques; & un Prince avare est , comme disoit l'Abbé Vanisi , un avorton de Principauté ; ce vice rend méprisables, mêmes les personnes qui sont dans une médiocre fortune. Nôtre amy R.... reprit Arlequin , ne sera pas méprisable par ce vilain endroit ; c'est un prodigue , repartis - je : sçavez - vous les belles maximes

qu'il s'est fait, il les a mises en vers de peur de les oublier, & pour les dire à tous ceux qui les veulent entendre. Les voici.

Pecunieux Point ne feras de fait ny de consentement ,
Pouce de terre tu n'auras qu'au jour de ton enterrement ,
Tes pere & mere honoreras avec desinteressement ,
Et rien d'eux tu n'heriteras que leur appetit simplement ,
De ton vivant tu ne feras aucun Contrat ny Testament ,
Papier timbré tu n'emblas, ny retiendras à ton escient ;
A tes heritiers laisseras ton exemple & tes offenses ,
Point de debiteurs tu n'auras , mais des creanciers seulement ,
Et tes creanciers payeras d'un grand merci tres-humblement ,
Du bien d'autrui te serviras afin de vivre longuement ,
Petite chambre habiteras , qui sera tout ton logement ,
Aucun meuble tu n'y mettras , qu'un lit de l'ancien testament ,
Et quelque vieille chaise à bras qui te servira d'aisement ,

Connoissez-vous d.....me de-

manda-t'il , il a des maximes bien differentes. Je vous allois patler de lui , repris-je , il se réjoût modement, Ch..... de chez le Roy le convia à un soupé : Voici comment il lui répondir.

B I L L E T.

Vous serez servi, Monsieur ; comme vous le meritez , car vous êtes galant homme , & des plus honorables. A huit heures précises comptez que je suis chez vous avec grande provision de joie & de santé. Bon feu , bien des lumieres , un petit rôst propre & bon , des verres sur tout clairs à l'œil, legers à la main, & minces à la lèvre.

Les termes de ce billet , me dit Arlequin , me font sentir le goût delicat de l'homme. C'est un garçon agreable , repris-je , tres - réjoissant , de bonne compagnie, qui aime le plaisir, mais avec mo-

deration , & sans perdre un moment de ses affaires. Voilà les gens que j'estime , qui sont estimables. Au reste , quoy qu'il soit Gentilhomme , personne là dessus n'est plus modeste que luy ; ces jours passez Monsieur de luy parloit avec mépris d'un homme de leur connoissance , se mettant fort au dessus de luy , & disant que pour eux deux qui étoient gens de Qualité , ils auroient une conduite digne de leur naissance. P. . . . le regardant ! Apparemment, Monsieur , luy dit-il , ce que vous venez de dire n'est pas pour moy. Je ne suis nullement homme de Qualité , pour vous , je n'ay rien à dire. Comme nous avançons toujours dans la Forest , nous entendîmes deux hommes qui parloient assez haut , & qui à certains mots qu'ils disoient nous parurent disputer de Philosophie , c'étoient deux Recollets de Ne-

mours qui venoient à Paris, & qui de peur d'oïfiveté par le chemin, avoient formé sur je ne ſçay quoy le ſujet de leur conteſtation, l'un croyoit à Deſcartes, comme à Dieu; & l'autre deffendoit l'ancienne Philoſophie comme l'Evangile.

Quand ils furent paſſez:avoüez-moi, lui diſ-je, que voilà des diſputes bien inutiles. En verité, c'eſt faire peu de cas de nôtre eſprit, de paſſer la vie à le remplir d'idées ſi vaines. J'eſtime moins toutes ces diſputes que les vers que je vais vous dire, un Abbé les fit pour Mademoiſelle Giraud, après l'avoir entenduë répondre publiquement de toute la Philoſophie chez Monſieur de Leſclache. Les voici :

* Grand œconome de la table,
Où l'eſprit ſe nourrit & devient raifonnable •
Ariſtote de Cour, eſprit incomparable,

* Tout le monde ſçait que M. de l'Eſclache
avoit réduit ſa Philoſophie en tables.

La Sageſſe après toy n'ira jamais plus haut,
 Par toy le Philoſophe a l'eſprit agréable ,
 Et tourné comme il faut.

Il ſçait diſcourir juſte, & parler ſans défaut,
 Et la Philoſophie , hélas ! ſi miſérable ,
 Morte ſous la pouſſière, & couverte de fable,
 Dont la barbare Ecole injuſtement l'accable ,
 Revit par ta méthode & revit plus aimable.
 Mais lorsque l'on entend la divine Giraud ;
 En elle plus qu'en tout , tu paroïs admirable ,
 Et cette Ecolière adorable
 Te rend un Maître heureux autant qu'inimita-
 ble.

Vous ſçavans d'Univerſitez ,
 Gens d'à *parte rei*, Docteurs de Facultez,
 Grotesques debiteurs d'Univerſalitez ,
 Dites, dites, pedans crottez ,
 Si tous vos Colleges enſemble ,
 Fuſt-ce Harcourt, Navarre, ou Beauvais ,
 Ont fait, ou s'ils feront jamais ,
 Un Maître és Arts qui lui reſſemble.

A peine Arlequin commençoit
 à louer ces vers , que nous apper-
 çûmes Mademoiſelle & ſa
 Couſine , qui ſe promenoient en
 chantant. Nous n'entendîmes pas
 bien le premier couplet, ou appa-
 remment un Berger exhortoit ſa
 Bergere à l'aimer , mais voici le
 ſecond :

La Bergete à ce recit
Fut sensible & s'adoucit ,
Un doux transport la fit taire ,
Pour pousser quelques soupirs ,
Tout le reste du mystere
Ne fut sceu que des zephirs.

Cette Chanson , me dit Arlequin , contient une Physique plus agréable que celle des bons Peres que nous venons de rencontrer. Nous allâmes au devant de ces deux filles que nous connoissions , & après avoir fait encore quelques tours de promenade avec elles , nous les reconduisîmes à Fontainebleau. Il y avoit déjà plus d'un mois que le Roy y étoit , & songeoit à revenir à Versailles ; ce qui arriva peu de temps après ; la Cour étant parfaitement satisfaite de tous les divertissemens que sa Majesté avoit donnés.

D I A L O G U E I V.

AU retour de Fontainebleau nous fûmes plus de trois mois , Arlequin & moy sans nous voir , à cause d'un Procès renvoyé au Parlement de Toulouse , où je fus pour le terminer. De là je vins à Montpellier , qui est à mon gré la plus agréable Ville de France. J'y arrivay au mois d'Avril , on commençoit à se promener à l'*Espanade* , où j'allay par curiosité : deux filles connoissant que j'étois étranger, me vinrent approcher, & causerent avec moy tres-agréablement. Autrefois le Marquis de V.... m'assuroit qu'on étoit d'abord bien avec les femmes de Montpellier, & sur ce qu'un autre luy disoit qu'on n'étoit pas mieux avec elles le dernier jour qu'on les voyoit que le premier : il est vray , répondit-il ,

mais on y est aussi bien le premier que le dernier, la réponse étoit maligne. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait quelques intrigues, ce feroit dommage si la galanterie languissoit parmi un peuple aussi joli & aussi éveillé. J'y étois encore quand la jalousie de Madame... éclata contre sa Cousine, pour le Marquis de V..... Je l'allai voir pour me réjouir avec luy de ses bonnes fortunes, & pour le prier de me donner quelque part en sa confiance. Il me fit voir les premières Lettres qu'il avoit reçues de cette femme d'une de ses terres où son mari l'avoit amenée. Toutes les personnes intéressées sont mortes, & les Lettres sont trop jolies pour les supprimer. Voici la première :



Billet de Madamed au
Marquis de

De vous dire que je suis ici , il est inutile , & vous le voyez bien , mais de vous dire que j'ay eu du chagrin de partir sans vous voir , cela est à propos , car après avoir négligé de me dire adieu , vous oubliez encore que je vous regrette , & je veux mettre tout à profit auprès de vous. Sérieusement vous êtes celui que j'aime le plus , & je ne sçay pourquoy ; car je vous ay toujours trouvé insupportable , mais puisque j'ay commencé j'iray jusqu'au bout en dépit de vos défauts. Je retourneray à Montpellier dans un mois , si j'en suis bien aise , je m'en rapporte à vous , j'ay pris pour cela mes mesures auprès de la complaisance de mon mari. En verité , j'ay tant de sujet de me louer de luy , que j'en suis faschée , parce que cela engage.

une bonne personne comme moy, à une trop exacte reconnoissance. Je ne sçay pourtant ce qui en sera, c'est un étrange combat que celui de l'amour & de la raison.

Deux ou trois jours après pour avoir prétexte de luy écrire encore, elle se fit un affaire à Montpellier, & chargea Monsieur de V de la terminer ; après la luy avoir expliquée, voici comme elle continuë.

Billet au même.

Je voudrois bien être née pour vous donner de la peine, on dit que vous êtes né pour obliger les belles, & on est assez fou pour dire que je la suis, cependant vous ne vous en êtes pas encore appercû. Au moins il ne me l'a point paru, je sens que ma vanité s'irrite contre cette pensée, & vous devriez me demander pardon d'avoir eu jusqu'à cette

heure des yeux si mauvais pour moy. La premiere fois que vous me verrez , je vous veux faire remarquer dans ma physionomie un certain air nouveau qui me sied bien , & que je vous prieray de m'expliquer ; vous me direz s'il vient de tendresse : pour peu que vous ayez d'esprit , vous n'aurez pas de peine à le deviner, il me vient aussi , de je ne sçay quel train de vie familier qui me rend plus gaye. Avant que de vous voir , j'étois Philosophe par l'austerité de mes mœurs , mais presentement je me dispose à ladevenir par des endroits plus naturels , il ne tiendra qu'à vous d'en être persuadé. Enfin je retourne incessamment à Montpellier ; je vous ordonne de deviner le moment de mon arrivée , & d'être le premier objet qui se presentera à mes yeux.

Dans ce temps-là Monsieur de V aimoit ailleurs, & malgré ces agaceries , il conservoit pour

sa Maîtresse secrete une fidelité qui jusqu'alors ne lui avoit pas été naturelle , il gardoit pourtant un dehors tout gracieux pour Madame qui se vouloit faire aimer de lui à toute force, & il voyoit en même-temps sa cousine, qui avoit l'humeur tres-agréable ; cependant peu de jours après il cessa de la voir pour quelque rien qui étoit arrivé. Madame fut fâchée de cet éloignement , & pour le faire revenir , elle luy écrivit le billet suivant.

Billet au même.

Ma Cousine que je vois tous les jours , me prie de vous dire qu'elle est fâchée que vous ne la voyez plus , elle dit que le sujet n'en vaut pas la peine , & qu'elle ne vous veut point de mal. Je fais ce qu'elle souhaite , & j'ajoute que je trouve les femmes qui vous recherchent bien fol-

les , & moy par consequent , car vous n'êtes bon à rien, vous êtes un mou, un tiede, un cent fois pis que je ne sçau-rois dire. Cependant quoy que je ne vous souhaite pour rien de particulier, j'aime à babiller avec vous & à vous dire vos veritez ; je voudrois bien que vous vinssiez les entendre aujourd'huy sur les six heures , bon jour , Monsieur , malgré vos défauts, je ne laisse pas de vous aimer , Coussi, Coussi, pourtant,

Voilà les trois billets que Monsieur de V , me donna , ils s'expliquent assez pour se faire entendre , aussi il les entendit , & les a entendu pendant quelques années , jusqu'à ce qu'une nouvelle Maîtresse se faisit de son cœur. On medit que Madame D fit l'enragée , & que sa passion l'emporta à des choses qui ne luy firēt pas beaucoup d'honneur, mais à la fin ce grand bruit cessa , elle se jetta dans la représaille , & un

autre luy aida à se consoler de sa perte.

Au sortir de Montpellier , je fus à Avignon , par une pure curiosité ; je trouvay sa situation charmante , & ses murailles faites seulement pour être regardées , mais ce qui me charma le plus ce fut une plate-forme au haut d'une roche. D'un côté on voit venir à perte de veüe le Rhône , dont les eaux forment des Isles abondantes en toutes sortes de fruits , & de l'autre on découvre non seulement toute la Ville , mais des Campagnes fertiles , qui s'étendent dant tout le Comtat Venaissin , qui est une petite Province , Terre de repos & de tranquillité , où le nom de *guerre* & de *soldat* est entierement inconnu. Mais ce qui est admirable , c'est que du haut de cette Roche on découvre aussi une partie du Dauphiné & de la Provence ,

avec une infinité de plaines & de côteaux chargez de toutes les choses necessaires à la vie. Quand la nuit est venuë on voit le long des montagnes les feux que font les bergers. Un jour j'y rencontray un homme qui voyageoit depuis plusieurs années, il dessignoit la vûë de cette roche ; & luy demandant ce qu'il en pensoit , il me dit qu'il n'en avoit jamais trouvé une pareille , excepté celle de Constantinople , qu'il m'assura être la plus belle vûë qui fût au monde.

Vous me paroissez , me dit Arlequin , bien touché du païs dont vous me parlez ; je vous l'avouë , luy dis - je , c'est qu'outre ce que je viens de vous dire , le peuple y est honnête , les Dames belles & polies , & la Ville pleine d'agremens , & cela comme je vous ay dit , avec une paix & une tranquillité ferme & assurée, que
l'ambition

l'ambition ne peut alterer. N'est-ce pas dans ce païs-là , reprit Arlequin , que s'est passé l'histoire de Madame de Ganges ? Non , lui répondis-je , c'est au bourg de Ganges dans le Languedoc ; on me l'a apprise dans le païs , ajoutay-je , & je vais vous la raconter en peu de mots. Son mary piqué d'une jalousie mal fondée , la mena à Ganges , où il la laissa avec ses deux freres pour aller à Montpellier , sous pretexte de terminer une affaire considerable. Madame de Ganges étant un après-dîné dans son lit, pour une legere indisposition , un de ses beau-freres entra dans sa chambre , un verre de poison d'une main , & un pistolet de l'autre. Tres-surprise de cet appareil après plusieurs larmes , elle fut contrainte de prendre le poison ; mais son beau-frere étant sorti , elle se leva , & courut à de l'orvietan ,

après quoy elle descendit par une fenêtré avec une simple juppe de tafetas , & se sauva par une petite porte dans la maison du Ministre du lieu : L'autre beau-frere le sçachant , il y alla aussi-tôt , & lui voulut parler en particulier ; comme pour la consoler. Comme il n'avoit point paru avec l'autre lorsqu'il lui presenta le poison , elle ne se défia pas de lui ; mais quand il fût seul avec elle , il lui donna cinq coups d'épée , & son épée lui demeura dans l'épaule du dernier coup. Se jettant à ses genoux. elle implora sa misericorde. Les personnes qui l'avoient reçûë dans la maison accoururent à ses cris , & la trouverent étendue à terre , toute noyée dans son sang. Quelques soins qu'elles eussent à la secourir , leur secours fut inutile , & elle mourut peu de jours après dans des douleurs violentes que luy donna le poi-

son. Le Parlement de Toulouse vangea ce parricide.

Vous sçavez , continuay-je, que Madame de Ganges étoit la plus belle femme de son temps ; elle n'avoit , dit-on , que trente ans quand ce malheur lui arriva. Un homme d'esprit de ce pais-là fit le Sonnet suivant sur le genre de sa mort, qui, comme je viens de vous dire , fut par l'épée & par le poison. Le voici.

S O N N E T.

Deux fameux Conquerans qu'on a vûs autre-
fois

Tenir toute la Terre à leur joug asservie ,
Prononçans du destin , decidant de la vie ,
Des Peuples & des Grands , des Sujets & des
Rois ,

D'une mort violente ils ont subi les Loix.
Et comme leur grandeur parut digne d'envie ,
La malheureuse fin dont elle fut suivie ;
Fut pour la balancer un trop grand contrepoids.

De Cesar par le fer , par poison d'Alexandre
On vit la gloire éteinte, & l'éclat sous la cendre,
Pourquoy donc s'étonner que la belle Thetis

H ij

Seule ait subi le sort de ces deux grandes têtes ;
Jamais Jules Cesar ne fit tant de Caprifs ,
Alexandre jamais ne fit tant de Conquêtes.

Cette piece n'est pas la seule
que je sçache de cet Abbé ; il fit
un Sonnet sur l'élection de Ros-
pigliosi , qui prit le nom d'Inno-
cent IX.

Je crois connoître cet Abbé ,
me dit Arlequin ; & si je ne me
trompe , je l'ay vû avec vous à
la Comedie Italienne , même il
nous lût une fois quelques remar-
ques qu'il avoit faites sur la Hieru-
salem & sur la vie du Tasse ; & il
me souvient qu'il nous dit des
choses curieuses de sa prison. Tout
cela est vray , repris-je ; mais pour
revenir au Sonnet dont je vous
parlois tout à l'heure , vous sça-
vez que dans le Conclave de Ros-
pigliosi , tout rouloit sur quatre
têtes , Barberin , Farnese , Bonvi-
si , & Rospigliosi. Les Cardinaux
avoient de la peine à convenir

d'un choix, le Conclave sembloit être pour Barberin; les Couronnes demandoient Farnese; Bonvisi avoit ses amis, & le peuple souhaitoit Rospigliosi: dans ce temps-là le Cardinal Sforse, & le Cardinal Albici, se rencontrant dans le Conclave, parlerent long-temps de l'incertitude de leur choix, après quoi nous voilà bien embarrassés, lui dit Sforse: Faisons-nous choisir vous ou moi; on assure répondit Albici, que Dieu fait le Pape; mais si le démon s'en mêle ce sera votre Eminence ou moi. *Ma s'el diavolo si mette alla coda, sarà V. E. o' io.* Ces dernières paroles donnerent occasion au Sonnet suivant.

SONNET.

Monsieur Sforse disoit à Monsieur Albici,
Quel pape pourrions-nous sur le Saint Siegel
mettre :

He, répond Albici, Bonvisi pourroit l'être

H iij

Si de Dieu l'Esprit Saint en disposoit ainsi.

Que si l'on suit des Rois les volentéz icy ,
Farnese le fera , si le College est maître :
Sans doute Barberin peut beaucoup se pro-
mettre ;
Et si le Peuple l'est, il fait Rospigliosi.

Vous allez droit au but, luy dit alors Sforse ;
Mais si des pretendans chacun si bien s'éforce ,
Que de pas-un des quatre on ne tombe d'accord.

Pourrions-nous , vous ou moy terminer la que-
relle ;
C'est bien dit Albici , luy repliqua d'abord ,
Se sera l'un de nous , si le diable s'en mêle.

Arlequin me demanda si cet
Abbé écrivoit aussi bien en Prose
qu'en Vers: Oüi, lui répondis je, &
pour vous le faire voir je me trouve
sur moi par hazard son portrait
qu'il envoya à Furetiere, qui le
voulut connoître. Je le tiray de ma
poche & je lûs ces paroles.

„ Je suis un grand jeune hom-
„ me , basané , barbu plus que
„ mon âge ne le semble permet-
„ tre ; j'ai les cheveux noirs, tom-
„ bant sur mes épaules en ligne

perpendiculaire , & qui seroient “
fort longs ; si l'état de vie que “
j'ai choisi ne m'obligeoit à n'en “
laisser qu'autant qu'il en faut “
pour mettre à couvert deux oreil- “
les mediocres ; j'ai le front assez “
grand , pour denoter un homme “
de jugement , si nature l'avoit “
mis en quelque autre tête ; “
deux sourcils noirs & épais “
qu'on prendroit pour deux arcs “
qui le soutiennent , se joignent “
fort avant sur un nez de belle “
prise , qui leur sert comme d'une “
forte colonne , & qui étant assez “
pointu , me fait dire que j'ai la “
physionomie de Renard , ou je “
me connois mal en bête ; j'ai “
les yeux noirs & la bouche pe- “
rite pour un grand mangeur , le “
menton fourchu , & les jouës un “
peu creuses ; je suis pesant , quoi “
que maigre , ce qu'on ne diroit “
pas à voir ma démarche , qui est “
avec si peu d'ordre & tant de “

„ precipitation , que ma tête a
„ toujours fait deux pas avant que
„ mes pieds ayent eu la pensée de
„ se remüer. Voilà pour le corps.
„ Je suis au reste , d'une humeur
„ à ne flater pour rien du monde,
„ mélancolique naturellement, &c.

Quand j'eus achevé de lire ,
ce portrait , me dit Arlequin, est
tres-agreable ; je le lui donnay ;
après l'avoir mis dans sa poche il
voulut sçavoir d'où étoit cet Ab-
bé ; du Languedoc , lui répon-
dis-je ; il a été autrefois Secre-
taire d'un Vice-Legat , & de deux
Archevêques Italiens ; & il feroit
dans des emplois considérables ,
s'il avoit aimé la fortune , mais la
vie privée fait son plaisir , & il
vit au milieu d'une Bibliothèque ,
composée de cinq à six mille vo-
lumes , où il passe agreablement
les plus tranquilles momens de sa
vie. Il a aussi une maison sur
les bords du Rhosne , où en rega-

lant quelquefois ses amis , il se fait d'agréables conversations , il m'y a parlé de certaines gens que je voyois à Paris , & que je ne connoissois pas par les endroits par où il me les faisoit connoître. Par exemple , je ne sçavois point que..... qui se fait d'une maison illustre, tirât son origine d'un four : c'est pour cela qu'autrefois Langeli, ajoûta-t-il , le trouvant dans la chambre du Roi , après lui avoir parlé debout quelque tems, *assejons-nous , Monsieur*, lui dit-il , *on ne prendra pas garde à nous , & vous sçavez que nous ne tirons pas à conséquence.* Arlequin me demanda si cet Abbé étoit voisin d'un Gentilhomme qui a au bord du Rhosne un bien sur lequel on avoit mis quelques impôts. Je sçay, repris-je , ce que vous voulez dire : Oûi ils sont voisins ; c'est ce Gentilhomme qui presenta au Roi un Placet, pour faire

décharger son bien des droits que les Partisans lui demandoient. On m'a parlé plusieurs fois de ce Placet, ajoûtay-je , mais on n'a jamais pû m'en dire les Vers ; il est aisé de vous contenter , reprit-il , je les sçay parfaitement pour les avoir recitez à tous ceux qui ont voulu les entendre. Les voici.

P L A C Ê T A U R O Y.

Favorable autrefois , aux chansons de ma Muse ,
 Grand Roy tu daignas l'écouter ,
 Et le doux souvenir dont mon ame est confuse ,
 L'enhardit encore à chanter.
 Tu sçais que par mes soins, & mes ardentes veilles ,
 Cet Obelisque si vanté ,
 De ton regne fameux , consacra les merveilles
 A toute la posterité ,
 Quand je gravay ton nom au Temple de mémoire ,
 Tu tiras le mien de l'oubly ,
 Tu versas dans mon sein un rayon de ta gloire ,
 Dont tout mon sang fut annobly .
 Mais que j'ay bien payé l'excez de cette grace ;
 Je n'en suis que plus malheureux ;
 Se piquer d'être noble , & porter la besace ;
 Est-il rien de plus douloureux.
 Le vain titre d'honneur que j'eus tort de poursuivre ,

Ne garantit pas de la faim ;
Je sçay qu'après la mort la gloire nous fait
vivre ,

Mais en ce monde il faut du pain ;
Je n'avois qu'un Domaine au rivage du Rhosne ,
Qui m'en donnoit pour subsister :

On veut m'en dépouïller , & me mettre à l'au-
mône ,

Si je n'ay dequoy l'acheter.
J'ay donc tout mon recours à ta bonté suprême.

Et si l'on nous met en procez ,
Pourvû que ton grand cœur le decide luy-mê-
me ,

J'en dois peu craindre le succez.
Qu'est-ce , en effet , pour roy grand Monarque
des Gaules ,

Que des Sables , & des Graviens.
Que faire de mon Isle , il n'y croît que des
Saules ,

Et tu n'aimes que les Lauriers.
Egalement puissant dans la paix, dans la guerre,
Comblé de gloire & de bonheur ,
Maître d'un grand Etat , quelques arpens de
Terre ,

Te rendront-ils plus grand Seigneur ?
Laisse m'en donc jouir , la faveur n'est pas
grande ;

Ne me refuses pas ce bien ,
C'est tout ce qu'aujourd'huy ce Pacet te de-
mande ,

Grand Roy , ne me demandes rien.

Je lui demanday si le Placet
avoit fait son effet ? Je le crois ,

me dit Arlequin ; c'est , repris-je, que les Financiers n'ont pas une grande consideration pour les beaux esprits : En verité , reprit-il , les autres ne les estiment gueres davantage. Aussi la plupart d'eux s'attirent cela par le peu d'égard qu'ils ont pour eux-mêmes, & on voit bien que la politesse de leurs ouvrages ne passe gueres à leurs sentimens : de plus , combien voit-on parmi eux de lâches flatteurs, qui excitent l'indignation des gens sensés.

Quand ils loient quelqu'un , fût-il sorti de la bouë , ils lui trouvent une naissance Royale ; & passa t-il pour le plus scelerat de son siecle , ils font de sa vie un tissu d'actions heroïques.

Vous avez quelquefois raison , lui dis-je , & même ce mal devient assez commun ; mais ils sont punis de leur beaux discours , & il est rare que leurs heros payent leur

éloquence. Ne vous souvenez-vous point , repris-je , du Panegyriste de Cromvvel ; il harangua cet Usurpateur lorsqu'il devint protecteur d'Angleterre ; & dans la suite il fit un discours à Charles I I. quand il fut rétabli sur le Trône ; le Panegyrique de Cromvvel fut trouvé plus beau que celui du Roi : & comme on lui en demanda la raison ; *on réussit toujours mieux* , répondit-il , *dans les fictions que dans la verité.* Ce sont pourtant ces fictions qui rendent plusieurs beaux esprits méprisables.

Un moment après nous vîmes passer Madame de..... avec ses deux nièces ; elles alloient joindre la Cour qui se promenoit autour du Canal. Les voyez-vous bien , toutes deux , me demanda Arlequin ; tres-bien , lui répondis-je : à qui donneriez-vous plus d'esprit , reprit-il ? l'aurois de la

peine à me déterminer, luy dis-je ; elles me paroissent toutes deux bien éveillées, & je croy qu'on ne s'endort gueres en leur compagnie : leur tante, reprit-il , les garde à vûë , & les instruit de parole & d'exemple; mais ses instructions sont tres - souvent inutiles : ces jours passez cette blonde qui semble avoir l'air un peu plus modéré que l'autre , après avoir écouté les belles & longues exhortations de sa tante, dit à sa cousine en particulier, que quand elle lui parloit, elle faisoit des Vers pour répondre à sa Morale.

La vieilleffe à beau nous prêcher ,
On n'en croit point à sa science ;
Rien du tout ne peut nous toucher ,
Que nôtre propre experience.

Cette blonde n'a-t-elle pas eu quelque intrigue, luy demanday-je , il me semble avoir oui dire que Monsieur de.... il e st vray, inter-

rompit-il , mais la tante a tout rompu. L'amant étoit d'autant plus dangereux qu'il a naturellement un secret impenétrable : ce fut lui qui fit taire Monsieur..... quand il voulut raconter la plaisanterie de ce bon vieux amant qui alla voir Madame de..... Je ne sçay rien de cela, luy dis-je, la Dame , dit-il , prit la chose en femme sensée, & avec une plaisanterie ; elle se défist de l'importunité du barbon. Je vous prie, lui dis-je, racontez-moi l'histoire ; la voici en deux mors , me dit-il. Cet amant ébloüi de Madame de..... lui ayant parlé mille fois de sa passion, dont elle se moquoit fut chez elle un après dîné pour lui bien étaler toute l'étenduë de son mal ; c'étoit au cœur de l'Eté ; il faisoit une chaleur extrême , & il la trouva endormie sur un canapé , belle comme le Soleil ; pour le coup , l'ame du bon homme se ramassa toute en-

tiere dans la glande pineale , pour la regarder. Peu de temps après, remarquant qu'elle entre-ouvroit les yeux , il prit ce moment pour se faire voir à elle dans l'état de pure nature. Elle se mettant à éclater de rire , prit sa mule & fit un éteignoir à la *chandelle venerable* , pour me servir des termes de la chanson. Est-ce , lui demanday-je , qu'on fit une chanson de cette aventure ? tres-plaisante , me répondit-il , & je vais vous la dire. Après avoir raconté l'histoire en cinq ou six couplets que j'ay oubliez , voici par où l'on finit.

Cette Histoire est trop ridicule ,
Pour ne pas la faire sçavoir ;
Il offroit à Dame incredule ,
Sa chandelle & la faisoit voir
Sans s'émouvoir ,
Sans s'émouvoir.
La follette tira sa mule ,
Et la fit servir d'éteignoir.

Au lieu de vanger cette injure ,

Les amours à malice enclins ,
Rioient entre-eux de l'avanture
Du Doyen des Amans blondins ,
Ces Dieuz badins ,
Ces Dieux badins ,
Se disoient , vois-tu la coëffure
Qu'on a mise au Dieu des Jardins.

Rien n'est si joli que ces Vers,
lui dis-je ; mais ce que j'estime le
plus dans cette avanture , c'est la
maniere de Madame de..... une
autre femme auroit fait la dia-
blesse ; & auroit bien exalté sa
vertu aux dépens d'un homme
dont elle ne se feroit pas souciée.
Les plus retenuës , reprit Arle-
quin , ne font point de bruit ;
elles ne se donnent pas la peine
de relever la sottise d'un homme ,
elles se contentent de la negli-
ger. Mais l'Amant étoit excusa-
ble , ajoûta-t-il ; il y a des femmes
si belles , & si touchantes , qu'elles
semblent être nées pour faire en-
rager tous les hommes , de quel-
que âge qu'il soient. Madame

de.... est de celles-là : je ne sçay si elle veut qu'on l'aime ; mais bien des gens m'ont dit qu'il n'étoit pas possible de la voir sans cela. Il y a quelques années qu'elle eut envie de se retirer du monde , dont elle paroissoit fort dégoûtée ; & il me souvient qu'alors un homme de qualité qui l'aimoit fit les Vers que je vais vous dire.

Comme un enfant malheureux ,
Que sa mere abandonne ,
L'amour les larmes aux yeux ,
S'en va criant en tous lieux ,
Oenone , Oenone.

Elle est en effet , la mere de l'amour , lui dis-je , & elle le fait naître dans le cœur de tout le monde. Pourquoi faut-il que cela soit vray ? Il semble , me dit Arlequin , que vous parlez par quelque fâcheuse experience qui trouble vôtre cœur. Je voudrois bien vous voir amoureux , & voir comment vous vous y prendriez : Je

m'y prendrois bien , lui dis-je ; l'amour donne tout l'esprit qu'il faut pour réüssir. Quoi , reprit-il , vous seriez fou , rêveur , entêté , mélancolique , je serois tout cela , lui dis-je , ne savez-vous pas ce que dit un de nos amis Italien , qu'un amant se met sous tant de figures différentes , que lui seul peut faire tous les personnages d'une Comedie : Mais quoi qu'il en soit de moi , ce n'est pas pour mon interest que je parle , c'est pour celui d'un ami Philosophe dont elle trouble le repos. Un Philosophe , s'écria Arlequin : ouï un Philosophe , repris-je , qui malgré cela est tres - galant homme , & vous l'allez juger par un petit trait que je vous vais raconter. Ce Philosophe donc aime Madame de..... il lui écrivit ces jours passez par une jeune confidente fort agreable , qui a aussi ses petites affaires. Il la pria d'aller

rendre le billet à main propre , & d'en retirer la réponse, qu'il attendoit aux Tuilleries. Comme la Confidente fut long-temps à revenir , il se persuada qu'elle s'éroit amusée en chemin avec son Amant , & cette pensée lui donna occasion d'écrire dans ses tablettes les vers suivans.

Elle est auprès de son Amant ,
Pourquoi blâmer sa negligence ,
L'amour nous traite également ,
L'amour fait mon impatience ,
L'amour fait son retardement.

Il est à souhaitter , me dit Arlequin , que vôtre ami ne soit jamais heureux dans ses amours, ses vers sont si jolis , qu'il seroit dommage qu'il n'eût aucune plainte à faire de sa Maîtresse. Cependant , luy dis-je , il n'est pas trop patient, il veut bien souffrir , mais aussi il veut être récompensé dans le temps ; autrement sa Philosophie s'irrite. Il est donc

autant à craindre, reprit Arlequin, que s'il étoit Poëte. Il est à craindre, repliquay-je, comme Philosophe, & comme Poëte, car il est l'un & l'autre, & vous l'allez voir. Il a aimé autrefois une femme d'âge raisonnable, mais belle encore à quarante-cinq ans, elle fut d'abord orgueilleuse de sa conquête, & n'oublia rien pour la conserver. Dans la suite elle en perdit le goût, & fit tout son possible pour toucher le cœur d'un nouvel Amant; mon Philosophe sçachant son infidélité, & que cet Amant se moquoit d'elle, lui écrivit un billet sanglant, & mit dans le paquet les vers que vous allez lire.

* Lice, mes vœux sont exaucez,
 Vos jeunes ans se sont passez,
 Cependant vous faites la belle,
 Par mille petits jeux sottement affectez,
 Dont vos Amans sont rebutez,
 Vous en poursuivez un qui soit toujours fidele.
 On n'en voit plus à vos genoux,
 L'amour s'endort auprès de vous,

* C'est l'imitation d'une Ode d'Horace.

C'est auprès de Philis que son ardeur s'éveille,
Dont le rein & la bouche vermeille ,
La voix & les tendres accens ,
Ravissent le cœur & les sens.
Cependant vôtre esprit étudiant la mode,
Fâcheuse à tout le monde , à vous-même incommode ,
Vous ornez vos habits par des soins assidus ,
Lice , vos soins sont superflus ,
La pourpre, le brocard , l'éclat des pierreries,
Le velours & les broderies
Sont pour vous de vains ornemens ,
Vous n'êtes plus dans le bel âge.

Et la mode ne peut ramener vos beaux ans.
Il est vray qu'autrefois vous m'avez paru belle,
L'amour prenoit plaisir à vous être fidele ,
Chaque jour à vos yeux il offroit mille Amans,
Par tout vous répandiez un deluge de flamme,
Je serais au fond de mon ame ,
La violente ardeur de ces embrasemens ,
Mais ces tendres regards armez de tant de charmes ,
Qui donnoient si souvent de cruelles allarmes,
Par qui les cœurs étoient vaincus,
Cet air , ce port qu'on ne voit plus ,
Helas, que font-ils devenus !
Ghloë les Dieux cruels soumis aux destinées,
Ont veu couper le fil de vos belles années,
Et Lice par leur soin voit encore le jour ,
Sa vieillesse sera pareille ,
Au vieil âge de Corneille ,
Et les jeunes gens amoureux ,
Sans qu'elle puisse s'en défendre ,
Verront avec mépris le reste de ses feux ,
Comme un flambeau réduit en cendre.

Arlequin me demanda' qui étoit cette Chloë , c'est Mademoiselle de S..... F..... luy répondis-je , qui est morte , & qui sans être belle , étoit la plus jolie & la plus aimable fille du monde. Ne m'en avez vous pas parlé autrefois , reprit-il, cela peut-être , lui dis-je , & vôt're ami Philosophe , repartit Arlequin , l'a aimée bien fortement , ç'a été sa belle passion, repliquay-je , son amour pour elle a été d'autant plus violent , qu'il luy étoit défendu , comme elle étoit fille de Qualité , & que mon ami n'avoit rien de fort élevé dans sa naissance , les parens veilloient toujours pour détruire leur inclination ; cependant ils se voyoient souvent & s'écrivoient presque tous les jours , & il me souvient qu'il mit une fois un billet dans un Orange de Portugal , qui luy fut donné en présence de sa mere , qui ne soup-

çonna pas un moment la galanterie. Dites-moy franchement , reprit Arlequin , si elle avoit l'esprit aussi vif & aussi agréable qu'on dit , je ne l'ay jamais aimée , luy dis-je , & ainsi mon témoignage ne doit pas être suspect. De ma vie je n'ay veu une personne plus aimable ; elle écrivoit agréablement en vers & en prose , & quelques jours avant sa mort elle fit son Portrait elle - même sur un air qui couroit alors. Je me souvien des paroles , & je vais vous les dire.

J'ay les yeux vifs, le tein charmant.
Et la bouche vermeille ,
Je sçais éveiller un Amant,
Quand je vois qu'il sommeille,
J'ay l'embonpoint & l'air mignon,
Je suis bien faite & blonde,
Et quand je parle , j'ay le ton
Le plus joli du monde.

Par mon Theorbe & par ma voix ,
Je chasse la tristesse ,
Je suis adroite de mes doigts ,
J'ay beaucoup de jeunesse ,

On me trouve sur helicon ,
 Où je vole sans peine ,
 Et dans l'Empire d'Apollon
 On parle de ma veine.

J'ay du bien , de la qualité ,
 J'ayme l'humeur gaillarde ,
 Je donne dans la vanité.
 Quand je n'y prens pas garde ,
 J'ay le cœur neuf , mais ma raison ,
 Qui n'est point trop farouche ,
 En éloignera le poison ,
 De peur qu'il ne la touche.

Arlequin me fit recommencer
 deux ou trois fois les mêmes vers,
 après quoy il me demanda si el-
 le n'étoit pas morte par un ha-
 zard extraordinaire ; Il n'y a rien
 de plus surprenant, lui répondis-
 je , elle étoit aux champs avec sa
 tante & sa cousine à se divertir ,
 c'étoit au temps des Roses , sa
 tante lui en fit porter sept ou
 huit Corbeilles pour éfêüiller ,
 ces Roses lui émurent si fort le
 cerveau , que dès le soir même
 elle sentit la fièvre , & le surlen-
 demain la petite verole la prit,

dont elle mourut peu de jours après. Jusqu'à cette heure , reprit-il , je n'avois pas crû que la mort se fust jamais avisée de se cacher dans des feüilles de Roses.

Dans ce temps-là nous vîmes entrer dans le Parc Ferdinand avec son ami Ricqui , tous deux Peintres. Vous connoissez Ferdinand , me dit Arlequin , & sa Maîtresse aussi , lui dis-je , c'est une bonne grosse fille assez bien étoffée , & tirant à peu près sur la Taille de Dulcinée de Toboso ; elle ne laisse pas , reprit-il , d'être jolie & bien éveillée : elle est blanche , repliquay-je , mais avec tout cela. . . . , he bien , dit-il , avec tout cela. . . . , Je veux dire , repris-je , que chacun a son goût. Je vous entends , me dit Arlequin. Parlons un peu de Ricqui , le connoissez - vous. Tres-bien , lui répondis-je ; Sçavez-vous , reprit-il , la plaisanterie qu'il répondit il y

a cinq ou six mois à Rome à un Gentilhomme qu'il peignoit, qui se faisoit de la Maison Borromée. Ce Gentilhomme avoit le nez grand, mais pas excessivement, cependant Ricqui le lui allongeoit toujours dans son Portrait, *Signor Ricqui*, lui dit le Gentil-homme, *quel naso è troppo grande*. Ricqui pour se mocquer de sa vanité de prétendre sortir de la Maison Borromée, *Quanto piu naso*, lui répondit-il, *tanto piu Borromeo*. La réponse valoit mieux que le Portrait car il ne passe pas pour un Peintre excellent.

Nôtre conversation fut interrompue par deux Abbez & deux Gentilshommes du Duc de Pastrano, que ces Abbez avoient connus à Madrit; à peine virent-ils Arlequin, qu'ils le voulurent faire connoître à ces Gentils-hommes, ils causerent long-temps & lui donnerent toutes les loüanges

que meritoit sa reputation. Je ne disois mot , après qu'ils nous eurent quittez , connoissez-vous ces deux Espagnols, me demanda Arlequin ? ouï, lui répondis-je, je les ay veu trois ou quatre fois chez Madame de B avec le Duc de Pastrano , & Monsieur de los Balbazes ; & les deux Abbez, reprit-il , les connoissez - vous aussi ? on ne peut pas mieux , repliquay-je , ils ont l'esprit autant rempli d'idées de grandeur que les Espagnols veritables. Je ne vous entends pas bien , reprit-il, je veux dire , lui dis-je , que jamais Espagnol n'a été plus entêté de Noblesse. Il me souvient que l'un d'eux venant de la Prédication de Monsieur se tua de dire , parlant du Prédicateur , que jamais Gentilhomme n'avoit mieux prêché. Cependant, repris-je , les Espagnols sont là - dessus beaucoup plus fous que les Fran-

çois. Nous avons fait des conversations entières de leurs imaginations extravagantes; mais il me souvient d'un trait qui passe peut-être tout ce que nous en avons dit. Vous avez ouï parler du fameux Don Antonio de Guevarra, Maître de Musique du Roi d'Espagne, après qu'il fut mort, celui qui fit son Oraison Funebre, dit que le Pere Eternel vint au devant de lui, & qu'entendant chanter les Anges, il les fit taire, disant qu'ils laissent chanter Don Antonio, qui chantoit mieux qu'eux: *Pués avia sido el musico major d'el Rey nuestro Señor.* Au sentiment du Panegyriste, Don Antonio chantoit mieux que les Anges, & le Roy d'Espagne étoit le Seigneur du Pere Eternel. Je vous défie d'avoir une imagination plus extravagante.

Après avoir fait encore quelques tours dans le Parc, nous al-

lâmes joindre un de nos amis qui nous ramena à Paris dans son Carrosse. C'estoit un Gentilhomme de Monsieur le Prince, homme d'esprit, & d'une conversation tres-agréable, après nous avoir raconté plusieurs historiettes du monde, il nous convia à Chantilly pour un certain jour, auquel son Altesse regaloit un Prince Etranger. Comme je n'avois jamais veu joüer les eaux de Chantilly, je lui promis, & j'obligeay Arlequin d'y venir aussi, ce qu'il m'accorda d'autant plus facilement, que la Troupe Italienne devoit être huit jours sans joüer. pour se préparer à une Piece nouvelle.

Le jour marqué nous fûmes tous deux à Chantilly, où nôtre ami nous receut bien, après quoy nous le priâmes de ne plus penser à nous, & de nous laisser en liberté. Le lendemain nous vî-

mes jouïr les eaux , & la fête étant achevée , nous demeurâmes encore deux ou trois jours pour nous promener à loisir dans le Parc , & pour jouïr du beau temps que la saison nous offroit. Je luy demanday s'il sçavoit que cette Maison avoit été autrefois au Connestable de Montmorency, & que le Roy Louis XIII. l'avoit donnée à Monsieur le Prince. Je le sçay , me dit-il , ensuite venant à parler du Duc de Montmorency , qui eut la tête tranchée , je lui dis les circonstances de sa mort, après quoi vous ne sçavez peut-être pas , ajoutay-je , les vers que l'on fit pour lui. Je m'en souviens encore : Les voici.

Mars est mort , il n'est plus que poudre ,
 Et ce grand Phoenix des guerriers ,
 Sous une forest de lauriers ,
 N'a pu se garentir du foudre.
 Sa tête vient d'être coupée ,
 Au regret de tout l'Univers ,
 Il ne vit plus que dans mes vers.

Et dans ce qu'a fait son espée ,
Tuy qui lis & ne sçais pas ,
De quelle façon le trépas
Attaqua cette ame guerriere ;
Ces deux vers t'en feront sçavant ,
La Parque le prit par derriere
Ne l'osant prendre par devant.

La Statuë equestre que nous venons de voir , me demanda Arlequin , n'est-elle pas celle d'Anne Connestable de Montmorency , ayeul du Duc de Montmorency , dont vous venez de me parler. Je crois que oui , luy répondis-je , n'est-ce pas ce Connestable , reprit-il , qui fut défait en la bataille de saint Denis par le Prince de Condé Chef des Huguenots. Je leus ces jours passez que la Reine Catherine de Medicis n'eut aucune douleur de sa mort , qu'au contraire elle dit à ses confidens que dans ce jour elle avoit beaucoup d'obligation à Dieu , de ce que le Connestable avoit vangé le Roy de ses Ennemis , & que

les Huguenots l'avoient défait du Connestable. Il receut six blessures dangereuses, & se trouvant tout couvert de sang, comme un Prêtre le voulut disposer à la mort, le regardant d'un air dédaigneux : *Peux-tu croire*, luy dit-il, *qu'un homme qui a sceu vivre quatre-vingt ans avec honneur, ne sçache pas mourir un quart-d'heure.* Je suis ravi, luy dis-je, que vous lisiez nôtre Histoire, vous y trouverez des actions aussi belles que dans l'Histoire Romaine, & puisque nous sommes là-dessus, sçavez-vous les traits qu'on raconte de Monsieur de Montmorency. J'en ay lû autrefois, répondit-il, mais je ne m'en souviens plus; je vais vous en dire quelques uns, repris-je, non pas de ceux qui regardent son courage, sa vie en est toute pleine, & personne n'ignore ses victoires, qui ont été honorées, non seule-

ment par des reconnoissances publiques de Louis XIII. mais encore par des Brefs d'un Pape.

Mais en voici d'autres qui marquent sa liberalité. Un jour étant allé voir un jeune Prince, il lui donna cent pistoles pour se divertir, & peu de temps après il lui demanda s'il en avoit quelque chose de reste ; comme il sceut qu'il n'avoit presque rien dépensé, il le pria d'aller querir ce qu'il avoit, & quand il l'eut, Monsieur. lui dit-il, en répandant les pistoles, à tous ceux qui étoient presens, Voilà de quelle maniere un Prince, comme vous, doit user de l'argent, & en même temps il lui en donna cent autres pour imiter sa magnificence.

Vous sçavez, continuay-je, la dépense prodigieuse qu'il faisoit dans son Gouvernement de Languedoc, comme un jour dans ses comptes on lui en fit voir un ar-

ticle qui étoit excessif, après s'avoir écouté tranquillement tout ce qu'on luy dit là-dessus, il prit une plume, & écrivit au bas de l'article, *Que ne suis-je Roy pour en faire davantage.*

N'est-ce pas de luy, me demanda Arlequin, qu'on raconte une liberalité qu'il fit à un Gentilhomme en jouant à Montpellier, il me semble avoir ouï dire qu'il y avoit trois mille pistoles sur le jeu, que ce Gentilhomme étoit derriere sa chaise qui le voyoit jouer, & qu'il dit tout bas à une autre personne, qu'il ne faudroit que cela pour faire sa fortune, qu'un moment après Monsieur de Montmorency ayant gagné le coup & se tournant vers lui, le pria de recevoir cette somme, lui disant qu'il voudroit que sa fortune fust plus grande.

Oùï, repris-je, cette action est de lui. Il ne se passoit gueres de

jours qui ne fust marqué par quelque trait de magnificence , aussi il étoit aimé , presque jusqu'à l'adoration , & on parle encore de lui avec une estime & une endresse extraordinaire.

Un jour , continuay-je , voyageant dans le Languedoc , suivi de quelques-uns de ses Genrils-hommes , il apperçut de loin quatre Laboureurs assis sur l'herbe , qui dînoient à l'ombre d'un buisson , la curiosité le prit de les approcher. Après quelques questions il leur demanda s'ils se trouvoient heureux dans leur état ; il y en eut trois qui lui dirent qu'ils ne souhaittoient rien davantage ; le quatrième répondit qu'il seroit parfaitement content s'il avoit dequoy racheter un heritage qu'il avoit vendu mille écus. Monsieur de Montmorency lui fit donner cette somme , afin qu'il pût dire qu'il avoit rendu un homme heu-

reux une fois en sa vie.

Mais , ajoûtay-je, voici un trait qui fait plaisir à entendre , je vous ay dit qu'il étoit fort aimé. Un jour à Montpellier pour éviter une troupe de soldats qui l'attendoient tous les matins au sortir de chez lui pour l'accompagner avec leurs acclamations ordinaires , il leur jetta des poignées d'argent pour les amuser , mais ces soldats le suivirent toujours sans que pas un s'arrêtât un moment pour en amasser.

Le lendemain nous fîmes éveil-
lez à la pointe du jour par une
infinité d'oiseaux qui faisoient
leur ramage sur un arbre tout
contre les fenestres de nôtre
chambre. Jamais l'Aurore ne pa-
rut plus belle , & jamais le Soleil
ne se leva plus brillant & plus
pur. Comme le jour suivant nous
devions revenir à Paris , & que
nous avions souhaité d'avoir un

beau matin pour prendre le frais, nous fûmes encore dans le Parc, où nous fîmes une promenade délicieuse. Je vous prie, dis-je à Arlequin, de me dire pourquoy vous fustes si longtemps à lire hier au soir. Vous me prévenez, me répondit-il, dans une lecture que je vous allois faire, elle vous paroîtra d'autant plus agréable qu'elle vient très à propos. C'est la copie d'un Voyage d'un de mes amis, ce Voyage contient plusieurs choses; voici un endroit qui regarde l'Aurore. Après que cet ami a parlé des lieux où il a passé, & des aventures qui lui sont arrivées, il continuë sa Relation de la maniere suivante.

„ La nuit étoit parfaitement belle, & nous en voulûmes profiter, nous partîmes deux heures avant le jour, par un beau clair de Lune, & nous n'avions autre-

incommodité à craindre que la
rosée , ou pour parler plus ma-
gnifiquement que *les pleurs de*
l'Aurore, Je le trouvay au bout
de la Forest d'Orleans belle à
son ordinaire ; & avec le ver-
meil que vous aimez sur le vi-
sage des femmes. Elle pleuroit
sur des violettes & comme il y
avoit long-temps que je ne l'a-
vois veüe , je fus ravi de re-
nouveler avec elle mon ancien-
ne connoissance. Vous jugez
bien que la conversation d'une
affligée n'est pas trop gaye ; aus-
si ne veux-je pas vous l'écrire ,
mais je ne sçaurois m'empêcher
de vous apprendre la cause
de ses pleurs. Depuis quelque
temps , me dit-elle , tu te mêles
de faire des vers , les Poëtes
parlent souvent de mes larmes
qu'ils attribuent à des motifs
bien éloignez. Tu ne manque-
rois pas de tomber dans la mê-

„ me erreur , & je veux t'en em-
 „ pêcher. Sçaches donc , ajouta-
 „ t'elle , que la froideur de mon
 „ vieux mari me tient toujourn
 „ dans la douleur où tu me vois.

Je suis jeune , fraîche & vermeille ,
 Et le matin quand je l'éveille ,
 Au lieu de faire quelque effort
 Pour moy son cœur est tout de glace ,
 Et quelque chose que je fasse ;
 Sans me répondre il se rendort.
 Pour une femme , hélas ! quel destin plus con-
 traire ?

Mais ce qui plus me desespere ,
 Mon malheur ne sçauroit finir ,
 Par arrest de la destinée ,
 Tithon ne peut jamais mourir ,
 A ce supplice condamnée ,
 Qui me déchire tous les jours ,
 Languissante & desespérée ,
 Je soupire & je pleure toujourn
 Dans ce lieu secret & sauvage ,
 Je viens soulager mes douleurs ,
 Et sur ces différentes fleurs
 Qu'on voit briller dans ce bocage ,
 Je répands un torrent de pleurs.
 Tout à coup l'Orient s'ouvrit ,
 Et le grand Dieu de la Lumiere
 Venant pour fournir sa carrière
 Devant luy tout le Ciel passit ,
 Au moment cette desolée ,
 Ne pouvant être consolée ,
 Disparut , & s'évanoût.

Ce fut près de la Ferté que finit cette apparition, &c. C'est un point différent, me dit Arlequin, je ne vous le lis pas, car il nous meneroit trop loin. De sorte, lui dis-je, qu'un vieux mari est un grand defastre pour une jeune femme. J'ay bien cru, reprit-il, que vous ne laisseriez pas tomber cet article ; Si vôtre ami, lui dis-je, qui la trouva au bout de la Forest d'Orleans, eust été Cephale, peut-être qu'elle ne se feroit pas amusée à pleurer, ou au moins il eust eu soin d'appaiser ses larmes. Point du tout, me dit-il : Est-ce, repris-je, que l'Aurore ne vaut pas bien la peine qu'on la console. Vous n'y êtes point encore, reprit-il, Cephale ne l'auroit point consolée, car il ne l'aimoit pas, Cephale n'aimoit que Procris sa femme, & il n'auroit pas voulu lui faire une infidelité. Ma foy, luy dis-je, voilà un mari de

bon exemple , il seroit à souhaiter qu'il vinst instruire ses confreres d'aujourd'h'uy ; qui n'ont pas la conscience si delicate, Je n'en connois pas un qui , outre sa femme, n'aime fidelement en cinq ou six endroits , & je ne crois pas que les femmes manquent au droit de représailles. Madame de me disoit ces jours passez que cette methode étoit charmante , on ne se contrainst point, disoit-elle , on contente bien des gens & on n'y pert rien soy-même. Je sçay bien , reprit Arlequin, que Madame de n'est pas fort scrupuleuse ; sçavez - vous la chanson qu'à fait son premier Amant , ils s'armoient tous deux assez pour étonner le public , qui jusqu'alors n'avoit cru ny l'un ny l'autre capable de tendresse, Elle est devenuë infidelle pour un nouveau venu , qui tout au plus ne luy donne que la Comedie. Son

premier Amant n'a pas couru après pour la retenir , & il s'est contenté de faire ce couplet de chanson.

Croyez- vous qu'amour m'attrape ,
De m'avoir osté Catin .
Qu'ay-je affaire de la grappe
Quand j'ay succé le raisin.

Cette chanson , repris-je , n'a pas raison de décrier une Maîtresse pour une infidélité. Il n'y a ny mortelle ny Deesse qui n'en fasse autant : & c'est principalement aujourd'huy leur occupation ordinaire , témoin l'Aurore dont nous parlions tout à l'heure ; qui ne se contenta pas de suborner le pauvre Cephale , mais qui l'enleva pour arracher de lui ce qu'il ne voulut jamais lui donner. Cependant, reprit Artequin, son mari Tithon ne croyoit pas que Cephale fust si froid pour elle , & il me souvient d'avoir lû quelque part des vers où il lui parle de

cette maniere.

Va , ne t'en défends point , l'Aurore est jeune
& belle ,
Quelque pitié pour moy t'oblige à me cacher
Les faveurs que tu reçois d'elle ;
Mais en vain tu crois m'abuser.
Je ne le vois que trop , mon âge , & ma foiblesse
Ne peuvent plus inspirer de tendresse ,
Mes beaux jours sont passez , Cephale il faut
finir ;
Jouïs en paix de ma disgrâce ,
Heureux Amant je te laisse une place ,
Que je ne puis encore m'empêcher de cherir.
Mais songe en la prenant au malheur qui m'ac-
cable ,
Songe bien qu'autrefois aimable ,
Indigne du bonheur où l'on te voit courir ,
Tu me vois triste & misérable ,
Demander par pitié la grâce de mourir.

Quand Arlequin eut achevé, il fut un peu de temps sans rien dire ; à quoy pensez-vous, lui demanday - je. le pense , me répondit-il , à des vers tres-jolis , dont je viens tout à l'heure de me souvenir. La Piece est intitulée le Songe d'Iris , vous croyez bien qu'elle songeoit à quelque chose d'agréable , puisqu'elle gronde :

L'Aurore d'être venuë si-tôt l'interrompre. Voyons ce songe, lui dis-je, le voici, reprit-il.

SONGE D'IRIS.

Que tu reviens diligemment,
Ne cesseras-tu point impatiente Aurore,
De courir après un Amant,
Non ; je te parle vainement,
Demain tu reviendras encore.
Lasse de ton vieillard, tu cherches tous les jours
Ce chasseur, qui fait moins de compte,
De la folle ardeur qui te dompte,
Que de la dépouille d'un Ours.

Tu n'es pas la seule Deesse,
Que l'amour a forcée à recevoir sa Loy,
Diane & Venus comme toy
Pour de simples mortels ont eu de la tendresse,
Mais enfin si leurs cœurs se sont laissé charmer ;
Leurs Amans ont brûlé pour elles,
Toi seule entre les immortelles,
N'as jamais pû te faire aimer.

Pour sauver l'honneur de tes charmes,
Les Muses, ces sçavantes sœurs,
Nous ont imposé sur les larmes,
Qu'au sortir de ton lit, tu répans sur les
fleurs,
Mais leur bonté pour toy ne m'a point abusée,
Ce n'est point ton fils mort qui fait couler tes
pleurs,
Un trait plus cuisant t'a blessée,

La mépris que Cephale a fait de tes faveurs ,
Est la source de tes douleurs.

Elle fait plus encor , cette troupe qui t'aime ,
Elle dit que l'éclat vermeil ,
Dont on voit l'Orient se peindre à ton réveil ,
Vient des Roses que ta main sème ,
Dans la carrière du Soleil.
Mais plutôt si le Ciel préd la couleur des Roses,
Lorsque tu viens ouvrir la barrière du jour.
C'est que le Ciel qui voit la honte où tu t'exposes ,
Rougit pour toy de ton amour.

Dans quelqu'autre mortel plus galant que Cephale ,
Que n'as-tu trouvé des appas ;
Il eut moins réfléchi sur la foy conjugale ,
(Ordinairement ici bas ,
La plus belle épouse n'est pas
Une dangereuse rivale.)
Contente entre ses bras de ton heureux destin,
Tu n'aurois pas des mets où le Soleil se plonge,
Fait sortir ton Char si matin ,
Et j'aurois achevé mon songe.
Tu l'as interrompu par ton cruel retour
Dans l'endroit le plus agréable ;
Je croyois être hélas ! dans un charmant séjour,
Ou sur un vert gazon de cent larcins coupable ,
Je voyois à mes pieds l'Amant le plus aimable,
Le plus plein de respect , & le plus plein d'amour.
Le sommeil me rendoit ce me semble moins fier ,
Et quand ton éclat a frappé ma paupière ,

Il juroit de m'aimer jusqu'à son dernier jour.

Pour la perte d'une chimere ,
Ne me reproche point que je fais trop de bruit ,
Je sçay que la raison conduit ,
A ne regretter point , on ne regretter guere ,
Un faux bien qui passe avec la nuit.

Mais reflexion importune ,
Où trouve-t'on des biens certains ,
Que rien n'arrache de nos mains ?
Et ceux de la nature , & ceux de la fortune ,
Que sont-ils , que des songes vains ?

Tout le temps qu'un beau songe dure ,
Si nous sommes aussi contents
Des biens que nous devons à sa douce impostu-
re ,

Que s'ils étoient vrais & constans.
Peut-on les perdre sans murmure ?
Helas ! n'est-ce donc point une heureuse avan-
ture ,

Pour qui laisse au devoir conduire tous ses pas
De pouvoir , sans blesser la vertu la plus pure ,
Ecouter sur un lit de fleurs & de verdure ,
Un Amant qui ne déplaît pas

A ces mots son dépit cessant d'être le maître,
La jeune Iris se teut , poussa de longs soupirs,
Rougit & se livra peut-être ,
A de dangereux souvenirs.

Songe pour Songe , lui dis-je,
en voici un qui est assez agréa-
ble , il s'explique un peu plus vi-

vement que le vôtre , vous l'allez voir.

S O N G E.

Je révois l'autre jour qu'un Amant en secret
 Me pressoit d'accorder à sa persévérance ,
 Ce que mon cœur malgré sa résistance ,
 Ne luy refusoit qu'à regret.
 Quel Amant juste Ciel , c'étoit le beau Lisandre ,
 Luy , de qui mon devoir me fait craindre l'ardeur ,
 Et le seul Amant dont mon cœur
 En secret ne peut se défendre.
 Nous étions seuls , son feu ne m'étoit pas suspect ,
 Il s'expliquoit sans se contraindre ,
 Après il perdoit le respect ,
 Je m'en appercevois , mais c'étoit sans me plaindre ,
 Et j'étois touchois le doux moment
 Qui faisoit heureux mon Amant ;
 Quand le triste retour d'une vertu severe ,
 Qui reprima tous mes desirs ,
 Me fit envisager Lisandre , temeraire ,
 Et vint troubler tous mes plaisirs.
 Si-tôt que la cruelle Aurore ,
 Me rendit l'usage des sens ,
 Qu'elle me déroba cet Amant que j'adore ,
 Ha ! dis-je , mes plaisirs se trouvent innocens.
 O barbare vertu , fatale à ma tendresse ,
 Que ne me laissois-tu jouir de ce faux bien ,
 Je me trouvois heureuse , il ne m'en coûtoit rien .

Qu'elle

Quelle fausse délicatesse

T'oblige à me tirer de ma flatteuse erreur ;

Et quel mal te faisoit une douce vapeur ?

Va , de quelque plaisir que ton regne nous flatte ,

Je vois qu'en te servant ; on ne sert qu'une ingratitude :

Tu me promets en vain mille félicités ,

Mais peux-tu me payer les biens que j'ay quittés ?

Viens , Lisandre , viens voir jusqu'où va ma tendresse ,

Attends tous des transports de ta chère Maîtresse.

Mais quoy , mon cœur plein de soupirs ,

Je contenteray ses desirs ,

Sans par quelques sermens que Lisandre s'engage ,

Il est homme , il suffit pour devenir volage.

Que deviendrait hélas ! un cœur comme le mien ,

Si Lisandre , cruel , me reprenoit le sien.

Non , je ne sçay que trop aux dépens de mille autres ,

Infidèles Amans , quels sermens sont les vôtres ?

En vain par cent faveurs on croit vous arrêter ,

C'est sur le plus heureux qu'on doit le moins compter ,

Enfin , soit vertu , soit étude ,

Soit même une simple habitude ?

Je ne puis me résoudre à couronner ses feux ?

Et malgré les chagrins , où cette erreur me plonge ,

Si Lisandre avec moy quelque jour est heureux ,

Ce ne sera jamais qu'en songe.

A peine eus-je finy ces Vers ,

K

que nous apperçûmes auprès de la maison de Sylvie ; Madame de vieille & laide. Ha que nous ferons malheureux aujourd'huy , luy dis-je ; voila une apparition diabolique. Arlequin me regardant , vous haïssez terriblement cette femme , me dit-il : je ne la hais pas , repris-je , mais je la méprise ; c'est la fourbe la plus complete que vous puissiez imaginer ; & le manège qu'elle a fait plusieurs années auprès des... du Cardinal n'a été qu'un tissu de forfanterie ; elle n'a ny foy ny honneur ; son esprit est plein d'artifices ; jamais elle n'a fait un pas qu'en vûë de ses intérêts ; & il y a trente ans qu'elle rampe devant les moindres faquins , de qui elle peut attendre quelque sorte de protection. Hardie , & entreprenante jusqu'à la temerité , se jettant aveuglement au travers des affaires les plus dif-

ficiles , sans avoir la moindre vûë pour en sortir , promettant toujours tout , & ne venant à bout de rien qu'à force de perfidie , & de malignité. Elle reçoit tout le monde avec un visage riant , & avec un air de confiance & de sincérité , mais elle abandonne lâchement ses meilleurs amis , pour peu qu'ils soient touchez de la mauvaise fortune.

Puisque vous êtes en train, me dit Arlequin , il ne vous coûtera pas plus de me dire son histoire entière ; vous me l'avez racontée autrefois , mais je ne m'en souviens plus : Avoüez-moy , ajouta-t-il , que je vous fais grand plaisir , de vous donner occasion d'exercer la bile de vôtre éloquence. Vous sçavez pourtant bien , lui répondis-je , que je cache assez les défauts d'autrui , mais je ne sçaurois avoir du ménagement pour cette femme. Elle fait tant

de mauvais tours ; elle a le cœur si rempli de venin , que je ne croirois pas blesser la charité , de faire connoître sa conduite à toute la terre , afin qu'une infinité de gens qu'elle trompe , sous des prétextes , ou d'amitié ou de religion , pénétraissent bien toute la malignité de ses sentimens. Vous en allez voir un échantillon dans l'histoire que vous me demandez.

Elle se dit Demoiselle , ce que je veux croire , ne prétendant nullement contester sa genealogie . jeune ; elle étoit d'une vivacité extrême , bien faite , & assez bon air , mais fort laide , le visage plat , & tout propre à prendre des mouches contre la muraille. Elle m'a dit plusieurs fois qu'elle avoit le corps beau , & que sa mere lui conseilloit toujours de se mettre sa chemise sur la tête : Jamais fille n'a suivy un conseil plus e-

exactement, & elle avoit trop d'amour propre pour le negliger. Ses Amans, & je crois pour la recompenser de ses services, enrôlerent parmy eux une maniere de Gentilhomme assez sot, mais d'un bien au de-là de ce qu'elle pouvoit attendre; elle n'eut pas de peine à s'en faire aimer; trois ou quatre fouris, & autant de douceurs firent les frais de la conquête. Elle n'avoit garde de le traiter comme elle traitoit ses favoris; qu'elle regaloit dans l'occasion, de choses solides. Celui-là n'avoit que les miettes qui tomboient de leur table. Cependant comme elle vouloit l'engager à l'épouser, elle trouva moyen de l'enyvrer, & de se faire faire une promesse de mariage, qui fit grand bruit au Parlement de Dijon, où le jeune homme fut condamné envers elle à une somme considerable: ç'a été

le premier bien que la fortune lui a donné , & le seul qui lui servir pour se marier à un Gentilhomme Picard , qui l'a tenuë plusieurs années dans sa Province , menant une vie triste, qui la faisoit mourir de chagrin.

Un jour son mary reçût chez lui deux de ses parens , Officiers dans l'Armée de Flandres ; ils la trouverent si laide , que l'un d'eux la voyant paroître dans le Jardin, au bout d'une allée , fit ces Vers.

Amy , fuyons cette maison
Plus affreuse qu'une prison ;
J'y sens une frayeur mortelle ,
Et je viens de m'appercevoir
Que le maître de ce manoir
Y met le diable en sentinelle.

Ne fût-ce pas un de ses amans, reprit Arlequin , qui la tira de la campagne , & qui lui donna le moyen de venir à Paris. Ouy , lui dis-je , ce fût le Comte de..... mais cela eut des suites fâcheu-

ses. Voicy comme la chose se passa.

Un soir à l'entrée de la nuit elle se promenoit à l'entour d'une Prairie, où l'on alloit par la porte de derriere du Jardin : Cette Prairie étoit environnée de grands arbres, & de haïes, qui faisoient une maniere de Parc. Elle vit venir un Cavalier à travers un chāp, qui s'étoit égaré, & qui lui demanda par dessus la haïe le chemin d'un bourg voisin : Elle le reconnut sans en faire semblant, & luy dit que pour s'y remettre il falloit traverser la Prairie où elle étoit : Le Cavalier bien monté force un endroit de la haïe, & il fût dans une surprise extrême, de trouver son ancienne maîtresse, qui se jeta à son col avec une joïe qu'elle ne pouvoit exprimer. Un moment après elle luy fit un triste détail de sa vie, & des manieres de son mary qu'elle ne pouvoit suppor-

ter , ajoutant qu'elle étoit prête à tout pour changer d'état. Le Comte de , luy offrit de l'argent pour se sauver , & un homme de confiance pour la conduire ; ils convinrent du jour , & la chose fut exécutée. Elle se refugia premièrement dans un petit Couvent de campagne , où il n'y avoit que trois Religieuses , d'où elle passa successivement dans deux ou trois autres , après quoy elle alla joindre son amant.

Quoy que son mary loüât le Ciel en luy-même de sa fuite , il ne laissa pas , par honneur , de faire des procédures , dont je sçay qu'il craignoit extrêmement le succès : Elle pour s'en mettre à couvert , passa en Angleterre. Dans ce temps-là son mary mourut : à cette nouvelle elle revint à Paris , où elle affecta une douleur , suivie de cent extravagances ; elle fit tendre de noir la

maison où elle demeuroit , & où elle avoit soinde se consoler avec son amant. Quand on la venoit voir , elle se jettoit à genoux devant une image , se desesperant comme une femme qui vouloit mourir. La Matrone d'Ephese ne fit jamais si bien son personnage , car elle ne donna son mary à pendre que quand il fut mort , & celle-cy auroit donné le sien à pendre quand il vivoit. Cette Comedie dura quelques jours avec la même vivacité , pendant lesquels elle trouva le secret de se marier à un jeune homme d'assez bonne maison, riche, & bien fait ; & toute hideuse qu'elle est , non seulement elle s'en fait aimer , mais encore elle le mene comme elle veut , & luy inspire tous ses sentimens.

Arlequin me demanda si elle n'avoit pas autrefois une nièce , elle l'a bien encore , luy répon-

dis-je , elle est jolie & bien faite ,
& on dit qu'elle a une sorte de ve-
ritable merite. Dhercy , que nous
connoissons, avoit autrefois beau-
coup d'inclination pour elle , &
il me souvient qu'un jour il luy
envoya une espee de Dialogue
en Vers , où se parlant à luy-mê-
me, & s'instruisant de ce qu'il faut
faire pour se faire aimer ; il ins-
truit en quelque façon sa Mai-
tresse , au moins indirectement, de
ce qu'elle devoit contribuer pour
retenir le cœur de son Amant. La
piece est d'un genre nouveau. La
voicy.

En amour que faut-il faire ?

Se taire.

Et de quoy vient-on à bout ?

De tout.

Qui peut fléchir la rigueur ?

La douceur.

Par ce discours je puis croire

De remporter la victoire ,

Car je suis doux & discret ,

Constant , fidele & secret.

De quoy se nourrir le cœur ?

De faveur.

Qui fait changer de dessein ?

Le dedain,

Que faire au lieu de mourir ?

Souffrir.

Souffrons donc, car on peut dire

Sans blesser la verité ,

Qu'après bien de cruauté

L'on obtient ce qu'on desire.

Qui découvre la passion ?

L'occasion.

Et de qui vient l'heureux jour ?

De l'amour.

S'il faut aimer ardemment

Pour trouver ce doux moment ,

La belle qui fait ma peine ,

La sçaura dans peu de jours ,

Et si ma poursuite est vaine ,

Malgré sa fuite , & sa haine ,

Je l'adoreray toujours.

Dhercy est tres-honnête homme , me dit Arlequin , & merite bien d'être aimé. Il a mille bonnes qualitez, repris-je, & sans son entêtement de noblesse , il seroit parfait , mais cet entêtement gâte tout ; il étourdit de sa Genealogie , & quelque chose qu'on lui dise en conversation , il trouve

toûjours le moyen de revenir à ses ayeuls. Aussi ces jours passez parlant de luy avec Broce , *je ne connois pas* , me dit-il , *un plus honnête homme , mais c'est dommage qu'il soit Gentilhomme.*

Je finis icy d'écrire les choses que je me souviens avoir ouy dire autrefois à Arlequin, dans les conversations que j'ay euës avec luy pendant plusieurs années. J'y en pourrois ajoûter beaucoup d'autres , si ma memoire étoit plus fidele. Je diray seulement qu'une nuit relisant ces Dialogues , il vint sur les deux heures dans mon cabinet, où il s'assit doucement à côté de moy. J'eus une peur qui le fit rire , après quoy il me parla de la maniere qu'on va voir dans le Dialogue suivant.



DESCENTE AUX ENFERS.

DIALOGUE CINQUIÈME.

IL me semble , me dit-il , que je t'ay rendu assez de visites pour que tu m'en rendes au moins une dans ma demeure ordinaire : Quoy , luy dis-je , t'aller voir dans les Enfers , le voyage est trop dangereux , & puis je n'ay nulle curiosité pour les pays étrangers. Je vois bien , reprit-il , que l'idée que tu as de ce lieu te fait peur : Dis-moy , je te prie , comment tu te l'imagines. Je me l' imagine , luy dis - je , comme un lieu vaste & sous - terrain , habité par des furies , des parques , & des harpies qui pouffent toujours des cris épouvantables. Tu ne parles , reprit Arlequin , que du quartier des Prati-

ciens : mais ne connois-tu point les champs Elisées ; les habitans sont d'une société fort-agreable , & on ne s'ennuye jamais en leur compagnie ? tu y verras tous les Heros dont tu lis les Histoires depuis tant d'années , & tu auras le plaisir de sçavoir d'eux-mêmes à quoi tu dois t'en tenir sur les choses qui les regardent : Par exemple , lui dis-je , qui y verray je ? Cesar , répondit-il , Pompée , Alexandre , & autres gens de ce caractère ; tu y trouveras Didon , ton ancienne amie , la Matrone d'Ephese , Lucrece , Artemise , Cleopatre. Ouy , Lucreffe , Artemise , repris-je ; l'une me viendra étourdir de sa vertu , & l'autre de ses larmes pour son cher Mausole. Rien moins que cela , reprit Arlequin , elles sont revenuës de leur folie : En un mot , ajouta-t-il , le voyage t'est nécessaire , & tu me sçauras gré de te l'avoir

fait entreprendre. Ne viens-tu pas de ma dire, repris-je, que je verrois Cefar, Alexandre : ouy, me répondit-il. Comment oferay-je paroître devant eux. Je crains fureufement la contrainte & la ceremonie. Va, va, me répondit-il, tu n'auras aucune peine à les approcher. Quoy, repris-je, icy pour parler un moment à un faquin, ou à un échappé de la mandille, je gele trois heures dans fon anti-chambre, & pour..... C'est que icy, interrompit-il, tout roule fur les apparences ; mais, lui demanday-je, qui me conduira dans les champs Elifées : J'y ay pourvû, me répondit-il ; je te donneray à une perfonne de qui je te reponds, & tu feras ravy de fa compagnie. Je pensay un peu de temps, après quoy, à te dire le vray, repris-je, je crains les dangers. Il fait noir dans le Globe de la Terre, le chemin y est

mauvais , & je n'ay pas la vûë
bonne , & d'ailleurs , ma foy , ce
voyage est un peu scabreux ; & si
pendant ta vie on te l'eût propo-
sé , je doute que tu eusses accepté
le party. Cependant , comme
tu es mon amy , je veux bien
m'abandonner à toy , & descendre
dans les champs Elisées , bien en-
tendu que j'en reviendray quand
il me plaira. Arlequin me le jura
par le Stix : Me voila content , re-
pris-je , & après ton jurement ,
fusses-tu Jupiter même , tu serois
obligé à me tenir ta parole.

A l'instant Arlequin m'ayant
mené à mon balcon, qui donne sur
plusieurs Jardins , m'enleva tout à
coup il faisoit un tres-beau clair
de Lune. Je vis voler sur Paris , &
sur les Maisons de campagne qui
sont aux environs , une infinité
de petits amours qui venoient de
faire bien des galanteries. Ils fai-
soient entre-eux un ramage re-

jouissant, Enfin , disoit l'un , la belle s'est renduë , & le mystere est conclu. Je suis bien plus habile que toy , disoit l'autre ; j'ay conduit heureusement jusqu'au bout , le dessein qu'on m'avoit confié : Il y avoit neuf mois que ma pupille étoit malade du mal d'amant , & cette nuit elle s'est heureusement délivrée. J'avois gagné le Medecin , qui faisoit entendre au bon homme que sa femme étoit indisposée ; il luy rendoit visite à tout moment , & il pleuroit quelquefois de douleur au chevet de son lit. L'affaire a été si bien menée , qu'il ne s'est aperçû de rien ; & quand elle faisoit semblant de dormir , c'étoit pour le renvoyer dans son appartement , afin de faire venir son Amant avec qui elle rioit de sa simplicité. Avec toute ta prudence , luy disoit un autre amour , le Comte de.... pensa bien une

nuît rompre tes mesures, quand il vint avec ses mules & son bonnet, & qu'il voulut forcer le Suisse, Il est vray, dit le premier, mais il n'entra point; & de plus, le Comte de.... est un étourdy, & & jusqu'icy pas-un de nous n'a pû prendre des mesures contre ses caprices. Enfin me voilà au bout de mon intrigue; la dernière Scene se passa au Jardin, où l'on ouvrit la petite porte, & le spectacle disparut.

Nous nous arrêtâmes un moment, Arlequin & moi, pour apprendre cette histoire; elle est, me dit il, de..... Si jamais homme a mérité d'être heureux, ç'a été celui-là; il avoit un mérite infiny, & la moindre de ses qualitez étoit sa naissance illustre. Jamais François n'a été plus discret pour sa Maîtresse, plus sincere pour ses amis, plus fidele à son Roy, plus brave dans les oc-

casions, & plus moderé dans ses Conquêtes.

Il cessoit de parler quand nous arrivâmes dans une grande forest près d'un Rocher, où je fus un moment à me reposer, charmé du clair de Lune, & du silence qui regnoit dans cette solitude. J'entendis tout à coup une belle voix d'une femme, & un Theorbe qui l'accompagnoit; Arlequin qui sçavoit la chose, fit l'étonné, pour me faire goûter le plaisir de la surprise; il me dit de m'approcher doucement pour entendre les paroles qu'elle chantoit, qui étoient celles-cy.

Amans connoissez les belles,
Si vous voulez être heureux;
Elles ne font les cruelles,
Que pour allumer vos feux.

Si vôtre fiere Maîtresse
Fait voir un petit couroux,
Profitez de sa foiblesse,
Elle souffre plus que vous.

Quand tout bas elle soupire,
Ne soyez pas interdit,

Ecoûtez ce qu'on veut dire ,
Et non pas ce qu'on vous dit.

Quand elle eut cessé. Cette aventure , me dit Arlequin , est assez extraordinaire. Je m'imagine , luy répondis-je , que cette femme a quelque amant qu'elle veut instruire. Ce n'est pas tout , reprit-il , nous l'avons entenduë , tâchons de la voir : Il me plaça en un endroit commode , & je vis une personne jeune , d'une taille & d'un port admirable, qui en se promenant se baïssoit quelquefois pour amasser des fleurs, dont elle me paroïssoit faire un bouquet , que je crus qu'elle destinoit à son amant. Que pensestu de cette personne , ne dit-il ; sa compagnie te seroit-elle incommode ? Non , luy dis-je : puisque cela est , reprit-il , voilà la Conductrice que je te donne, qui s'amuse en nous attendant. Là-dessus il fit un petit bruit ; elle

nous apperçût ; & étant auprès de moy elle me pria de recevoir le bouquet qu'elle me presentoit. Arlequin nous quitta , & me dit qu'il descendoit le premier aux Enfers , pour des raisons , & qu'il viendrait m'attendre à la porte.

Quand nous fûmes seuls elle me dit tant d'honnêtetez , que d'abord je ne pûs assez remercier le Ciel de ma bonne fortune. Il y a long-temps, me dit-elle, qu'Arlequin m'a parlé de toy , & il m'en a parlé de maniere que j'ay eu quelque curiosité de te voir. Je sçais que tu as du secret , & c'est pour cela que je te veux témoigner dans les conversations que nous aurons ensemble , combien j'ay de confiance en ta discretion. Mais que vois-je ; que veulent dire tes yeux abatus , il me paroît que tu tombes dans la resverie. Je t'avouë , lui dis-je , que la reflexion vient de dimi-

nüer ma joye. Je me vois au milieu de la nuit, dans une forest que je ne connois point, avec une femme belle, à la verité, mais qui peut-être n'est pas mortelle, & dont la beauté n'est qu'une illusion. Que sçay-je s'il ne m'arrivera point quelque chose dans la suite qui gâte les agrémens que j'ay d'abord trouvez dans cette aventure. La Gnome fouriant tu meriterois bien, me dit-elle, que je te laissasse dans ton inquietude ; mais non, je vais t'éclaircir. Tu es dans la forest noire, au haut de ce rocher, est ma grotte, d'où descend cette eau que tu vois. Je suis Gnome, c'est à dire une intelligence de celles qui dominent dans le Globe de la Terre ; c'est moy qui fais conduire aux Enfers ceux qui vivent encore, mais pour toy, j'ay voulu t'y mener moy-même, pour te connoître plus particulièrement, rassu-

res toy , jamais rien ne te fera si utile que ce voyage. Ayant tout à coup pris mon party, & m'étant entierement rassuré, commençons, lui dis-je, par les couplets de chanson que je t'ay entendu chanter; ils sont pleins de bonnes maximes : Il vaut mieux, répondit-elle, que je te dise les suivans , qui ne valent pas moins ; je vais les accompagner de mon Theorbe. Écoute-les.

Par nos yeux & nos manieres ,
 Jugez de nos sentimens ,
 Ce sont les seules lumieres,
 Qui conduisent les Amans.

Si vous avez bien envie.
 De vous conserver nos vœux.
 Par un peu de jalousie ,
 Il faut r'allumer nos feux.

De tout faites un mystere ;
 Soyez toujours plein d'ardeur ,
 A la fin la plus severe ,
 Se laisse toucher le cœur.

Voilà, luy dis-je, de bonnes in-

structions ; Oüi , reprit-elle, pour autrefois , mais aujourd'huy les femmes severes sont en si petit nombre , que les hommes ne doivent point perdre de temps à suivre des leçons qui ne seroient peut-être pas à leur goût. Il y a quelques jours , ajoûta-t'elle , que me promenant près d'ici , j'entendis deux Amans accoûtumez l'un à l'autre, qui parloient du commencement de leurs amours , & quand l'amant reprochoit à sa Maîtresse la cruauté qu'elle avoit eüe pour luy ; mon cœur , luy répondoit-elle, reclamoit contre ma severité , j'étois folle de vous , & je desespérois contre ma vertu d'être si long-temps farouche , & de ne trouver pas quelque moyen de s'appriivoiser. Crois-tu , lui demanday-je , que les femmes soient capables d'un amour sincere ; elles disent qu'oüi , me répondit-elle ; Cependant , repris-Je, leur amour,

s'il

s'il n'est soutenu par des presens ,
ne va gueres loin , & il me sou-
vient de quatre vers d'une fem-
me à un Cavalier aimable , mais
pauvre , qui fut long-temps à l'ai-
mer inutilement. Elle les luy écri-
vit un jour sur ses Tablettes , les
voici.

Pourquoy si long-temps me parler de tes feux ,
L'amour ne veut point de misere ,
Et le sort d'un Amant est toujours de se taire ,
Quand il est pauvre & malheureux.

Ne m'as-tu pas dit , continuay-
je , que tu ne conduis aux Enfers
que les vivans , est-ce que les
morts ont un autre guide ? Oüi ,
me répondit-elle , c'est leur ge-
nie , chaque mortel à le sien qui
ne le quitte jamais , il concerte
avec luy tous ses desseins , & il
luy obeit exactement dans toutes
les actions de sa vie , aussi ils vont
ensemble aux Enfers , où il con-
servent toujours les mêmes sen-
timens & presque les mêmes pa-

roles. Par exemple, il passa ici dernièrement un mort fort devot, qui ne voulut jamais nommer *l'amour* par son nom ; il l'appelloit *une vilaine bête* , ce qui fut pour moy d'une grande édification.

Je vis aussi trois ou quatre femmes qui se culbutoient avec la même fureur qu'elles avoient toujours eüe pendant leur vie , elles se faisoient mille reproches , d'avoir trompé au jeu , de s'être volé leur Amant , d'avoir supposé des Lettres pour ruiner leur reputation , d'avoir découvert leurs intrigues , qu'elles cachotent par une apparence de vertu , tu verras tout cela dans les Champs Elisées , & voici le temps d'y descendre. En disant cela elle me mena dans sa grotte qui n'a rien d'affreux , & je me sentis tout à coup enfoncer dans le globe de la terre , où elle me fit voir une infinité de choses merveilleuses , dont j'espere

parler quelque jour. Enfin après avoir passé des Mers & des Espaces d'une étendue immense, nous arrivâmes à la porte de l'Enfer, où Cerbere me pensa devorer; ne crains rien, me dit-elle, jette-luy le bouquet que je t'ay donné. A peine Cerbere eut senti les fleurs, qu'après avoir chancelé quelques momens, il tomba comme mort; pendant ce temps-là nous entrâmes sans peine, je trouvay Arlequin, & la Gnome disparut, ce qui me surprit un peu. Comme je n'étois accoutumé qu'à des gens que je voyois toujours, ces apparitions & ces disparitions ne me faisoient pas plaisir & je craignois que me trouvant entre Arlequin & la Gnome, je ne parvinssé à la fin à demeurer seul. en Enfer, où comme plusieurs autres, je n'étois descendu que par complaisance.

Arlequin me raillant de ma

peur , me rassura après quoy il me demanda des nouvelles de la Gnome ; je luy dis qu'elle étoit tres-agréable , & que j'étois content de son entretien. J'en suis ravi , me dit-il , ce sera elle qui te reconduira sur la terre par un chemin différent ; mais , lui dis-je , quelle propriété ont les fleurs en ce pais - cy , pour endormir Cerbere ? la même propriété , me répondit - il , qu'elles ont sur la terre , elles donnent des vapeurs. Quoy , repris-je , Cerbere est sujet aux vapeurs ? Pourquoi non , me dit-il ? je ne l'aurois jamais cru , repris-je.

Dans ce moment nous entendîmes plusieurs femmes qui s'empressoient pour en soulager une qui faisoit de temps en temps des cris épouvantables. Voici , reprit Arlequin , qui vient bien à propos , c'est la voix de Lucrece , les vapeurs la prennent , courons ,

c'est une chose à voir , il me mit en un endroit caché , où pendant que les vapeurs la tenoient le plus fortement , elle disoit , ô mon cher Collatinus, mon cher époux, tu es Cocu , je t'en demande pardon ; mais ta pauvre *Tricipitone* va mourir, adieu mon cher , en disant cela , elle levoit le bras comme pour se poignarder ; un moment après elle le laissoit tomber , les larmes la prenoient , & tout à coup elle rioit à gorge déployée. Cette Comedie me paroissoit assez bizarre , & je ne pouvois comprendre ses differens personnages de pleurer & de rire sur un article aussi serieux que le cocuage de Collatinus , qui, dit-on, étoit un honnête homme , & qui n'avoit pris sa femme que pour luy seul.

Alors Arlequin me montrant une personne, vois-tu , me demanda-t'il cette femme assise sur l'her-

be , à l'entrée de cette Forest de Mirthe ? Oüi , lui dis-je , c'est ta bonne amie Didon , qui t'a fait pleurer tant d'années , elle eut des vapeurs aussi tôt qu'elle vit Enée , & si Jupiter n'eust eu pitié d'elle , & que pendant la chasse il ne l'eust conduite avec le Prince Troyen dans l'autre mystereux , c'étoit fait de la pauvre Princefse , les vapeurs l'eussent étouffée. Quel dommage , luy dis-je ce seroit un crime bien noir de laisser mourir des femmes si fidelles à leurs maris , faute d'un remede si aisé , pendant ce temps-là Lucrece revint de son mal. Un moment après toutes ces femmes appercevans Arlequin , coururent à luy , parce qu'il est fort aimé dans les Champs Elisées. La Matrone d'Ephese me fit mille amitiés pour me remercier de l'avoir autrefois représentée sur le Theatre Italien : alors me tournant vers

Arlequin , à ce que je vois , luy dis-je , je suis connu en ce païs-ci , & je puis parler franchement : toutes ces femmes m'assurent qu'oüi , & que la seule felicité des Champs Elisées étoit de dire la verité , & de voir les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes. Il n'y a pas une de nous, reprit la Matrone , qui ne te dise son humeur, & si tu veux je commenceray par moi-même, je te raconteray ce que je faisois à Ephese , moy qui passois pour une Diane , & que tous les maris propoisoient à leurs femmes comme un modele de vertu. Profites de l'occasion, pour sçavoir à ton retour à quoy tu dois t'en tenir sur tout ce que tu verras dans la suite. Mais , lui dis-je , Cesar , Pompée , Alexandre , Tibere, Sejan , me parleront-ils avec la même sincerité ? Sans doute , me répondit - elle , ose-t'on les approcher , luy demanday-je ? à cette

demande se mettant toutes à rire elles me jetterent dans une confusion d'où je ne pouvois revenir. Tu les crois donc ici , me dirent-elles , comme ils étoient autrefois sur la terre , tous bouffis d'orgueil & de fierté. Ces Heros sont dans des Etats bien differens de celui où tu te les imagine. L'un vend de l'eau de vie , l'autre des sifflets , celui-ci des chiffons , & celui-là des andoüilles ; & moy qui te parles, Lucrece aux vapeurs, Artemise , Cleopatre que tu vois là , nous ne vendons toute la journée que des peaux de conins.

Dans ce moment nous entendîmes un grand bruit de deux faquins qui se battoient , l'un avoit jetté une pierre à la tête de son compagnon , qui le poursuivoit à coups de bâton , celui qui fuyoit courut à nous le bonnet à la main pour se justifier ; l'autre

vint aussi qui faisoit un vacarme épouvantable. La Matrone s'approchant de moy ; voici Cesar, me dit-elle , en prenant par le bras celui qui avoit le bâton, & l'autre est Pompée. Moy terrassé par ces grands noms , je me jettay à genoux pour les adorer, elles recommencerent à rire plus fort qu'auparavant. Ces deux hommes me prièrent de ne point me mocquer d'eux , qu'ils étoient à la verité pauvres gens , mais qu'ils avoient de l'honneur , & qu'ils ne me faisoient point de tort de me venir demander ma protection , & une audience pour entendre la cause de leur querelle. Je ne sçavois où me fourrer de confusion , & je ne pouvois rien comprendre dans la protection qu'ils me demandoient. Je les écoutois en tremblant ; ce faquin, disoit Pompée , qui fait encore l'entendu, il ne le contente pas.

d'avoir troublé le monde , & d'avoir accablé sa Patrie de son ambition , il faut encore qu'il me vienne tourmenter , moy qui ne luy demande rien. N'ay - je pas droit de le faire , répondoit Cesar , premierement je suis ton beaupere , & de plus je t'ay battu aux Champs de Pharsale ; & ainsi par le droit de la nature , & par celuy des armes tu me dois ceder en tout. Mes enfans , leur dit la Matrone , dequoy s'agit-il , quel est le sujet de vôtre contestation ? Je jouïois au Mail , reprit Pompée , & il est venu fierement me prendre ma boule , j'ay fort affaire que ce Maraut vienne troubler mes plaisirs. Tu as grand tort , dit la Matrone à Cesar. Il te fait beau voir , répondit Cesar , prendre le party de ce fanfaron ; fanfaron toy-même , reprit Pompée , tu l'es mille fois plus que moi , n'as - tu pas subjugué les Gaules

& les Belges, & ta temerité ne t'a-t'elle pas emporté le premier au delà de l'Océan pour envahir l'Angleterre ? De plus tu as pris l'Egypte, la Syrie, le Royaume de Pont, tu as battu Pharnaces & Juba : hé les huit cent Villes que tu as prises, avec les trois cens Nations que tu as subjuguées ; je te demande est-ce là être fanfaron, tu ne pouvois demeurer en repos, n'est-ce point la raison qui t'a fait opprimer ta Patrie ? Je voudrois bien t'entendre parler là-dessus, & voir jusqu'où pourroit aller ton effronterie ; Au moins, luy dit Cesar tu devrois te souvenir de l'honneur que je t'ay fait de te donner ma fille en mariage. Tu ne fis pas ce mariage, reprit Pompée, pour mes beaux yeux, mais pour trouver en moy un gendre qui t'aidast à ruiner ceux qui pouvoient abbattre ton ambition. Va, va, on te connoît

bien. Ma foy , reprit Cefar , on te connoît bien auffi. Tu as été fanfaron toute ta vie , dès tes plus jeunes années tu chaffas Perpenas de la Sicile , tu battis Domitius dans l'Afrique , & tu foumis toute la Numidie , après quoy tu vins faire une mascarade à Rome ; à la verité je te la pardonne, tu n'avois alors que vingt-quatre ans , & tu étois encore mineur. Je ne puis penfer fans rire à ton triomphe , il te faisoit beau voir fur ton Char tiré par quatre Elephans , où tu tenois admirablement ta gravité. Quelles autres Comedies ne jouas tu pas dans la fuite ? tu défit Mitridates , tu pris l'Armenie , la Cappadoce , la Medie , que fçais - je, la Cholcide , la Cilicie , la Phénicie , la Judée , l'Arabie ; courage , luy dit Pompée , continuë , crois-tu, reprit Cefar , que je rempliffe ma memoire de tes sottises

passées , ce seroit un beau sujet de reflexion : mais au moins je n'oublie pas tes Mascarades , tu en fis trois qui étoient magnifiques. Tu te trompes, luy dit Pompée , je ne me trompe point , repliqua l'autre ; car ce sont les endroits de ta vie qui me réjouissent le plus. Pourrois-tu disconvenir que tu triomphas trois fois des trois Parties du monde , même avant l'âge de trente - quatre ans. Vraiment , reprit Pompée, si tu le prens par là , hé toy , car tes folies ont commencé de bonne heure, quand tu eus subjugué les Gaules , l'Egypte , le Pont & l'Afrique , ne fis-tu pas une Mascarade , puisque Mascarade y a , plus ridicule que la mienne & plus longue , puisqu'elle dura quatre jours. Mais ce qui me rejouit davantage , ce fut l'envie qui te prit de faire le bel esprit, & d'écrire tes Commentaires, où tu fais un grand

détail de tes conquêtes , ou plutôt une fidelle peinture de tes extravagances. Il faut voir ton application à parler du Pont que tu bâtis sur le Rhein : ce Pont t'a plus coûté à décrire qu'à faire : mais ta vision à reformer le Calendrier , & à regler le Cours du Soleil & de la Lune , qu'en dis-tu : il auroit bien mieux valu laisser courir les Planettes , & te regler toy-même , que d'aller t'embarasser des conjonctions & des oppositions du Soleil & de la Lune , les peuples t'auroient bien eu plus d'obligation de leur donner la paix & l'abondance , que d'aller regler leurs jours & leurs années , que ton orgueil remplissoit de miseres , de larmes & de desespoir. Pourveu que tu dises , *Je suis venu j'ay veu , j'ay vaincu* , tu croyois avoir donné une belle idée de ton merite ; & ce n'étoit que le langage d'un enragé , qui

accabloit les peuples de sa tyrannie : mais le comble de ta folie a été de recevoir les honneurs divins que le Senat te décerna , en te nommant *Dictateur perpetuel*, au lieu de te punir comme un scelerat usurpateur de l'Empire. Tu me fais pitié , luy dit Cesar , & je ne daigne pas te répondre , je suis fâché d'avoir regretté ta mort en Egypte , & d'avoir pleuré quand on me présenta ta tête ; Tu ne me pleuras, luy dit Pompée , que pour donner de toy une idée de clemence que tu ne pouvois avoir. Dans le fond tu fus ravy que Ptolomée t'eût délivré d'un Ennemy tel que moy , qui me fusse toujours opposé à ta tyrannie : & puis que sçais-je , peut-être voulois-tu avoir le plaisir de me voir ton prisonnier , & de me faire sentir tout le poids de ta victoire. Enfin tu n'as jamais eu une vertu veritable, tu étois tout, dissimula-

tion & perfidie ; au moins sçay-je bien que tu manquois souvent de parole , & que tes promesses se changeoient par rapport à tes interests. As-tu tout dit, reprit César ; Je ne finiray pas , répondit Pompée , que tu ne m'ayes rendu ma boule. Alors la Matrone s'approchant de César, voilà assez contesté, luy dit-elle , & luy tirant la boule des mains ? Tiens Pompée , ajouta-t'elle , va jouer tout ton saoul. Là-dessus César en tira une autre de sa poche , qu'il fit voir à Pompée , pour luy montrer qu'il n'avoit que faire de la sienne.

Je ne puis expliquer les divers sentimens que me donna cette contestation , pendant que la Matrone cousoit des Juppés avec ses Compagnes, tirant Arlequin à l'écart : Quoy , luy dis-je , est-ce là la conversation des Heros , & les Eloges qu'ils font de leurs conquêtes ?

Je suis ravi , me dit-il , que tu tombes dans ces reflexions , les plus grands Conquerans n'ont été que des hommes pleins de fureur & d'ambition : voilà au fond leur vray caractere , ne t'y trompes pas. Ils le colorent de raison & de justice : mais encore une fois ne t'y trompes pas , regardes-les toujours comme des hommes entêtés de leur fausse valeur , fideles à leur parole , pas rapport à leur interest , moderez en apparence , & tous remplis de dissimulation & de perfidie , prenant pour leur Dieu une mauvaise gloire , croyant avoir l'esprit assez étendu pour gouverner le monde , & manquant dans les occasions des lumieres les plus communes , donnant à leurs passions tout ce qu'elles demandent : En un mot , soumettant tout , & étant eux-mêmes soumis à des choses qui malgré leurs mesures , terniront éternellement leur

memoire. Ils regardent le monde comme une balle qu'ils se pouffent l'un à l'autre, chacun le reçoit & chacun le perd, c'est leur seule occupation, sans jamais prendre un moment pour se connoître eux-mêmes.

Vraiment, dit la Matrone en nous voyant éloignez, voilà qui est bien honnête de nous quitter; Est-ce, ajoûta-t'elle en s'adressant à moy, que nôtre conversation ne vaut pas bien la Comedie que ces deux fous viennent de te donner? Nous avons à te parler de choses plus agréables & plus naturelles, arrivées à des personnes de ta connoissance; Non, luy dit Arlequin, nous aimons mieux sçavoir presentement ce qui te regarde; ton histoire vaut toutes celles que tu nous pourrois raconter: Oüi, dit la Matrone, pourveu que je vous la dise toute entiere, sans oublier une partie des

choses qui marquent mon caractère. J'étois dissimulée autant que femme l'ait jamais été , & le voile de la vertu cachoit en moy des plaisirs qu'il n'est pas au pouvoir des mortels d'exprimer. Ma confidente sçavoit son métier au moins autant que je sçavois le mien , & elle n'y perdoit rien, or, argent , pierreries , tout pleuvoit chez elle , son secret étoit impénétrable, elle avoit les yeux baissés , un air mortifié , & ses bras toujours chargez du portrait de quelqu'un de nos Dieux. Avec ces manieres , qui luy donnoient un grand pouvoir dans ma famille , elle faisoit tous mes messages , sans que personne la soupçonnât de favoriser ma fragilité. Dans ce temps-là il me vint un domestique pour me servir , c'étoit un jeune grec , vif , de l'esprit , & qui se faisoit un plaisir d'être toujours auprès de moy , comme il voyoit

que ses services ne métoient pas desagréables , il affectoit de me les rendre avec beaucoup de zele & d'empressement. Nous nous expliquions tous deux sans oser parler , & nous nous entendions assez bien , à la fin fatiguée de me retenuë , je fis les premiers pas. Le matin à peine étois-je éveillée que je le faisois venir au chevet de mon lit pour lire quelque aventure amoureuse , aux endroits les plus tendres , j'observois ses yeux pour connoître s'il avoit le cœur bien sensible , & je le trouvois tel que je le souhaittois , après cela je luy fis de petits presens , comme il avoit la tête belle , j'en prenois soin moy-même , & le faisant mettre à genoux devant moy , Je parfumois ses cheveux. Je fis faire son Portrait en diverses manieres avec les habits de quelques unes de nos Divinitez , & quand nous étions tous deux seuls,

je me faisois un plaisir extrême de me mirer avec luy dans le même miroir, pour sentir mon visage auprès du sien ; je luy donnois ma main & je prenois la sienne sous prétexte de nous faire des prédictions, en luy donnant des commissions j'affectois de luy parler à l'oreille, & je voulois qu'il en fît de même, en me rendant compte de ce qu'il avoit fait ; voilà bien des badineries : mais soit que je ne fusse pas encore bien passionnée pour luy, ou que je craignisse de me confier à sa jeunesse, & peut-être à sa vanité & à son indiscretion. Je fus du temps à ces badineries sans aller plus avant.

Comme presque toutes nos folies se passoient devant ma confidente, elle me grondoit quelquefois bien fort, & elle avoit raison ; car malgré le soin que j'avois à cacher mon panchant pour luy, ses camarades entrevirent

une distinction qui leur fit de la peine , & l'un d'eux en avertit mon mari. Cette nouvelle le surprit beaucoup , & sans la croire d'abord de peur de blesser ma vertu . il me surveilla avec un soin d'autant plus dangereux pour moy qu'il m'étoit inconnu. Enfin un matin faisant semblant d'aller à la Campagne il se cacha dans une galerie , au bout de laquelle j'avois un cabinet secret où je me retirois quelquefois , il regarda par une fente imperceptible , & il me vit avec le jeune Grec faisant plusieurs petites folies , qui quoique peu criminelles alors, signifioient bien des choses pour l'avenir, il le dit à sa famille , & après une meure délibération , on fut d'avis de trouver un prétexte pour me l'ôter. Etourdie de ce coup , je tombay dans une tristesse mortelle , que j'attribuois à je ne sçay quoy, mais dont mon mari-

étoit au desespoir de connoître la cause ? Peu de temps après on me dit le tour qu'il m'avoit fait.

Mon premier mouvement fut de me vanger de lui , vif ou mort ; & pour y parvenir , je résolus de lui marquer une passion dont j'affectois de luy faire sentir l'augmentation par degrez , afin qu'elle parust plus naturelle. Comme il m'aimoit toujours , je n'eus pas de peine à le tromper ; je luy fis tant de carresses , j'en voulus recevoir de luy si souvent & de si violentes , qu'il tomba malade ; je ne bougeois du chevet de son lit , il ne vouloit rien prendre que de ma main , j'avois toujours le visage couvert de pleurs , & je luy disois des choses si tendres que je le faisois fondre en larmes. Enfin il mourut , & le Ciel exauça ma priere , mes cris toucherent de pitié toute la Ville d'Ephese , on ne parloit que de ma vertu , & on fut sur le point de me faire Divi-

nité pour immortaliser ma fidélité conjugale. Enfin on m'arracha le corps de mon mari , que je tenois toujours embrassé , & on me mena comme par force dans ma chambre, pour m'ôter la veuë d'un objet, qui paroissoit la cause de mon desespoir. A peine fus-je seule avec ma confidente , que je songeay aussi-tôt à mon aimable Grec, de qui il m'avoit été impossible d'avoir aucune nouvelle depuis nôtre separation. Elle me dit qu'elle venoit d'apprendre par hazard d'une personne de sa connoissance , qu'au sortir de chez moy, il avoit pris parti dans une Compagnie de Soldats , d'où son Officier l'avoit tiré comme un homme de cœur & de confiance, pour luy faire garder le corps d'un pendu de qualité que ses parës vouloient enlever.

Heureusement pour moy le tombeau où l'on devoit enterrer mon mari se trouva près de là , on l'y porta,

porta ; & , comme a dit Petrone , je voulus y être enfermée.

Le soir j'y vis mon Grec avec des transports que je ne puis expliquer ; je l'embrassay un million de fois , nous continuâmes les nuits suivantes , & pendant le jour je me desespérois , faisant des cris ; d'autant plus que je sçavois que le Peuple d'Ephese , venoit en foule à ce tombeau pour y adorer ma vertu. Avec tout cela je n'étois pas entierement contente , & j'avois toujours^f dans la tête de me vanger de mon mari d'une maniere qui tombast sur lui. Comme une nuit j'en parlois à ma confidente , mon cher Grec arriva tout desolé , les larmes aux yeux , & voulant prendre congé de moy , après m'avoir dit la cause de sa desolation ; je remerciay le Ciel de la double grace qu'il me faisoit , non seulement d'avoir un moyen si naturel , de con-

tenter ma vengeance, mais en même temps de sauver la vie à mon Amant ; je luy dis de prendre le corps de mon mari , & de l'aller pendre en la place de celuy qu'on avoit dérobé , ce qu'il fit , après quoy je fus pleinement satisfaite.

Quand elle eut cessé de parler, Arlequin luy dit qu'elle avoit fait en cela *une action heroïque* , c'est ce que tu disois , reprit - elle , en représentant mon Amant autrefois à l'Hôtel de Bourgogne , mais ce que te repliquoit celle qui me représentoit moy-même, n'est pas moins bon, *Attache-le bien*, te disoit-elle, *car si on le dérobe , je n'ay plus de mari à donner à pendre* , qu'il y a de femmes , ajouta la Matrone , qui voudroient faire ce que j'ay fait Ma foy , luy dis-je , & d'hommes aussi qui donneroient volontiers leurs femmes à pendre.

Artemise , qui jusqu'alors nous avoit écouté , pourquoy , dit-elle ,

blâmer les femmes de cesser d'aimer leurs maris quand ils sont morts , & c'est assez que nous les aimions quand ils vivent , & qu'ils nous donnent toutes les marques de tendresse que nous souhaitons , & encore avec tout cela , nous avons bien de la peine à ne pas broncher quelquefois , quand ce ne seroit que pour le plaisir de changer. Quoy , luy dit Arlequin , tu trouves difficile d'aimer son mari , toy qui as aimé le tien jusqu'à boire ses cendres : il est vray , reprit-elle , je les ay toutes beuës , parce que j'avois commencé , & que je voulus soutenir la gageure. Quand les Veuves s'embarquent dans la douleur mais n'en parlons pas davantage. Si j'avois pû effacer des yeux du monde mon appareil de dueil je l'aurois fait , & j'ay cent fois maudit le jour que mes parens m'avoient laissé prendre un

train de larmes que je ne pouvois arrêter sans blesser ma gloire.

Tout le monde sçait mes extravagances publiques; ajoûta-t'elle, j'étois toujours habillée à faire peur, mon visage paroissoit macéré, & le reste; mais je vais te dire mes folies particulieres, qui se passoient dans ma maison, & qui n'étoient veuës que de mes domestiques. Depuis la mort de Mausole, ma chambre fut en deuil toute ma vie, je me broüillay si fort avec la propreté, que ie ne changeois d'habits, ny même de chemise, que quand elle étoit en lambeaux, je fuyois toutes les personnes sociables, les divertissemens les plus indifferens, & les réjouissances publiques m'étoient insupportables, & si par hazard allant en quelque lieu je trouvois des gens qui jouassent, ie sortois d'abord, & i'allois en un coin pleurer le malheur que

j'avois de rencontrer des personnes qui ne fondissent pas en larmes pour la mort de mon cher Mausole : Je portois toujours son portrait attaché à mon col ; je le cachois dans mon sein , & il étoit colé sur mon cœur : & quand il arrivoit qu'en me deshabillant , il se tournoit par hazard de mon côté , je le prenois & le noyois de mes larmes. J'avois une parente aimable qui étoit mariée, quand son mary étoit absent , je la gardois , & je la faisois coucher au pié de mon lit en travers , & non pas au chevet auprès de moy pour ne pas profaner une place que Mausole avoit occupée : Je ne te dis pas , ajouta-t-elle , mille autres sottises , qui au commencement de mon veuvage , me parurent bien justes , & qui n'allèrent pas loin sans me devenir incommodés , mais j'y étois , & il falloit aller jusqu'au bout.

Tu donnois en tout cela , luy dit Arlequin , de belles marques d'amour à ton cher Mausole , & il en devoit être bien content : Mais au fond , dis moy la verité ; l'aimois-tu si passionnément que tu voulois nous le faire accroire : Il me semble avoir ouy dire que quand tu secourus Xerxés contre les Grecs , certain jeune Officier de son Armée t'avoit un peu égratigné le cœur , & que tu fus sur le point de te radoucir pour luy un peu plus que de raison. De quoy t'avises-tu , reprit Artemise , de me venir parler de cet Officier : Voilà un beau discours à faire à une femme qui a immortalisé sa fidelité par un Mausolée qui est une des merveilles du monde. A te parler franchement ajoûta-t-elle , cet Officier étoit joly ; mais avec tout cela , j'aimois toujours mon mary. Hé comment , repartit Arlequin , pouvois-

tu joindre deux inclinations si éloignées. Je faisois , reprit-elle , comme une femme de ta connoissance , dont tu m'as parlé plusieurs fois : Quand son mary est auprès d'elle , ils s'aiment passionnement , & ils ne se quittent jamais ; & quand il est éloigné , elle court nuit & jour après de jeunes amans pour se consoler de son absence. Je te veux dire d'elle par occasion , une chose que j'appris hier d'un de ses amis ; il m'assura qu'elle ne vouloit plus aimer d'honnêtes gens , mais des grisons , parce qu'on les aime tant & si peu que l'on veut , & qu'avec les autres elle n'est pas maîtresse de son cœur ; son goût se raffine tous les jours , comme tu vois. Mais voilà la chaste Lucrece , & Cleopatre qui s'impatientent , nous allons vous quitter , adieu. Au moment ces trois femmes avec leurs *cottes écourtées* , se mirent

à crier des peaux de conins.

Voicy un país bien different de l'autre , dis-je à Arlequin : Tres-different , me répondit-il. Est-ce-là , repris - je , cette Cleopatre , Reine d'Egypte , qui a tant fait de bruit pendant sa vie , & que Marc - Antoine cita devant luy comme une criminelle , pour se venir justifier : C'est elle-même , me répondit-il ; elle se mit sur le fleuve Cydnus , dans un superbe Vaisseau remply de parfums , dont la poupe étoit d'or , les voiles de pourpre , & les rames d'argent , maniées au son de plusieurs instrumens , qui répondoient au battement de ces rames. Telle que tu viens de la voir , avec un morceau de Juppe , vilaine , & déchirée : Elle étoit dans ce Vaisseau couchée sous un Pavillon tissu d'or , habillée comme Venus , plusieurs beaux enfans à ses pieds en forme d'amours , & autour

d'elle quantité de filles qui paroissent des Nereides: Son équipage , luy dis-je , n'est pas si magnifique ; il est vray , reprit - il , mais ce qui te va le plus étonner , c'est ce quand elle arriva en Cilicie , Antoine donnoit audience , & rendoit la justice ; & malgré cela son arrivée fit un si grand bruit , que tout le monde courut au Port ; & Antoine ne pût s'empêcher d'y courir luy-même : Voilà : dis-je , une étrange criminelle , & une maniere bien extraordinaire , de se venir justifier.

Dans ce moment nous entendîmes la voix d'une femme qui crioit tant qu'elle pouvoit après sa fille de Chambre : *On est bien malheureuse , disoit-elle , d'avoir des gens , & de n'être point servie. Apportez - moy donc toutes mes têtes ; vîste , ma tête de Venise , ma tête d'Angleterre , ma tête à Langnette ; allons donc , ma tête unie.*

C'est une vieille folle , me dit tout bas Arlequin : Mais que veut-elle dire avec toutes ses têtes , luy demanday-je ? Quoy , me répondit-il , tu ne sçais pas que présentement les femmes passent leur vie à se faire des têtes ; elles en ont une pour le jour , une pour la nuit , une pour l'amant , ajoûtay-je , & une pour le mary , une pour commencer une intrigue , & une pour l'achever. Ho point , reprit-il , tu te trompes pour la dernière. La conclusion suit le commencement de si près , qu'une seule tête suffit pour l'histoire entière.

Quoy qu'elle soit vieille & laide , continua-t-il ; vois cependant son occupation. Je luy vis à la main un miroir de poche qu'elle porta pendant plus de trois heures à tous les endroits de son visage , pour se l'unir doucement avec le doigt ; elle s'appliquoit du blanc , se mettoit du rouge , s'aplanissoit

le front, s'unissoit les sourcils, & quelquefois elle rioit dans ce miroir, pour y arranger de nouvelles minauderies. Je m'ennuie, luy dis-je, je te prie allons nous-en; je le veux, me dit-il, allons: mais tout chemin faisant, je vais te raconter son histoire. Ses premières années se passerent aux champs, où peut-être Jupiter & Mars luy firent sentir qu'ils n'avoient point vieilly: Ensuite elle fut transplantée dans le beau monde, & elle scût se servir du temps. Et pour dernier métier elle se mit à écrire des Histoires amoureuses. Vous avez le plus grand tort du monde, repris-je, vous autres habitans des champs Elisées, d'y laisser entrer des folles de ce caractere. Point du tout, reprit-il, nous n'avons point tort: Je t'ay dit plusieurs fois qu'icy on se fait un plaisir de voir les choses & les personnes comme elles sont.

Je t'entends, repliquay-Je ; mais au moins fais luy cesser ses Romans , & qu'à son âge elle ne se remplisse pas d'imaginations ridicules : Pour moy je luy ferois boire tant d'eau du fleuve Lethé, qu'à la fin Crois-tu qu'elle n'en ait pas bû ; interrompit Arlequin ? elle s'en est enyvrée quatre ou cinq fois : & avec cela, lui dis-je , elle est encore folle ? Est-ce , repliqua-t-il , que quand les folies sont inveterées , on les guerit si-tôt ?

Pendant que nous continuions de parler sur les différentes personnes que nous rencontrions, la nuit nous prit près d'un bocage, à demi lieuë de la forest de Mirthe , où se promene Didon , & toutes les femmes qui se sont tuées pour leurs amans Nous entre vîmes au clair de la Lune , deux hommes qui parloient d'action. Arlequin ayant écouté quelques

momens , c'est , me dit-il tout bas , Tibere & son favory Sejan. Nous entendîmes Tibere qui luy reprochoit son ambition , & la grande puissance qu'il avoit à Rome : Elle m'effraya , luy disoit-il , & je ne fis point mal de la renverser. Tu aurois encore bien mieux fait , luy répondoit Sejan , de ne me l'avoir jamais donnée ; ton abandon à moy me faisoit peur pour ta gloire ; j'étois ravy de te voir dans ton Isle de Caprée , occupé de tes plaisirs ; j'y contribuois autant que je pouvois , pour te laisser faire l'amour pendant que je songeois à gouverner l'Empire. Cependant , luy dit Tibere , tu ne le gouvernois pas. J'en étois si bien le maître , repliqua Sejan , que parmy mes amis je t'appellois en raillant , *le Gouverneur de l'Isle de Caprée* , laissant imaginer que j'étois maître de Rome : Et ne l'étois-je pas ,

en effet ? Tu étois l'homme du monde qui croyois être le moins gouverné ; & avec cela je te conduisois selon mes caprices , & je t'avois si bien mis sur ce pied , que jusques au Portrait d'Auguste, tu n'osas le faire remettre en sa place , quand on te dit qu'on l'en avoit ôté par mon ordre : J'en conviens , luy dit Tibere , j'eus tort , & ma complaisance ne devoit pas aller jusques-là ; mais tout cela n'étoient que de petites choses : C'étoient pourtant ces petites choses, reprit le favory , qui marquoient au Public combien tu craignois de blesser mon pouvoir : N'étoit-ce point ce pouvoir , repliqua Tibere , qui te faisoit traiter avec mépris tous les illustres Romains de ma Cour ? Sans doute , répondit Sejan , & de plus , qui me fit aspirer à ton alliance , dans le mariage que ie voulois faire de moy avec la veuve de

Drusus. Je ne sçais qui t'empêcha d'y consentir ; car avec tout ton esprit , & toute ta politique , tu étois quelquefois bien aveugle sur les choses qui me regardoient. Te souviens-tu bien quand tu m'appellois *ton amy , ton Sejan , & le compagnon de tes soins , & de tes inquietudes ?* Il te faisoit beau voir avec ces paroles dans ta bouche. Je sçais bien qu'après tu t'en servis pour me perdre , mais tu les avois déjà dites plusieurs fois , comme venant du cœur , & comme une marque de la confiance excessive que tu avois en ma fidélité : Cependant si j'avois pû te détrôner , je l'aurois fait , n'en doute pas ; je m'y prenois assez bien ; tes Senateurs qui étoient tous des lâches , n'entroient pas mal dans mes intérêts : & toy encore plus impertinent, tu donnois tête baissée dans leur complaisance. Tu te trompes, luy dit Ty-

bere ; je me trompe si peu, reprit Sejan , que ton Senat auguste ordonna qu'on celebreroit à Rome le jour de ma naissance. Tu sçais qu'on m'a dressé plus de statues qu'à toy ; & même on m'a fait des Sacrifices comme à un Dieu ; Mais les Romains ne nous mettoient-ils pas tous deux ensemble dans les prieres publiques , & ne juroient-ils pas par nôtre fortune , & pour confondre ta bêtise ; Quand les Rois t'envoyoient des Ambassadeurs, ne souffrois-tu pas qu'on m'en envoyât à moy , qui me demandoient ma protection plus ardemment que les autres ne venoient chercher la tienne ? En effet , ils avoient raison ; tu n'osois rien faire sans me consulter ; & quand mon caprice ou mon interest me prenoit , je me faisois un plaisir de traiter tous ces Souverains comme des Rois imaginaires. Il faut avouer , reprit

Tibere , que tu étois bien insolent : Avouë-moy aussi , luy dit Sejan , que tu étois bien foible : Aussi , dit Tibere , ta puissance me fit peur , je te l'ay déjà dit , & je fis prudemment de te perdre. Il étoit temps , dit Sejan ; si j'avois vécu davantage , je ne sçay ce que tu serois devenu. Que m'aurois-tu fait , luy demanda Tibere ? J'aurois achevé , répondit Sejan , de te faire l'ombre d'un Empereur , & d'accabler les Romains par ma tyrannie. Aussi à te dire le vray , je ne te gardois que pour te faire signer mes Ordonnances. Crois-tu , reprit Tibere , que je ne connoissois pas tes desseins ? Tu voyois donc bien , repliqua Sejan , qu'ils alloient à diminuer ton autorité , & à me rendre maître de ta fortune. Si cela est , tu étois bien stupide , de me souffrir : mais aussi les connoissois-tu bien ? Peut-être n'é-

tois-tu pas si politique qu'on ne l'a crû , à la faveur de quelques maximes que des Historiens te font suivre , & que tu n'as peut-être pas trop connuës ; Le monde t'a crû un politique achevé. Tu disois des paroles ordinaires qu'on ramassoit avec soin ; & tes amis qui vouloient trouver des mysteres dans ces paroles , t'érigeoient en grand personnage. J'ay lieu de croire ce que je dis. Que veux-tu , en effet , que je pense d'un homme que j'ay mené toute ma vie comme il m'a plû , & à qui , tout petit compagnon que j'étois , je me suis fait craindre , jusques à troubler son repos & ses plaisirs. Tu fus bien surpris , luy dit Tibere ; quand j'envoyay ta condamnation de l'Isle de Caprée : C'est , luy dit Sejan ; la seule bonne resolution que tu ayes prise. Pour le coup , tes femmes te conseillerent bien ; elles t'avoient

fait envoyer au Senat tant d'ordres cruels, ou impertinens, qu'il étoit bien juste qu'au moins elles t'inspirassent un bon dessein une fois en leur vie.

En disant ces dernieres paroles, ils entrerent dans une allée détournée, & nous les perdîmes de vûë. Alors je demanday à Arlequin si nous entendrions souvent de pareilles conversations : Es-tu fâché, me répondit-il, d'avoir entendu celle-là : Au contraire, luy dis-je, elle me fait un plaisir extrême, mais je voudrois bien que Tibere & Sejan en eussent fait de semblables sur la Terre : Là elles leur auroient été utiles, au lieu qu'icy tout leur discours est perdu ; il seroit à souhaiter que les hommes envoyassent de temps en temps dans les champs Elisées des espions qui leur vinsent redire ce qu'ils auroient entendu ; car personne n'ose leur parler sincere-

ment : Où est l'homme , reprit Arlequin , qui aime la vérité ?

Une pensée qui me vient , repris - je : Ne ne m'as tu pas dit que les habitans des champs Elisées boivent de l'eau du fleuve Lethé , pour oublier tout ce qu'ils ont fait ? Ouy , me répondit-il , ils en boivent , mais en des temps differens , suivant l'Ordonnance de Radamante. Je ne comprends rien à cela , luy dis-je : Ecoutes-moy , reprit - il , & je vais te le faire comprendre. De tous ceux qui viennent ici , il n'y en a presque point , qui n'ait quelquefois mal usé de ses richesses , & de son autorité , & Radamante luy en laisse le souvenir pour le tourmenter ; & après un certain temps il ordonne qu'on leur fasse boire de l'eau de Lethé. Mercure a cette fonction ; après quoy perdant le souvenir fatal qui leur rappelloit les choses passées , ils entrent dans

une paix profonde , & commen-
cent à goûter la félicité des
champs Elifées.

A peine Arlequin eut cessé de
parler , que nous apperçûmes à la
pointe du jour Mercure qui ve-
noit suivy de plusieurs ombres ,
& qui après avoir marché un peu
de temps , tourna vers le fleuve.
Arlequin me dit qu'il les me-
noit boire de l'eau , & il me
plaça en un endroit commode pour
voir la cérémonie. Il en donnoit
une tasse aux uns , deux aux au-
tres , & jusques à six à quelques-
uns , qui avec cela avoient enco-
re bien de la peine à parvenir à
cet état d'oubly , qui devoit com-
mencer leur bonheur. Cette diffé-
rence que tu vois , me dit Arle-
quin , vient du plus ou du moins
d'attachement que nous avons eu
aux biens de la Terre. Une tasse
suffit pour qui ne les aime qu'en
passant ; mais pour ceux qui y on

été fortement attachez, c'est une peine extrême que de les leur faire oublier : Ils ont beau s'enivrer de l'eau du fleuve, ils ne goûtent jamais un bonheur parfait, & toujours quelque fâcheux souvenir vient troubler leur repos. Ce mort que tu vois, ajouta-t'il, à qui Mercure a fait boire six tasses d'eau, est un Financier d'un état tres-bas, élevé à une grande fortune, qui par des concussions de trente & quarente années, a amassé des biens immenses, il s'étoit accumulé des dignitez, qui luy donnoient un pouvoir redoutable : son cœur est encore plein de tout cela, & apparemment qu'il ne s'en détachera jamais.

Dis moy, je te prie, repris-je, qui est celuy qui se tourmente tant, & que Mercure tient pas le bras, de peur qu'il ne luy échappe? C'est un jeune fou, amoureux, mort depuis peu de jours, qui fait

icy un bruit épouvantable ; il crie ; il se desespere , & rien ne le peut consoler : Mais pour ne pas troubler plus long-temps la tranquillité de ces lieux, Radamante a ordonné que Mercure le fist boire malgré qu'il en eust , afin de luy faire oublier les folies qui causent ses emportemens. Vois-tu comme il se tourmente , comme il jette la tasse dans le fleuve : Approchons un peu plus , pour écouter ses plaintes : Là dessus nous allâmes doucement nous cacher derrière quelques arbres , qui donnoient jusques sur le bord du fleuve. Et comme Mercure le vouloit contraindre à boire : Mercure , luy disoit-il , pourquoy me faire oublier la seule personne dont le souvenir peut faire ma felicité , Je ne veux point du repos que l'oubly me presente : par pitié , laisse moy ma douleur , & mon desespoir.

Après cela il élevoit ses yeux vers le monde , & juroit à sa Maîtresse par tout ce qu'il y a de plus sacré , de ne jamais tomber dans un oubly si cruel : mais, luy disoit Mercure , as-tu raison de conserver si ardemment le souvenir de cette Maîtresse : Qu'a-t-elle fait pour toy ? Tout , luy répondit-il : Elle a renoncé à tous les hommes pour me plaire , & elle a hazardé sa vie pour venir recevoir mes derniers soupirs. Tu es bien facile à persuader , luy disoit Mercure ; son voyage n'a été que pour ton confident , qui est son Amant secret , & ton mal en a donné le pretexte : Elle fit semblant de n'oser aller au lieu où tu étois, pour t'obliger à luy envoyer de tes nouvelles par ce confident , avec qui elle se consola de ta perte. Elle se servit de toy pour te faire une infidélité, & elle te jouïa dans le temps

temps où elle feignoit une douleur plus sensible. Comme chaque parole de Mercure déchiroit le cœur de ce jeune homme , qui continuoit ses extravagances, Circé passa avec sa baguette magique : Mercure l'ayant appelé , luy dit ce que je viens de raconter. Circé faisant un souris de pitié , voulut le desabuser sur le champ ; & après avoir fait quelques cercles , & articulé quelques paroles , elle luy demanda ce qu'il voyoit : Je vois ma chere Maîtresse , luy répondit-il. Circé luy dit de voir bien distinctement , ce qu'elle avoit devant elle , & ce qu'elle faisoit : Elle a , répondit le mort , une table pleine de Lettres ; mon Portrait & quelques diamans : Elle ouvre une de mes Lettres , & la lit ; elle rit à gorge déployée avec sa confidente , & brûle cette Lettre , & toutes les autres , avec un air de plaisanterie ; elle ôte mon

Portrait de sa boëte , & y place celui du confident ; elle embellit cette boëte des diamans que je luy ay donnez. Tout cela surprit fort ce jeune fou , qui commença à moderer ses emportemens ; mais Circé luy dit de voir encore. Ha , dit-il : voilà ce perfide confident qui entre dans sa chambre , avec un air gay ; je le vois à ses genoux ; il a la bouche colée sur ses bras ; elle luy arrange les boucles de ses cheveux ; elle luy attache un nœud d'épée. Ha Ciel , continua-t-il : pourroit-on imaginer tant de perfidie dans une femme : Puis se tournant vers Mercure , donne , luy dit-il , que je boive. Non , luy dit Mercure , tu n'en as plus besoin ; tout le Lethé ne vaut pas ce que tu viens de voir. Mais seulement pour la cérémonie Mercure ayant mis le bout du doigt dans le fleuve , luy jeta une goutte d'eau qui acheva de

luy donner un repos parfait.

Quand tout cela fut achevé , je te prie , dis-je à Arlequin , qui est cet homme un peu éloigné , qui se promene sur le bord du fleuve avec un visage si paisible ? C'est , me répondit-il , un pauvre Berger , qui vivoit du temps d'He-
siode ; il étoit même son amy , & ils prenoient souvent plaisir de s'augmenter l'inclination qu'ils avoient tous deux pour la vie champêtre. Ce Berger a toujours mené la même vie dans l'éloignement des biens ; la modération a commencé son bonheur pendant qu'il vivoit , & il le continuë icy , comme tu vois , dans une parfaite tranquillité. Quoy , repris-je , n'a-t-il pas bû de l'eau de Lethé , pour oublier ? Que pourroit-il oublier , interrompit Arlequin : Voudrois-tu qu'il oubliât sa vertu ? quand on a vécu dans la modération , on n'a pas

besoin de l'eau de ce Fleuve , au contraire le souvenir en est si doux qu'il fait la felicité la plus solide qu'on puisse avoir dans les Champs Elisées.

A peine Arlequin eut achevé de me répondre , que Mercure fatigué de la peine qu'il avoit eüe après le jeune fou dont j'ay parlé , voulut aller boire de l'eau de vie. Le jour commençoit à paroître, & il sçavoir qu'Alexandre, autrefois grand yvrogne , en vendoit d'excellente. Il le trouva faisant un bruit diabolique contre Darius , qui en allant vendre ses sifflets, lui donna le bon jour sous le nom d'Alexandre. Comme il voulut sçavoir la cause de leur contestation , Alexandre se plaignit à luy que Darius luy avoit dit une injure atroce , & qu'il s'en vengeroit , quand il devroit être pendu ; Mercure l'entendant parler de cette manie-

re , & prenant occasion de se divertir , luy demanda qu'elle injure ? Je ne puis y penser sans horreur , luy répondit. Alexandre ; il a tort , repliqua Mercure , mais dis-moy ce que c'est. Il m'a appelé *Alexandre* , répondit-il ; il faut avoir bien envie de te deshonorer, luy dit Mercure, pour t'appeler de ce nom , mais ne luy as-tu pas fait quelque chose auparavant qui l'ait mis de mauvaise humeur ? moy , répondis-il, je n'y ay pas pensé , il m'a appelé *Alexandre* de sang froid & de guet à pans. Mercure luy dit que cet affront devoit être puny, & que l'on ne donnoit pas à un honnête homme comme luy , un nom si abominable.

En effet, reprit Alexandre, vouloir me faire passer pour un furieux & un échappé des Petites Maisons de la Macedoine , qui a couru route l'Asie sans sçavoir pour-

N iij

quoy , & seulement pour insulter le monde. Tu parles bien , luy dit Mercure ; pour un yvrogne , reprit Alexandre , qui tuoit ses meilleurs amis , & qui dans son yvrognerie faisoit brûler des Villes entieres. Cela est vray , repliqua Mercure , & ce qui m'offense le plus , ajoûta-t'il , pour un bâtard ; ho , pour cet article, repliqua Mercure , ne t'en fâches pas , il est trop commun pour s'en plaindre , & je connois bien des Heros qui ne sont pas si delicats sur le point d'honneur. Me donner , continua-t'il , le nom d'un infame , qui mit dans son Palais une troupe de femmes & de jeunes Eunuques pour immortaliser ses déreglemens. Et par dessus cela , un insolent qui se disoit fils de Jupiter pour être adoré de toute l'Asie. Mercure qui avoit envie de se donner la Comedie entiere ; Cependant, luy dit-il , cet Alexandre que tu mé-

prises si fort , a fait des choses admirables ; Oüi , répondit-il , à commencer par la premiere qui fit pleurer de joie son pere Philippe , quand il le vit monté sur Bucephale ; ne trouves-tu pas , repartit Mercure , cette action bien hardie ? Tout à fait , repliqua-t'il , en se mocquant , empêcher qu'un cheval ombrageux ne voye son ombre , c'est avoir une grande hardiesse , & là dessus fonder le courage & la valeur d'Alexandre , on ne peut faire une prédiction plus juste , ny luy donner un fondement plus solide. Mais le bruit de ses Conquêtes , repartit Mercure , attira à luy jusqu'aux Amazones ; il est vray , répondit-il , entre autres Talestris , qui le vint voir , & qui a force d'admirer son courage , s'en fit communiquer un échantillon , qu'elle mit au jour neuf mois après ; tu es bien malin , luy dit Mercure , si le Con-

querant, reprit Alexandre, eût été un vieux barbon, eût-il eu dix fois plus de courage, l'Amazone n'eût pas eu la moindre curiosité de le voir ; mais il étoit jeune, étourdi, yvrogne, en falloit-il davantage pour la faire courir ; si avec cela il eût eu le nez plein de tabac, il eust encore fait courir après lui toutes les Princeesses du monde. Il étoit pourtant tres-honnête aux Dames, reprit Mercure. On ne peut pas plus, repliqua-t'il, témoins Cleophas dans l'Inde, qui fut remise dans son Royaume, où elle rapporta encore une honnêteté naturelle de cet étourdi ; ho il avoit beaucoup de respect pour les Dames, peu manquoient d'en recevoir des marques, il ne s'en donnoit pas mal, & il avoit fait un joli Serail de l'Asie. Mais Porus, repliqua Mercure, il n'étoit pas femme ; cependant pouvoit-il le traiter plus genereusement ; Par

orgueil , répondit-il , fausse generosité , il lui rendit son Royaume; croyant être plus grand à faire des Rois qu'à les soumettre. Et puis ayant cette Cleophas pour témoin de ses actions , il se fit plus de plaisir de paroître Amant genereux , que de récompenser la vertu de ce Prince.

Quelle aigreur ; repliqua Mercure; à ton compte Alexandre n'a jamais rien faire de loüable ; rien du tout, répondit-il , si ce n'est qu'il a été furieux avec succès , que sa frenesie a été heureusement conduite par la fortune, & que ses fureurs ont eu des suites , qu'on appelle encore aujourd'huy des conquêtes. Au lieu de *fureur* & de *phrenesie* , les Historiens ont écrit *valeur* & *courage* ; & à l'abri de ces deux noms ; ils font passer pour merveilleuse sa vie , qui dans le fond n'est pleine que d'emportemens ; c'est-à-dire , reprit Mercu-

re, que... c'est à dire; repliqua-t'il, que le plus fort est le plus grand ; si Alexandre eût été bien étrillé en Asie, il seroit rentré petit Compagnon dans la Macedoine , & pour le coup il auroit profité de l'avis que luy donnerent les Bragmanes , de n'aller pas troubler les Peuples qui ne luy avoient rien fait. Il n'avoit garde , dit Mercure , de suivre leur avis , vraiment non , répondit-il : car pour cela il falloit de la moderation. Mercure , qui prenoit plaisir à le faire parler , luy dit qu'il ne faisoit pas grand honneur à Aristote qui..... Voilà encore un plaisant homme, interrompit-il ; quoy, reprit Mercure , tu traites ainsi un Philosophe , qui luy a donné de si belles instructions? il auroit bien mieux fait , repliqua Alexandre , de luy apprendre à les pratiquer ; il ne faut que de la vanité pour connoître la vertu , & pour en fai-

re de beaux discours , mais pour la suivre, il faut autre chose. Le Maître & le disciple ont été deux fous; j'aimerois bien mieux être grand par ma raison , que par mes armes: je tuërois moins d'hommes , mais je serois plus modéré , & si la posterité ne me connoissoit pas par mes trophées , elle me connoîtroit par ma vertu.

Alors Mercure prenant un ton plus sérieux ; si après tout ce que tu viens de dire , luy dit-il , tu te trouvois par hazard Alexandre? Je t'en prie , reprit il , ne me donne pas de moy une idée si detestable , dans ce moment Mercure le toucha de sa baguette , & le fit évanoüir. Je fus fort surpris de cela , Arlequin me dit tout bas que depuis quelque tems Pluton avoit permis à Mercure de rendre ainsi aux morts le souvenir des choses passées, afin qu'ils sentissent encore plus dans la suite leur

bonheur present. Alexandre s'éveillant tout à coup , & connoissant qu'il étoit véritablement Alexandre, eut une si grande confusion de toutes ses actions passées , qu'il alla se précipiter dans le Lethé , pour en perdre encore le souvenir.

A peine cette conversation fut achevée que nous vîmes courir à nous un fou en chemise , qui apparemment , me dit Arlequin, étoit échappé des Petites Maisons des Champs Elisées. Plusieurs personnes couroient après luy éclatant de rire , Arlequin fut ravi de cette aventure , & il me dit que nous allions entendre bien des choses. Comme je parus surpris , il me demanda la cause de mon étonnement , des foux dans les Champs Elisées , lui dis je ? c'est vous autres , me répondit-il , qui nous les envoyez , & la raison une fois perduë ne revient jamais.

Celuy que tu viens de voir, est devenu fou en mesurant si le Disque de la Lune est plus grand quand elle se leve que quand elle est au dessus de nôtre tête, & si l'ame est seulement dans la *glande pineale*, ou répanduë dans tout le corps. Je luy demanday s'il alloit parler de cela ; pourquoy me demanda t'il ? c'est que je suis si rebatu de ces discours, que je n'ay plus le moindre plaisir à les entendre Ha, ha, reprit Arlequin, depuis quand ce dégoût ? veux-tu, luy dis-je, que je te parle franchement, il seroit bien plus à propos de faire faire à l'ame de bonnes operations que de chercher l'endroit du corps où la nature l'a placée. Chacun a son goût, repartit Arlequin, les uns font des écrits signez par les sçavans pour se quereller sur leurs contestations ; & les autres, continuay-je, s'occupent à des choses plus ne-

cessaires, Allons vîte , reprit Arlequin, nous aurons du plaisir, quand il est en train il raconte des histoires plaisantes , & les dit comme s'il les voyoit arriver.

Là dessus nous le vîmes à cent pas de nous qui montoit sur une petite éminence pour se faire entendre à tout le monde , & commençant à rire à gorge déployée. Voyez, voyez, disoit-il , cette Prude avec ses yeux humiliez , qui reçoit la nuit chez elle son Amant; regardez-là , avec quel plaisir elle se promene en Esté sur le bord de l'eau pour admirer la structure du corps de ces jeunes Dieux marins.

Voyez cette autre devote, qui entre la coiffe abaissée dans son Oratoire , où elle écrit à son favori un billet qu'elle remet au grison sous la figure de pauvre , à qui elle fait semblant de donner en cachette une grosse aumône.

La plaisante chose : ce vieux

barbon si grave , le voilà aux genoux de cette jeune folle , qui se moque de luy ; dieux ! comme il pleure , & comme il déconcerte sa gravité. Cet homme d'affaire qui donne à cette jeune femme une Commission pour son mari ; le drole , comme il sçait retirer par avance son revenant bon.

Ha , par ma foy qui ne riroit de ce faquin échappé de labouë & élève à une grande fortune. Ciel comme il se tourmente pour se faire une illustre Genealogie , au lieu d'aller consulter les Sabots de son Pere , que le bon homme conserve encore dans son cabinet.

Mais voici l'homme d'importance..... là dessus le Concierde des Petites Maisons , suivi de six Archers qui le cherchoient , le galoperent si vigoureusement , qu'il ne put échapper , ils se fai-

firent de luy , & le remenerent dans sa Loge. Ce Concierge , me dit Arlequin, est bien venu à contre-temps , le fou n'avoit pas mal commencé , & nous aurions bien eu du plaisir à l'entendre.

Parmi tous ceux qui étoient accourus , & qui se retiroient par pelotons , je fus dans le dernier étonnement d'y trouver Homere , Hesiode , Virgile , Horace, Seneque, & tous les autres illustres anciens , dont nous adorons les ouvrages , ils se mocquerent tous de ma surprise ; quoy , leur dis-je , vous autres , non je ne puis le croire. Un fououïi , me dit Seneque, un fou nous réjouit plus que tout ce que tu vois là haut dans le monde. Avec tout v^{otre} esprit , repris-je , v^{otre} bon sens , v^{otre} delicateffe pouvons-nous, interrompit Seneque, mieux employer tous ces avantages; qu'à entendre la verité. Là haut par-

mi vous, le faquin dont il vient de parler, est descendu des premières Maisons de l'Europe; ses flatteurs l'entêtent d'une illustre origine, & ici ce n'est qu'un faquin, & ce fou nous fait connoître l'ordure de sa naissance. Là haut cet homme d'affaire avec la Commission qu'il donne, passe pour charitable, qui soutient une famille honnête, & ici on voit qu'il la deshonne. Parmi vous le barbon si grave reçoit des louanges excessives de son intégrité, & ici il n'est qu'un scelerat, prest à vendre la justice pour les bonnes grâces d'une coquette, & qui dans un corps cassé, & presque pulverisé de vieillesse, n'a pas la force d'éteindre un reste de concupiscence. Ainsi de la prude & de la devote, vous les honorez comme des exemples de vertu, & ici nous les regardons comme des scelerates, qui rendent

les Divinitez mêmes complices de leur dereglement ; trouves - tu , ajoûta-t'il , que tout cela soit indigne de nos reflexions , ce fou nous en fournit le sujet , sommes-nous bien méprisables de le venir entendre ?

Ce que Seneque me dit me parut si pressant & si veritable , que je demeuray muet. Changeons de discours , ajoûta-il , apprens-nous quelque nouvelle , quelles nouvelles , demanday-je , si les armées ? ... Fy , fy dit Horace : ce mot la me fait trembler. Comme je connoissois assez cette bande , & surtout Horace , avec qui j'avois eu une infinité de conversations. Pour toy , luy dis-je , tu crains generalement tous les dangers , tant ceux de la Mer que ceux de la terre ; ne m'insultes point , reprit-il , donne-moy un homme qui se soit aussi bien trouvé de son courage , que moy de ma poltronerie ; nous te

demandons des nouvelles de ce qui se passe là haut sur ce qui nous regarde. Je ne sçai rien de cela , luy répondis-je ; Un mot, reprit-il , nous t'en prions tous, nous ferons secrets Si j'avois , repris-je, à demeurer ici pour toujours , je vous dirois bien des choses, mais je m'en retourne , & je ne veux pas me broüiller avec personne. Tes paroles , reprit Horace , n'iront pas plus loin ; assurément, lui dis-je , que quelqu'une s'échapperoit par la porte cornée , s'il falloit que le moindre de vos sectateurs vint à rêver sur nôtre conversation, je serois perdu , & à te dire le vray, je crains ces Messieurs là jusques dans leurs songes.

Là dessus , Mercure paroissant tout à coup ; La Paix est faite, dit-il. Un moment après nous entendimes cinq ou six trompettes envoyées par Apollon , qui vinrent publier cette Paix dans tous les

Champs Elisées , & en même temps ordre de la célébrer trois jours durant par des feux d'artifice , des Comedies , & d'autres réjouissances Radamante voulut aussi donner une Scene de sa Profession , & ce fut l'adjudication de l'ame d'un Procureur que l'on tenoit saisie depuis longtemps , faute d'encherisseurs assez riches pour l'acheter. Tout le monde courut aussi-tôt , Arlequin me donna une place commode , & on y proceda de la maniere suivante,

Radamante , Eaque , & Minos étant arrivez avec toutes les Chambres assemblées , on vit venir l'ame du Procureur entourée d'Huissiers , qui la placerent seule au milieu de l'Audience , afin que tout le monde la vist telle qu'elle étoit. On commença l'enchere ; on l'augmenta ; un troisiéme dit plus , & ainsi de plu-

fieurs autres , jusqu'à ce que le dernier en mis une si considerable que les Juges furent sur le point de faire l'adjudication. Comme Radamante l'alloit prononcer, Mercure se leva & protesta de nullité : disant que l'ame de ce Procureur étoit d'un prix beaucoup plut grand ; & là dessus étalant toutes ses bonnes qualitez jamais Procureur , dit-il , n'a été si habile que luy.

Il a trompé ses Parties , & les a ruinées par ses mauvais conseils ; c'est luy qui a fait saisir tous leurs biens , & qui sous des noms empruntez , en a tenu les baux à vil prix pendant un grand nombre d'années. C'est luy qui pour de l'argent a remis aux Parties adverses les Pieces principales de ses Cliens pour leur faire perdre leurs prétentions legitimes. Il est de notorieté publique qu'il a desavoué son seing ; qu'il abregeoit

ou multiplioit les Procédures suivant le plus ou le moins que luy donnoient ceux contre qui il agissoit , ne se souciant pas de consumer en frais ses Parties , pourveu qu'il trouvaît du gain à éloigner la fin des contestations. N'a-t'il pas fait faire mille faussetez aux Huissiers par des significations supposées , & n'en a-t'il pas fait luy-même en apostant des faux témoins qu'il tenoit à gages , & qu'il a fait acheter cherement pour élever le crime & pour accabler l'innocence ; n'a-t'il pas consenti à une infinité de Sentences au préjudice de ses Parties , quand il a trouvé lieu de vendre son consentement ? Combien de fois en plaidant a-t'il lû en pleine Audiance dans les Contrats qu'il tenoit à la main des clauses qui n'y étoient pas pour surprendre les Juges , & pour établir une injuste contestation ?

Comme Mercure alloit continuer ; en voilà assez , dit Radamante , l'adjudication est de consequence , remise à quinzaine ; Mercure requit l'ame de ce Procureur pour Jupiter , demandant qu'elle luy fust livrée pour être mise en bonne & seure garde, jusqu'à ce qu'autrement en fut ordonné. Dans ce temps un plaissant dit que Jupiter sans doute la vouloit metre au nombre des Dieux, ce qui fit éclater de rire toute l'assemblée. Quand le bruit fut passé, Radamante demanda à Mercure à quel usage Jupiter pourroit mettre une ame de ce caractère ? c'est, répondit Mercure, que quand les hommes auront aigri sa colère , il prétend la faire rentrer dans le corps d'un Procureur pour se vanger d'eux plus cruellement qu'il ne feroit par la guerre , la peste & la famine. Tout le monde applaudît en battant des mains,

L'Audience levée, Mercure se saisit de cette ame, & ce qui fut trouvé assez plaisant, c'est qu'en passant au travers de la foule qui la regardoit, elle coupa la bourse à un filoux, qui tout habile qu'il étoit, ne put se garantir de sa patte : après cela tout le monde se retira pour aller voir les autres divertissemens qu'on avoit préparés dans les Champs Elisées.

Comme j'avois vu assez de choses, je jugeay à propos de revenir. Arlequin eut de la peine à me quitter : mais de bonnes raisons le firent consentir à mon retour. Je ne regrette pas, luy dis-je, le temps que j'ay mis en mon voyage ; je m'en retourne l'esprit plein de beaucoup de choses que je ne sçavois pas. Au moins, me dit il, fais que ces choses ne te soient pas inutiles. En causant nous nous approchâmes de l'endroit où la Gnome m'attendoit

pour

pour me remener sur la terre. Avant que de prendre congé d'Arlequin , il me promit de me venir voir au plûtoſt , nous nous ſeparâmes, & je m'abandonnay à la conduite de ma belle Gnome.

Il me ſemble , me dit-elle , que tu as l'air bien ſerieux , as-tu veu quelque choſe qui te chagrine ? Point du tout , luy répondis - je ; au contraire , je ſuis fâché de n'avoir pas ſçû plûtoſt ce que je viens d'apprendre , pour ne pas me laiſſer ébloüir à l'apparence. Je viens de vois traiter de crime, de fureur & d'hypocrifie tout ce que nous eſtimons de grand & de venerable ſur la terre. Je te prie, ajoutay-je , apprens - moy pourquoy nous naiſſons avec tant de vices ; je ſuis ravie de ta curioſité , me dit-elle, elle eſt trop juſte, je vais te ſatisfaire , non pas par des paroles , mais en te faiſant voir ce qui ſe paſſe dans les ames

quand elles sont à la porte du monde. Je la regarday comme ne comprenant rien à ce que je venois d'entendre. Que se peut-il passer dans les ames, luy demanday-je, quand elles sont à la porte du monde ; hé ! où est cette porte ? Garde le secret, reprit-elle, je vais te reveler le mystere de la naissance des hommes, peut-être n'as-tu rien appris de plus certain, ny rien qui, bien pesé, puisse te faire une vie plus douce & plus heureuse.

Alors m'ayant mis la main sur la bouche, pour marquer le secret qu'elle me demandoit, elle me transporta en un moment dans un lieu le plus beau, & le plus charmant qu'on puisse imaginer, tout couvert de fleurs, une lumiere pure, & un air tranquille. Au milieu de ce lieu charmant s'élevoit une porte extrêmement haute, bâtie avec une magnificence inouïe,

toute brillante de diamans & de pierreries. La Gnome m'ayant fait monter sur une petite eminen-
ce un peu éloignée ; la Porte que tu vois , me dit-elle , est *la Porte du monde*. Rien de plus aimable que la vie ; que si tous les hommes pleurent en naissant , ce n'est pas pour la vie qu'ils reçoivent , mais pour les maux qui dès leur premier moment commencent à les affliger par un présentiment de la nature. Voilà donc , reprit-elle , la Porte du monde par où passent toutes les ames ; dis - moy présentement ce que tu y vois ; j'y vois , répondis-je, une femme d'une beauté parfaite , assise sur un trône de diamant , qui tient une coupe d'or toute couverte de pierreries. Cette femme , me dit-elle , est la volupté : & les autres si laides & si affreuses , qui viennent à elle avec de petites fioles à la main ; ce sont l'ambition , la

vengeance , la calomnie , & leurs compagnes , qui versent dans sa coupe leurs liqueurs empoisonnées : sois attentif au reste. J'aperçois , luy dis-je , une foule d'ames qui passent par cette Porte, & qui en passant boivent toutes dans cette coupe. Quelques-unes y retournent plusieurs fois , & d'autres y boivent plus longtemps , & il me semble qu'elles prennent des chemins differens. Toutes les ames , me dit-elle , entrent dans le monde infectées de venin , & pleine de tous les vices qu'elles ont bû dans cette coupe. Pourquoi dans cette coupe , demanday-je ? Il est aisé , me dit-elle , de te répondre ; si l'ambition & ses compagnes se presentoient telles qu'elles sont , rongées d'inquietudes & avec tous les perils qui les suivent , pas une ame ne voudroit les approcher , mais elles mettent leur poison dans la cou-

pe de la volupté, qui cache toutes ces inquietudes, & qui sous l'apparence du plaisir les fait boire avec ardeur.

Vois-tu, ajoûta-t'elle, celle qui boit si long-temps ? elle va tomber dans le corps d'un furieux qui accablera le monde de son orgueil & de ses emportemens. Celle qui entre doit un jour ruiner les peuples de ses concussions ; cette autre qui marche avec un air si sombre est déjà rongée d'une ambition si démesurée, qu'elle fera couler des fleuves de sang pour se faire élever des trophées, qui au lieu d'immortaliser son courage, rendront son nom affreux à la posterité. Celle qui s'approche & qui s'ajuste avec tant de soin, va dans le corps d'une coquette. Elle doit passer sa vie à découvrir les intrigues de ses compagnes, & à leur dérober leurs Amans : mais dieux, vois-tu celle

O iij

qui vient avec tant de gravité , fluyons sa rencontre , elle est destinée à animer le corps d'une devote, qui sous apparence de vertu déchirera la reputation de ses meilleures amies , & menera une vie pleine de secretes abominations,regarde bien celle qui passe vers ces arbres ; elle va dans le corps d'un faquin , qui un jour donnera des Comedies bien extraordinaires.

Là dessus la Gnome pensant un moment sans parler , il me prend envie , reprit - elle , de te faire voir tout ce qu'il luy doit arriver. J'ay près d'ici un cabinet secret , où après avoir fait plusieurs tours dans la terre , je me viens quelquefois délasser à voir la destinée des hommes ; elle m'y mena : je vis un Globe d'or parfaitement beau , autour duquel étoient attachées quantité de petites boules de crystal ; la Gnome me dit

que c'étoit un ouvrage de la Fortune ; elle tourna le Globe , & me dit de voir à mon aise dans ces boules l'histoire de cette ame. Je la vis premierement dans les haillons, , puis parvenir à la mandille, ensuite employée dans les affaires du cœur, puis commis; après je l'apperçeus en grand équipage , traitant avec mépris tous ceux qui l'approchoient ; je lui vis acheter des Charges qu'on luy vendit pour récompense de ses concussions ; je la vois , dis - je à la Gnome , qui maltraite secrètement un de ses parens pour avoir révélé son origine. Il offre de grandes sommes à un homme de condition pour le laisser greffer sur sa famille par la ressemblance du nom ; il épouse une fille de Qualité qui ne luy apporte en dot qu'un fond de mépris & l'orgueil de sa naissance. Je le vois tomber , on l'arrête, tout le monde l'a-

bandonne , il revient en liberté ,
il se retire dans un Païs inconnu ,
il cache son nom , il meurt dans
la misere.

La Gnome m'offrit de me faire voir la destinée de quelques autres ames , mais je l'en remerciay , & Je la priay de remettre nôtre conversation dans un autre tems. Après m'avoir dit plusieurs autres choses , elle me fit trouver tout à coup dans un beau Jardin , que je vois de mon cabinet, & avant que de me quitter. Si jamais, me dit-elle , l'envie te prend de me revoir , voilà une bague que je te donne , tu y verras des mots écrits, prononces - les cinq fois sur le minuit ; alors tu appercevras au milieu de ce Jardin une lumiere qui voltigera autour de ta chambre, suis-là , & elle te conduira dans ma grotte , où je t'apprendray des mysteres que personne ne t'a jamais dit. Là dessus elle disparut

& moy tout rêveur j'entray dans mon cabinet, où je passay le reste de la nuit à penser aux choses que la Gnome m'avoit dites , & à toutes celles que j'avois veuës dans les Champs Elisées.

A D D I T I O N.

J'Ajoute ici deux Odes , l'une en Vers François , & l'autre en Vers Italiens , on jugera aisément qu'elles viennent toutes deux de bonne main.

L'Ode Françoisse est écrite à un Amant , pour le consoler de l'infidélité de sa Maîtresse. Apparemment c'étoit un Amant de la vieille Cour , peu accoutumé aux manieres des femmes du temps. Cette consolation est tres-jolie , & toute pleine de pensées agréables , mais elle ne peut servir qu'à cet Amant , les

autres dès le moment de leur amour , comptant sur l'infidélité de leurs Maîtresses , Après tout la mode est raisonnable , on ne voit point d'éternelles amours , & l'on n'en a jamais veu , & ainsi peut-on ne pas changer ? Le changement est dans la nature ; trop de constance est souvent la source de beaucoup d'ennuis ; & une infidélité qui vient à propos est un grand remède. Voici l'Ode.

O D E.

L'Inconstance d'Iris vous cause trop d'ennuy,
 Est-ce une chose fort étrange,
 De l'air dont on vit aujourd'huy ,
 De voir une femme qui change ?

Vous avez tort de la blâmer ,
 Rien n'est plus naturel que ce qu'on luy voit
 faire ,

Vous avez cessé de luy plaire ,
 Elle a cessé de vous aimer ,

Pourquoy tant de discours , de plaintes, de va-
 carnes ,

Vous l'accusez injustement ;

On luy verroit pour vous le même empressement ,
 Si vous aviez pour elle encor les mêmes charmes.

Vous l'aimez ardemment, on le sçait , on le voit,
 De ses moindres faveurs vôtre ame étoit ravie ,
 Mais enfin cet amour vous donne-t'il le droit
 De l'ennuyer toute sa vie ?

Ha ! que vôtre malheur devoit vous être cher ,
 Plus heureux de pouvoir la traiter de Volage ,
 Que mille & mille Amans qui luy rendent
 hommage ,
 Et n'ont rien à luy reprocher.

Rendez graces à cette belle ,
 Dont l'humeur inégale a sçû vous dégager ,
 Quel bonheur sans être infidele ,
 De pouvoir se donner le plaisir de changer.

Vous ne valez pas mieux qu'un autre ;
 Croyez-moy ne criez pas tant ,
 Son inconstance en vous quittant ,
 Ne fait que prévenir la vôtre.

L'Ode Italienne est écrite par
 l'Auteur à son esprit. Il n'y a rien
 de si sublime ; J'avertis ici par
 avance que pour bien l'entendre,
 il faut penetrer toutes les delica-
 resses de la langue & de la poë-

fiel Italienne ; & j'ose dire que cette penetration n'est pas bien commune , celui qui me l'a donnée m'a assuré qu'elle venoit du Signor Cinthio. Je ne sçay s'il trouvera bon que je le nomme , mais il seroit injuste de le priver de la gloire qu'il merite.

Il a fait un Volume de Poësies imprimees à Paris en l'année 1673. qu'il a divisées en Poësies *Heroïques* , *Amoureuses* , *Sacrées* , & *Morales* , & il a si fort excellé en tout cela , qu'il s'est non seulement attiré les applaudissemens de toute la France , mais encore des plus grands Poëtes d'Italie de ce siecle. Antonio Abbati dans son Livre *delle Frascherie* , *Meosi* , *Artali* , & *Battivogli* , tous Poëtes excellens ont admiré sa delicatesse dans la langue Italienne , la sublimité de ses pensées , & la douceur extrême des vers.

Ce qui est extraordinaire , c'est qu'il n'écrit pas moins bien en Prose, comme on voit dans la Lettre Dedicatoire au Roy , que sa Majesté lut elle - même avec tout le plaisir & toute l'estime imaginable. Ce n'est pas seulement dans cette Lettre où il a loué ce grand Prince , mais dans plusieurs Poësies, où il s'est rendu inimitable ; entr'autres dans la description qu'il fait du Louvre, où il dit du Roy.

è gionto à segno ,
Che piu mondi al suo cor formano un regno.

Ces vers me font souvenir de l'Ode qu'il fit pour feu Monsieur le Prince, où parlant de ses grands exploits , il ajoute :

Ove il bellico ardir minaccia , e fiede
Sorgon aste d'allori al gran soccorso ,
Dove drizza lo sguardo , o volge il piede ,
Cadon le mura , a lastrarli il corso.

Voilà des vers sublimes , mais voici comme il sçait descendre à une Poësie agréable & enjouée. Il a une maison à Mantouë , que M. le Duc de Mantouë avoit fait insinuer en la Chambre Ducale , ce qui s'appelle en Italien , *Investire una casa alla camera ducale*. Il presenta un Sonnet à son Altesse en forme de Placet , qui finit par ces trois vers.

Ma se à la vostra camera e rimasa ,
Date ordin che mi sia restituita ,
Che non può entrar in camera una casa.

Je pourrois citer encore plusieurs autres endroits aussi agréables , mais je n'apprendrois rien de nouveau aux gens d'esprit , qui se font un plaisir de lire tous les iours ses Poësies. Je ne veux pas oublier une remarque pour ceux qui ne le connoissent pas , c'est qu'au commencement du Volu-

me il a mis son veritable nom, qui est *Marco Antonio Romagnesi*, nom de sa Famille, qui est Noble & distinguée; celui de Cinthio n'estant que pour le Theatre; qu'il soutient depuis un tres-grand nombre d'années avec une approbation generale.

Ses amis sçavent qu'il est tres-bon Philosophe, sçavant dans les belles Lettres, d'une conversation douce, qu'il a les manieres polies, & les sentimens pleins d'honnêteté. Sa vivacité & son éloquence brillent dans ses Poësies, dont il prépare le second Volume, qui sans doute ne luy attirera pas moins de gloire que le premier.

Je viens de m'appercevoir que quelques-uns prendront tout ce que je viens de dire pour une flatterie, & ces quelques-uns seront bien assurément des Au-

teurs , mais qu'ils soient persuadés qu'il n'y a Livre au monde qui puisse mieux se passer de mes loüanges que les Poësies du Signor Cinthio; tant d'excellens Poëtes Italiens les ont admirées, que sans blesser les Auteurs , je puis bien suivre leurs sentimens. Voici l'Ode.

AL PROPRIO GENIO.

O D E.

Fiamma de l'intelletto ,
 Mobil del mio voler , moto del' alma ,
 Colmo d'astio , e dispetto ,
 A te perturbator de la mia calma ,
 Parlo o mio Genio insano ; a te che sei ,
 Forsenata Cagion de torti miei.

D'Entusiasmi canori ,
 Tu demone di Cirra il cor m'accendi ;
 Tu sublimi furori ,
 Di crescenti misure a l'alma apprendi ,
 E mal mio grado Armonioso fabro ,
 Desinenze Fébée stilli su l' labro ,

Numeri d'Armonia ,

Mi sprigioni dalpetto a sciolti carmi ;
De la prosa natia ,
Natura è Madre , e che sia l'Arte parmi ,
Se contro il poetar vien chio m'esprima.
Eco del mio parlar fassi la rima.

Parmaso è l'Orizzonte
De miei pensieri o sia ch'io veglia , o dorma ?
Da l'Apollimeo Monte ,
Musico spirito il mio Mortale informa ?
Cio che sostengo m'è di certa incarco ,
Cio che prende la man l'adatta in arco.

Flagello pertinace
Dimmi che vuoi da me ? Che t'ho fatt io ;
Onde turbi la pace ,
Reo fantasma de Sogni al mondo mio ?
Perche d'applausi a mendicar mercede ,
Spingi contro mia voglia in Pindo il piede ?

Hospite ingrato , & empio ,
Dhe mi sgombra dal sangue , e se pur vuoi
Scorgermi al Chiaro Tempio ,
De le suore d'Apollo , entro gli Heroi ,
Dhe non asperga nò , d'alloro inculto ,
Nettare Hippocreneo Spurio virgulto.

Di lodi ambizioso ,
Non mi latrano in sen cure mordaci ,
Ne pretendo fastoso ,
Arrestar con la cetra anni fugaci ?
Poca speme prescrive , e parca brama ,
Moderate carriere à la mia fama.

Pur se ne Cieli è fisso ,
Che per erto sentier vada sì lungi ,

Il confortio prolisso ,
D'Embrioni dircei da me disgiungi :
Di quei frutti precoci , e senza Speme ,
Spenga flutto d'Oblio l'infesto Seme.

Per toccar l'altra meta ,
Dourò con fredda fibra, efermo ciglio ,
Mi rar turba indiscreta ,
Poggiar Permessò , e non curar periglio ,
Pergir dei Testi , e dei Torquati in Traccia ,
E sia ch'il veda , e sia ch'il sofra , e taccia ;

Vedrò stillarsi in pianti ,
L'Epitalamio in sui guanciali affiso ?
L'Epicedio tra canti ,
Soura i tumuli suoi scherzar col riso ?
L'ode senza splendor radere il suolo ?
Coturnato l'Idilio egerfi al Polo ?

Gonfia di pregio vasto ,
L'Egloga da le felve ire a le Corti ?
Il Madrigal con fasto ,
D'heroico fregio immortalare i morti ?
Il Sonnetto lascivo a Fille in braccio ,
Entro le fiamme sue morir nel ghiaccio ?

Vedrò nausea del senso ,
Insipido concetto irne disperso ?
Fuor di materia estenso ,
Addiettivo infelice empire il verso ?
Ebaccante Armonia d'Estro plebeo.
Correr zoppa d'un piè stadio Pimpleo:

Strider tal hor cantando ,
Balba Cacofonia fulmin dè plettri ;
Entro le ambagi errando ,

Metafora incivil priva d'elettri ?
E dove nel cader balzano argute ,
Precipitii faran le altrui cadute ?

Spesso barbaro motto ,
Di secco stil ripara a l'indigenza ,
Il favellar corrotto ,
Sento chiamar Poetica licenza ?
Che piu ! Quel vacuo , che Natura aborre ,
Arte con la Parentesi soccorre .

Vedrò d'un Caos rimato ,
Cinica poverta cercare un huomo ?
Là dicadenze ornato ,
Lo sguardo , affaticar prolisso tomo ?
Oh vanità ! Quanto han di vario in loro ,
Uno stil ch'è dorato , e stil ch'è d'oro.

D'un torchio a la tortura.
Spesso il canto divien gemito e pena :
Sento fremer Natura ,
Gelar il sangue , & impetrir la vena ,
All' hor ch'un Ladro in Campidoglio hà tran-
to ,
In trionfo di rime anche il misfarto.

Se tra corui s'arresta ,
Sovente impara a crocitare il Cigno :
Il grege intero in festa ,
D'un Arriete atro vapor maligno ;
Fosca nube tal volta il sole opprime ,
Di chi non nacque a Febo il verso è crime.

Convinto , e che rispondi ,
Genio ostinato ? Il tuo silentio é colpa :
Spira dunque facondi ,

Veleni al cor , e i sdegni miei discolpa ,
Che se inesperta man virtute impiaga ,
Chiede caustico sal corrotta piaga.

De la mia penna al moto ,
Ogni linea sia Stral contro gl'indegni ,
Ma se per colpo a vuoto
Mal avezzo a ferir non giungo a i segni ,
Da stige invoca a faettare arguto ,
D'Horatio , e Giuvenal lo stile accuto ,

Contro quei rei Titani ,
Di Poetico ardor spegni la sete ;
Mordi lacera a brani ,
E se piu vuoi porta quei Nomi a lete ;
Copri d'infamia in tenebroso oltraggi ,
Chi d'alieno splendor si veste a i raggii

Stanne meco à ragione ,
D'Attica fola al mistico racconto ,
Dal letto di Giunone ,
(Il Senato brutal qui basso in gionto)
Scese il Tonante , e degno premio esprese ,
A Chi parto piu bel prodotto haveffe,

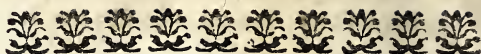
Ecco da gli Antri ciechi
Pardi , Pantere , Orsi , e Leoni Usciti ;
Da cavernosi spechi ,
Correan lupi ululanti , a gli alti inviti ;
La col sangue facean pompa nocente ,
L'unghia del Tigre , e del Cignale il dente.

L' striona de bruti
Bestia , che imita l'huom snella , e giocosa ,
Fè scena a i figli astuti ,
De salti e scherzi lor fatta orgogliosa ,

Quando il dio degli dei) sospesi i venti)
Squarcio l'Ettra d'intorno in questi accenti.

Mal habai , e peran teo
Le sfingi del Castalio in eguel forte ;
Tu con affetto cieco ,
Stringendo i figli al sen lor darai morte ,
Rio Poeta ami il parto , e figlicida ,
Mostri al mondo produca , e mostri ancida ,

FIN.



T A B L E

DES MATIERES.

D I A L O G U E I.

D Roit d'Arlequin sur ses Sujets ,	page 2
Bon mot sur la vertu des filles ,	3
Autre sur son courage ,	4
Pourquoy le Theatre Italien contient certaines sortes de plaifanteries ,	5
Les Comedies des Italiens ont été les ori- ginaux des Pieces de Moliere ,	6
Naiffance de l'amour d'un Prince dans un Jardin , où un Jardinier conserve un lacs d'amour ,	8
Maniere libertine de faire l'amour en Ef- pagne , plusieurs traits des Espagnols là deffus ,	10. & fuivantes
Plaifante chose dite par une Espagnole à fon fils ,	12
Maniere orgueilleufe d'une Courtifane envers un Prince ,	13

- Maniere des Espagnoles l'Eté au bord du
Mançanarés. Bon mot sur le Pont de
cette riviere , 14. & 15
- Orgueil des Espagnols dans leurs paro-
les , 17
- Plaisante histoire d'un Moine consolateur
des Veuves , 18
- Generosité extraordinaire de deux Cour-
tifanes , 19. & *suiv.*
- Galanterie de Villa Mediana pour Eliza-
beth Reine d'Espagne , 22
- Histoire arrivée à Paris au temps du ma-
riage de la Reine d'Espagne , 24
- Caractere de Madame de..... 25
- Celuy de Monsieur de & de ceux
qu'on appelle *gens nouveaux* , 27
- Belle réponce d'un Espagnol à Philippe
Second , 29
- Plaisante parole d'un Confesseur à deux
Espagnols orgueilleux qu'on menoit
au supplice , 31
- De deux Dames , & plusieurs choses jo-
lies dites par la fille d'une d'elles. 31.
& *suiv.*
- Arrest donné en vers en faveurs de deux
femmes qui faisoient galanterie , sans
avoir pu en être convaincuës. 35. &
suiv.
- Avis aux maris qui ont des femmes na-
turelles , 40

Histoire d'un sage Magistrat , qui sceut Ménager l'honneur de sa femme sur- prise en flagrant delit ,	43
Autre histoire d'un honnête homme qui ne se fâcha pas de trouver son ouvrage tout fait .	
Monsieur le Duc fâché d'avoir une femme honnête , mais feroce ,	47
Caractere des honnêtes femmes ,	48

DIALOGUE II.

P Artie de plaisir d'Arlequin à la Cam- pagne , parole niaise d'une Demoi- selle de Campagne ,	50
Ce qu'est la Ville de Naples , Arlequin va voir une belle Maison de Campa- gne , 51. Description de cette Maison, les devises & les vers qu'il y trouve , 51. & suiv.	
Histoire de Madame de 55	55
Autre histoire de la même avec le Comte de Fuentes, qui fit des vers Espagnols pour elle ,	57. & suiv.
Rodomontade d'une Reine d'Espagne qui avoit perdu son mari, & plaisante ima- gination d'un Espagnol sur la mort du même	

- même Prince , 65
- Orgueil, le seul vice qui ne peut se souffrir luy-même , 66
- Plaisante conversation du Duc d'Albe & d'un Grand de Portugal , 67
- Que le langage outré des François vient des expressions enflées des Espagnols. Partie d'une Preface du sieur de Courval Sonnet rempli d'imaginations extraordinaires , 68. & suiv.
- Plaisante réponse d'un Ecuyer Gascon sur le vin , 73
- Orgueil d'un Laquais Gascon , qui étoit parvenu à avoir une Montre , 74
- Promenade dans un Jardin au clair de la Lune; & une conversation sur diverses choses , avec des vers , 75. & suiv.
- Maniere particuliere de faire une declaration , 79
- Historiette galante de Madame de & de 80. & suiv.
- Que les femmes vertueuses ont beaucoup de défauts , vers là dessus , 89
- Historiette plaisante , où un mari qui se porte bien , croyant être malade se met dans les remedes par les artifices de sa femme & de son Amant , 90. & suiv.
- Agrémens de la Vie Champêtre. Belle parole de feu Monsieur le Teillier ,

pour marquer le bonheur de ceux qui n'ont point d'affaires ,	97. 98
Un Païſan fort âgé de ſaint Germain en Laye , n'avoit jamais veu le Roy ny la Cour ,	99
Imitation en vers François d'une Epode d'Horace ſur la Vie Champeſtre ,	101
Dans qu'elle ſituation doit être l'ame pour jouir de la Vie Champeſtre ,	102
Autre imitation d'une Ode d'Horace pour un homme qui aime la vie reti- rée ,	104
Petite broüillerie entre un Berger & une Bergere ,	205. & 206

DIALOGUE III.

L Es femmes de la Cour , & les jeunes
gens , ce que deux filles dirent en
voyant dans les Jardins de Fontaine-
bleau deux jeunes Courtiſans , pages
107. & 108

Que les hiſtoires & les autres choſes rap-
portées dans ce preſent Livre , ſervent
pour connoître le caractère du mon-
de, deux petits traits là deſſus , 109
Imagination ridicule d'une femme d'eſ-

prit pour éviter le rhume ,	III
Autre imitation d'une Ode d'Horace pour une jeune fille qui avoit un Amant ,	III 3
Agréable réponse d'un homme de Quali- té, après avoir gagné un Procès contre une Dame ,	III 4
Froideur d'un nouveau marié pour sa femme la nuit de ses nœces ,	III 5
Trait de jalousie d'une Espagnole à la Co- medie ,	III 7
Plaisante chose que le Prince d... fit ac- croire à une personne ,	III 9
Rencontre de devenu amoureux à Fontainebleau ,	III 20
Chanson bizarre contre l'amour ,	III 3
Autre imitation d'une Ode d'Horace,	III 5
Qu'on ne peut empêcher deux Amans , quand ils veulent s'aimer & se voir , vers là dessus ,	III 7
Caractere d'un homme de Condition , plaisante réponse que luy fit un fou des Petites Maisons ,	III 8
Belle réponse d'un Corsaire à Philippe , pere d'Alexandre ,	III 9
Caractere de plusieurs <i>spropositi</i> ,	III 0. III I
Quelques <i>spropositi</i> d'un homme de Qua- lité ,	III 3

- Vers galans d'une Partie faisie par Apol-
lon, d'as l'Etude de son Procureur, 135
- Plaisanterie d'un mari à sa femme sur la
mort d'un de leurs enfans. Réponse
naïve d'un homme de la même famil-
le à la Reine Mere , 136. & 137
- Que le merite ne devroit être considéré
que par rapport à la vertu , 137
- Placet en vers donné au Roy pour avoir
une pension , 139
- Que souvent les habiles gens n'évitent
pas dans leurs affaires les obstacles que
d'autres moins habiles sçavent éloi-
gner, Fable en vers là-dessus , 141
- Jalousie de Madame de chançons
là-dessus , 143
- Monsieur de S qui est de Savoye,
à son occasion on tombe sur le sujet
de feu M. le Duc de Savoye ; l'intérest
qu'il prenoit à la gloire du Roi, sa po-
liteffe , sa magnificence , la galanterie
qu'il fit à Madame la D....D....M..., le
Sapate qu'il donna à Madame Royale,
à Monsieur & à Madame de S. Mau-
rice, 146. & suiv.
- Maximes d'un prodigue , 154
- Billet de P....& caractère du même hom-
me , 155
- Dispute de Philosophie entre deux Re-

collets de Nemours , & à cette occasion vers fait pour Mademoiselle Giraud , après qu'elle eust répondu publiquement de toute la Philosophie chez Monsieur de Lefclache, 156. 157. 158.

Chanfon , 159. La Cour revient à Versailles , 159

D I A L O G U E .

Voyage à Toulouse, de là à Montpellier. Plaifanterie dite fur les filles de Montpellier, 160

Vifites renduë au Marquis de V.... Billets galants écrits au même Marquis par Madame..... 161. & *fuiv.*

Voyage à Avignon, venë charmante d'une maniere de Plate-Forme qui est dans la Ville , 167. 168

Histoire de Madame de Ganges , & Sonnet fur fa mort , 169. 170. 171

Sonnet fur le Conclave d'Innocent I X.

Portrait de l'Abbé de..... qu'il a fait de lui-même , 173

Bon mot fur un homme qui vient d'un fou , 175

Placer au Roy pour être déchargé d'une taxe ,	178
Bon mot sur la flaterie ,	181
Une Tante & deux Nièces , vers ,	182
Plaisante inclination d'un Barbon. Vers.	183. 184
Vers sur une belle Dame qui vouloit quitter le monde ,	186
Vers sur une confidente , qui avoit aussi un Amant ,	188
Inconstance d'une vieille Maîtresse , & vers faits contre elle par son Amant ,	188. <i>É suiv.</i>
Portrait d'une fille fait par elle-même ,	192
Mort de cette même fille ,	193
Bon mot d'un Peintre à un homme qu'il peignoit , qui se disoit de la Maison Borromée ,	195
Entêtement de Noblesse ,	196
Extravagante imagination d'un Panegy- riste Espagnol ,	197
Voyage à Chantilly. Vers sur Monsieur de Montmorency dernier mort ,	149
Réponse du Connestable de Montmoren- cy à un Prêtre qui le vouloit exhorter à la mort ,	201
Plusieurs traits de liberalité de M. de Montmorency dernier mort ,	201. <i>É suiv.</i>

DES MATIERES. 343

Plusieurs choses en Prose & en Vers sur
l'Aurore. Plaintes qu'elle fait de la
vieillesse de son mari Tithon, 206. 207.
208

Indifférence de Cephale pour l'Aurore ,
209

Petit vers d'un Amant contre sa Maîtresse infidèle ,
211

Vers de Tithon à Cephale ,
212

Songe d'Iris qui se plaint de l'Aurore ,
213. 214. 215

Autre Songe ,
216

Histoire d'une femme vieille , laide , &
méchante ,
218. & suiv.

La Nièce de cette femme a un Amant
qui luy envoie des Vers ,
226

Bon mot dit pour un Gentilhomme en-
têté de sa Noblesse ,
228

DESCENTE AUX ENFERS.

DIALOGUE V.

Discours d'Arlequin à l'Auteur pour
le convier à descendre dans les
Enfers , 229. & suiv. Ramage de plu-
sieurs petits Amours qui se racontent

leurs exploits ,	232
Arlequin l'y fait conduire par une Gnome , vers qu'elle chante ,	275
Entretien de la Gnome & de l'Auteur ; autres vers ,	237. & suiv.
Descente aux Enfers de l'Auteur ,	243
Les vapeurs de Lucrece ,	244
Didon, la Matrone d'Ephese, 246. & suiv.	
Querelle de Cesar & de Pompée, 248. & suiv.	
Histoire de la Matrone d'Ephese ,	258.
& suiv.	
Artemise & l'histoire de son deuil, 266. & suiv.	
Cleopatre & son équipage ,	271. 272. & 273.
La femme aux differentes têtes ,	273. & suiv.
Tibere & Sejan , leur histoire ,	277. & suiv.
Pourquoy les habitans des Champs Elisées boivent de l'eau du Fleuve Lethé,	284. & suiv.
Un amoureux fou qui ne veut pas boire de l'eau de ce Fleuve,	287. & suiv.
Berger dans les Champs Elisées,	291
Alexandre , son histoire ,	292. & suiv.
Un fou échappé des Petites Maisons des Champs Elisées,	300. & suiv.

DES MATIERES. 345

Homere , Hesiode , Virgile , Horace , &
Seneque , qui venoient d'écouter ce
fou , 304. & suiv.

Mercuré publie la Paix du Parnasse, 307

Adjudication-de l'ame d'un Procureur.
un des divertissemens des Champs Eli-
fées , 308. & suiv.

La Gnome prend l'Auteur pour le recon-
duire sur la terre. Conversation pour-
quoy les hommes naissent avec tant de
vices , 313. & suiv.

ADDITION.

O De François pour consoler un
Amant , à qui sa Maîtresse est in-
fidele , 322

Eloge du Signor Cinthio , 323

Qde Italienne du même à son esprit, 328

Fin de la Table des Matieres.

EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 10. Février 1695. Signé, DE LAISTRE, il est permis aux * * * * de faire imprimer un Livre intitulé *Livre sans Nom*, &c. pendant le temps de huit années; & deffences sont faites à toutes personnes de contre-faire ledit Livre, à peine de quinze cens livres d'amende, confiscation des Exemplaires, & autres peines contenuës plus au long audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 20. Mars 1695.

Signé, P. AUBOYNN, Syndic.

Et ledit * * * a cédé son droit du present Privilege à Michel Brunet, Libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois,
le 30. Mars 1695.*

Et ledit Sieur Brunet , a fait part
de son dit Privilege au Sieur Hilaire
Baritel , Libraire à Lyon , qui en a fait
part au Sieur Plaignard , & audit Sieur
Baudet.

2536-415







